

sommaire du mensuel n° 190, novembre 2025

■ Édito	3
■ Séminaire École	
J. Lacan, <i>D'un discours qui ne serait pas du semblant</i>	
Séance du 16 juin 1971	
Bruno Geneste, Beauté boîte	6
Frédéric Pellion, Tenir lieu. Semblant vs signifiant	16
■ Espace AE	
Dimitra Kolonia, Pourquoi la passe ?	26
Christelle Suc, Pas-sans <i>réson</i>	34
■ Journées nationales	
« L'aventure psychanalytique et sa logique »	
Paris, 29 et 30 novembre 2025	
Vanessa Brassier et Nadine Cordova, Freud en « conversation » avec Alfred Maury	43
■ Cartel	
« Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants »	
Elisabeth Tezenas, Plonger	47
Philippe Bardon, Hermine von Hug-Hellmuth : pas du Tout !	55
Patricia Vassaux, Sabina Spielrein et la « <i>Ur</i> -psychanalyse » avec les enfants	65
Nicole Rousseaux-Larralde, Des pionnières : de quel enfant ont-elles été l'analyste ?	73
■ Le symptôme en psychanalyse	
Michel Formento, Variétés du symptôme	81
Pierre Perez, S'identifier à son symptôme ?	87
■ Institutions	
Adèle Jacquet-Lagrèze, Pas sages	95
■ Marginalia	
David Bernard, <i>Dignus est intrare</i>	105

Directrice de la publication

Claire Parada

Responsable de la rédaction

Kristèle Nonnet-Pavois

Comité éditorial

Karine Benaben

Nicolas Bendrihen

Laurent Combres

Aurélie Douirin

Stéphanie Le Blan Subtil

Hélène Lefèvre

Anne Migliorini

Gilles Olombel

Patricia Robert

Élodie Valette

Jérôme Vammalle

Jocelyne Vauthier

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Édito

L'aventure psychanalytique et sa logique Sur le mode du cadavre exquis

« En effet, je ne suis absolument pas un homme de science, un observateur, un expérimentateur, un penseur. Je ne suis rien d'autre qu'un conquistador par tempérament, un aventurier si tu veux le traduire ainsi, avec la curiosité, l'audace et la ténacité de cette sorte d'homme. »

Lettre de Freud à Fliess, 1^{er} février 1900

– On parle habituellement d'expérience analytique plutôt que d'aventure. Mais Freud se décrivait lui-même comme un aventurier. Curiosité, audace, ténacité, dit-il : des qualités requises de l'analyste et de l'analysant pour s'engager dans le parcours d'une analyse ?

– Oui, tenter une expérience et se lancer dans une aventure sont deux positions différentes. On a choisi le terme d'aventure psychanalytique pour nos Journées nationales de cette année, cela a peut-être intrigué, mais le nombre de propositions reçues est l'indice que le thème fait écho.

– L'aventure et la logique ; c'est tout de même un couple étrange ! Si aventure il y a dans une psychanalyse, c'est celle qui se tisse au fil des mots et équivoques, dans l'acte même de dire... Association libre, disait Freud, qui ouvre à la surprise mais pas sans logique ?

– Ce n'est pas si étrange si l'on considère que l'aventure est un chemin qui se fraye et que la logique dont il s'agit n'est pas la logique cartésienne, celle qui structure la pensée, mais la logique de l'inconscient qui ne pense pas. Lacan s'est donc évertué à esquisser le parcours d'une analyse à partir du postulat essentiel qui consiste à ne pas raisonner, à dire sans penser pour approcher l'impensable. Il en a dégagé ce que l'on pourrait appeler la

logique de l'impensé. Et il faut remarquer qu'il l'a fait à partir d'une étude minutieuse de ce qui peut structurer le tableau que chacun se fait de la réalité – c'est-à-dire le fantasme.

– Lacan dit aussi que « l'inconscient, ça pense ferme », et que c'est là le vif de la découverte freudienne : ça pense ferme sans que j'y pense. L'aventure psychanalytique consisterait alors à se laisser dérouter par ses pensées inconscientes mais pour s'y retrouver... jusqu'à atteindre l'impensable ?

– Ça pense ferme, peut-être, mais ce n'est pas moi qui pense. Toute la logique que Lacan déploie part d'un « je ne pense pas » et l'aventure psychanalytique doit amener le sujet, le faire advenir, comme disait Freud, là où « je ne suis pas ». Il y a là tout un parcours que Lacan dessine d'une topologie qui redresse l'anamorphose du fantasme pour faire surgir l'impensable au milieu du tableau. C'est ce parcours topologique qui structure l'aventure et l'analyste qui participe au tableau doit être l'agent de ce renversement de perspective.

– Cela nécessite bien sûr qu'il ait lui-même parcouru tout le trajet jusqu'à la découverte de « son » anamorphose, où ce changement de perspective aura mis en lumière la tête de mort de la castration... Alors, si l'aventure psychanalytique a bien à voir avec ce qui fait horreur, qu'est-ce qui pousse un sujet à s'y engager, comme analysant et *a posteriori* comme analyste ?

– C'est là que le désir de l'analyste joue sa partie. Sans le désir de l'analyste, il y a peu de chance que celui qui vient sonner à sa porte s'engage dans l'aventure. Alors pourquoi celui qui a vécu l'aventure jusqu'au bout est-il tenté d'y engager d'autres à son tour ? Eh bien justement parce que cela aura été pour lui une aventure, peut-être même l'aventure de sa vie.

Vanessa Brassier et Bernard Nominé

SÉMINAIRE ÉCOLE

J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*

Séance du 16 juin 1971

Bruno Geneste

Beauté boîte *

Boîte et, boîte

« L'on sait que beauté boîte ¹. » Je choisis ces quelques mots de Lacan pour entrer dans l'axe de la question qui fait l'objet de la dernière leçon du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, le 16 juin 1971, dont je commenterai les dernières lignes en compagnie de Frédéric Pellion. La phrase est de Jean Cocteau. On la trouve dans *Secrets de beauté*, un recueil écrit lors d'une panne d'automobile sur la route d'Orléans : « La beauté boîte. La poésie boîte. C'est dans sa lutte avec l'ange que le poète sort boiteux. C'est de cette boiterie que le poète tire son charme ². »

Nous parlerons ce soir d'autres « charmes », ceux du névrosé, et de la panne de ce dernier, clopinant sur la grand-route du Nom-du-Père. Certes, à ne pas être dupe du père, on erre, mais on erre également à ne se fier qu'au Nom-du-Père.

Boiteux, le névrosé l'est donc, sa lutte à lui se fait avec l'Ange insaisissable de la jouissance que le phallus borne, et il n'est parvenu à la solder de façon satisfaisante, sinon par les « infirmités » que lui occasionne son symptôme. Et, à parler, comme le fait Lacan, page 164, d'infirmité, c'est déjà se situer très près de l'infime vérité que le symptôme tient en reel.

*

Il y a boîte et boîte.

Ce dont le névrosé fait affaire, c'est de la boîte par laquelle il voudrait bien faire un sort à la boiterie à laquelle le confronte la jouissance phallique. Ainsi de la boîte Lacan nous parle-t-il à plusieurs reprises. Dès le

*  Commentaire des chapitres 2 et 3 de la leçon X du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 169-178), à Paris, le 12 juin 2025.

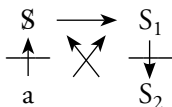
1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 164.

2.  J. Cocteau, *Secrets de beauté*, Paris, Gallimard, 2013.

*Séminaire V*³, il évoque avec humour le cas typique de l'enfant au futur d'obsessionnel qui ne cesse, de façon intolérable, de demander des petites boîtes ! Il veut des petites boîtes, pour ne rien de moins faire qu'y sceller son désir. Il le scelle dans l'absurde d'une demande hermétique. L'obsessionnel se présente ainsi aisément comme un gardien de mausolées où gît un désir embaumé, comme l'avait bien montré Serge Leclair dans son magnifique texte de 1956, « La mort dans la vie de l'obsédé ⁴ ».

Quant à la boîte de l'hystérique, c'est Dora qui nous en fournit la formule canonique, du cadeau que lui offre monsieur K. dont elle ne voudrait que l'enveloppe mais pas l'indiscret bijou, car « le bijou, c'est elle », à l'appartement dans lequel elle se trouve dans son second rêve et que Lacan épingle comme une « boîte vide ». Ce qu'elle y trouve, c'est un substitut au père mort en l'espèce d'un gros livre, un dictionnaire où l'on apprend ce qui concerne le sexe. « Elle marque bien là, dit Lacan, que ce qui lui importe, fût-ce au-delà de la mort de son père, c'est ce qu'il produit de savoir. Un savoir, pas n'importe lequel – un savoir sur la vérité ⁵. » Ce qu'elle veut, précisera-t-il, c'est le savoir comme moyen de la jouissance, mais pour faire servir à la vérité du maître qu'elle incarne en tant que Dora, cette vérité que le maître est châtré. Sa vérité à elle, elle la laisse dans la petite boîte, à la place en bas à gauche dans le discours de l'hystérique où elle incarne l'objet précieux. Le savoir de l'hystérique, en somme, ne touche pas à l'objet *a*, tandis que celui de l'obsessionnel, ronronnant, a horreur du $\$$ ⁶.

Discours de l'hystérique



*

Le névrosé boîte donc, il marche sur pas plus d'un pied, voire sur deux, quand il joue à la marelle qui le mènerait aux cieux promis par un Nom-du-Père dont il sanglote à l'envi la nostalgie – *Vatersehnsuch* disait

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 400-401.

4.  S. Leclair, « La mort dans la vie de l'obsédé », *La Psychanalyse*, revue de la Société française de psychanalyse, vol. 2, 1956, p. 111-144.

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 110-111.

6.  Dans le séminaire *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, le 17 mai 1977, Lacan ira à dire que la névrose obsessionnelle est le principe de la conscience.

Freud ; le névrosé se tient sur le père idéalisé ; il ne se tient pas sur le quatre du phallus qui, comme fonction logique de jouissance, est fonction de castration et voie de formalisation de la jouissance Autre, ce que Lacan commence de dévoiler dans ce séminaire avec la mise en chantier des formules de la sexualité. Le névrosé seulement *siste* sur la négation forclusive de la fonction phallique, qu'à la page 141 Lacan écrit $\exists x \Phi x$ (*il y a un x qui s'excepte de la fonction phallique*, ou, dit autrement : *un x n'existe pas dans la mise en exercice de la fonction phallique*) ; à recourir à la seule logique universalisante de l'au-moins-un et à en faire erreur d'écriture et de lecture – ou ne serait-ce pas plutôt de traduction ? –, le névrosé n'a qu'une mince chance de faire *ek-sister* la jouissance Autre, le pas-tout discordantiel qui objecte au fantasme, et, ce faisant, peu de chances de faire *ek-sister*, dans toutes ses conséquences vivantes, la castration. La castration, toilettée dans ce séminaire par Lacan, comme vérité de la jouissance phallique, est étendue au rapport sexuel ininscriptible. « Pas-tout $x \Phi x$ » ($\forall x \Phi x$) est la fonction qui rend l'accès impossible au rapport sexuel ⁸.

À ce titre, les deux grandes névroses s'y entendent pour le démentir : l'une pour faire exister au moyen d'une *doxa*, d'une opinion vraie, le « toutes les femmes », ce qui, parfois ne va pas sans un sarcastique « tous les hommes » auquel elle participe d'une feinte ingénuité ; et l'autre qui, devant une comparse dont le masque harponne, fait *hommoinez* une erreur ⁹, celle de prendre l'hystérique pour une femme sous prétexte qu'elle se fait insaisissable comme le phallus, pour en faire une seconde en lui donnant ce qu'il n'a pas sous prétexte qu'elle le désigne, pour la diviniser enfin comme *La femme*, merveille funeste, figure à peine voilée de maître mort qui, soutenant le « il existe un x tel que non Φ de x » ($\exists x \neg \Phi x$), se donnerait pour tâche d'affermir la certitude du désir, alors même qu'elle ne promet que mirages du rapport sexuel et lâcheté devant la castration. Or, de certitude du désir, il n'y en a qu'une, et c'est justement la castration.

*

Avec ce *Séminaire XVIII*, Lacan va apporter du nouveau sur la clinique de l'hystérie et de la névrose obsessionnelle. Il le fait à partir de la logique phallique, fraîchement construite, d'un recours à l'écrit donc, qu'ont largement commenté nos collègues au cours de ces deux années. La logique phallique, c'est, pour employer la jolie expression de Pierre Perez ¹⁰, le « brise-glace »

7. ↑ Cf. S. Freud et sa « Lettre 52 » à Fliess.

8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 20.

9. ↑ *Ibid.*, p. 15.

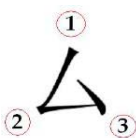
10. ↑ P. Perez, « Économie de discours », *Mensuel*, n° 173, Paris, EPFCL, décembre 2023, p. 19.

introduit dans la découverte freudienne pour tracer la voie vers les littoraux lacaniens de la clinique telle qu'elle est pensable aujourd'hui, soit en regard de la jouissance et de la logique qu'elle convoque ; cf. l'hystérique, dont Lacan marque la moindre luxuriance clinique, luxuriance soufflée par la découverte freudienne, sans qu'elle ait pour autant renoncé à se mettre à l'encan... Le lacanisme lui offrirait-il occasion d'une telle surenchère ?

Peut-être. Sauf que cette dernière leçon comporte des pistes pour la conduite de la cure, pour faire valoir qu'à l'obsessionnel, il s'agit de restituer l'existence, *son* existence, et à l'hystérique sa vérité, que les voiles de son théâtre habillaient, deux opérations qui sont d'évidence. Même si cela comporte quelque artificialité, je sèrerais ainsi le mouvement majeur à opérer pour chacune des névroses : par un passage, pour le premier, de « l'essence » à l'existence, et pour la seconde par un assouplissement de l'*hommoizn* au *papludun*. Vanessa Brassier nous a fait la démonstration de ce dernier point en avril dernier.

Un nouveau graphe, clinique et logique

Pour apercevoir le projet d'ensemble de ce séminaire et les conséquences cliniques que Lacan aborde sur sa fin, faisons d'abord retour sur le nouveau « graphe ¹¹ » qu'il introduit dans la leçon intitulée « L'écrit et la vérité », commentée l'an passé par Patrick Barillot, Isabelle Geneste, Sidi Askofaré et Lina Velez ¹². Patrick Barillot avait en particulier relevé ce caractère, *si* (ou *szu*), dont on saura, après « Lituraterre », peut-être mieux faire usage, ce texte se déployant aux trois points du nouveau « graphe ».



Chacun des collègues a abordé à sa façon ce caractère, qui suppose trois moments pour être écrit, la barre finale fonctionnant dans le sens d'une reprise à rebours des deux autres temps, et aussi comme point limite.

11. ↑ Qualifié ainsi par Cyril Veken dans sa lecture du *Séminaire XVIII* dans M. Safouan (dir.), *Lacanian 2, Les Séminaires de Jacques Lacan, 1979-1964*, Paris, Fayard, 2005, p. 240. Voir également C. Fierens, *Lecture d'un discours qui ne serait pas du semblant : Le Séminaire XVIII de Lacan*, Louvain, EME., coll. « Lire en psychanalyse », 2015.

12. ↑ On pourra relire leurs interventions dans les numéros 178 et 179 du *Mensuel*, de mai et juin 2024.

J'y ajouterai maintenant ma lecture. Repartons de la thèse, que l'on trouve page 64.

[...] l'écrit n'est pas premier mais second par rapport à toute fonction du langage, et [...], néanmoins, sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de revenir questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet de langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir [...] la *demansion*, la résidence, le lieu de l'Autre de la vérité. [...] Interroger la demansion de la vérité dans sa demeure, c'est quelque chose [...] qui ne se fait que par l'écrit, et par l'écrit en tant que ceci, que ce n'est que de l'écrit que se constitue la logique¹³.

On prend départ dans les effets de langage (1) pour aller vers les principes de ces effets (2) et tomber sur le fait de l'écrit (3), ce qui a un effet sur la jouissance. La demande d'analyse commence par la constatation des effets – c'est le symptôme – pour en poser les principes – c'est le pas analytique sur la cause, logique, qui, lui, se déroule en faisant exercice du signifiant –, pour aboutir au fait de l'écrit, qui rétroactivement a un effet déterminant sur les deux autres points, qu'on écrirait alors S et a , respectivement en 1 et 2.

Peut-être pourrait-on dire que s'écrit là une autre façon d'aborder le *wo Es war, soll Ich werden* freudien : là où s'était, dans le symptôme du névrosé, S , *Je* doit advenir au petit a , ce petit a qui entre en jeu dans le lieu de l'Un de la jouissance sexuelle en introduisant un rapport proprement incommensurable ($1 - a$), faisant converger l'union sexuelle vers une limite impossible à atteindre dont le phallus, comme faille et semblant dernier, est la borne et la suppléance. Cet $1 - a$, qui est la vérité du non-rapport sexuel, correspond d'ailleurs assez bien à celle qui en articule dans le théâtre de son symptôme l'opération de soustraction.

*

C'est un premier niveau de lecture. On peut encore le lire selon les formules logiques. L'effet de langage, c'est « pour tout x phi de x » [$\forall x \Phi x$, « touthomme »], le principe déterminant « il existe un x non phi de x » [$\exists x \overline{\Phi x}$, l'exception], et l'écrit, « il n'existe pas de x non phi de x » [$\exists x \Phi x$, *La femme*].

Notons enfin que dans la huitième séance, ce même graphe est utilisé comme triangle ouvert pour pointer le non-rapport sexuel qu'on pourrait appeler l'*Un-en-moins*, le trait final du caractère faisant barrage à ce que les termes de l'homme et de la femme communiquent, pour n'avoir rapport

13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 64.

qu'au médium du phallus, à l'*Un en peluce* qui, désormais mis au diapason de la fonction phallique, permet de repenser la clinique du sexe. Notre travail de cartel ¹⁴ a attiré mon attention sur cette communauté graphique.

Le phallus, réel

J'en viens donc au phallus comme réel. Le phallus comme réel est déjà, avant le sinthome, quelque chose qui, pour Lacan, coiffe le Nom-du-Père. Le phallus comme réel, c'est ce que la névrose escamote au moyen d'une lecture orientée des quanteurs, principalement celui de l'exception, lecture qui évite la castration. J'essaierai de déplier cette hypothèse un peu plus loin. Disons pour l'heure qu'il y a non seulement erreur de lecture, mais aussi déformation du texte et placement ailleurs, déplacement. C'est Freud qui nous met sur cette voie dans *L'Homme Moïse et le monothéisme*, en conjecturant sur le sort qui aurait été fait, dans la culture, au meurtre du père.

Le phallus, donc, jusqu'alors signifiant du désir, Lacan l'article désormais à la question de la jouissance et lui donne ainsi son poids de réel. Le situer comme semblant répond à cette opération de le placer entre symbolique et réel. Il vient désigner la jouissance en tant qu'elle échappe au signifiant, nulle part symbolisée et symbolisable. Il devient donc le signifiant de la jouissance sexuelle en tant qu'il la fait passer au semblant, voire à la « parodie ¹⁵ ». « Voilà le réel, disait-il le 20 janvier 1971, le réel de la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. » Et il ajoute ce qui est l'enjeu dans notre commentaire d'aujourd'hui : « Autrement dit, le Nom-du-Père ¹⁶. »

Que le phallus devienne réel et fonction logique a une autre conséquence, que relevait Marc Strauss lors de la dernière Matinée du *Mensuel*, celle de rétrograder la notion freudienne de libido Une, au profit d'un répartitionnaire des jouissances, ne cantonnant plus le destin des femmes au *Penisneid* freudien. Le quanteur universel, s'il est le point d'où peut être dit qu'il n'y a de libido que masculine, de désir donc, induit en erreur. Cela, Lacan l'avancera à la fin d'... *Ou pire* ¹⁷.

Le phallus devient la seule *Bedeutung*, en tant qu'il est ce tiers terme à quoi s'ordonne tout ce qu'il en est de l'impasse sexuelle. Nom de cette

14.  Travail mené tout au long de ce séminaire d'École 2024-2025 avec Ève Cornet, Christèle Henri, Gwenaëlle Lesvenan et Karim Barkati.

15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 149.

16.  *Ibid.*, p. 34.

17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 202.

malédiction, de lui ne sort aucune parole, il ne signifie rien, et à l'appel que lui lance le sujet, c'est l'éclipse garantie, puisqu'il n'est qu'une structure logique, silencieuse donc.

Disjoindre le père du réel

Celui qui, en revanche, vient signifier quelque chose au névrosé, c'est le père. C'est la surestimation infantile du père, si chère à Freud, dont Lacan dit avec sa lecture de *Totem et tabou* qu'elle est restée lettre vivante chez lui ¹⁸.

L'hystérique le convoque à se lever, elle l'exige à la place d'*hommo-in* qui peut répondre, comme assurance qu'en ce point d'élimination quelqu'un existe ; à la place de l'élimination de l'Ange-phallus, elle fait élection d'un père qu'elle mettra à la tâche d'un savoir sur la cause. Cet enjeu, c'est le désir de l'hystérique, dont Elisabeth Thamer nous avait rappelé en avril la structure. L'obsessionnel, lui, décerne au père quelque chose d'équivalent en le supposant, comme maître, savoir ce qu'il veut ¹⁹.

Or, ce père n'est qu'un numéro, un « référentiel » ; on n'en peut sonder le désir, il est inanalysable – *Télévision* le confirme comme seulement effet de langage, encore comme agent de la castration ; l'« il existe un x tel que non ϕ de x » ($\exists x \neg \phi x$) n'a pour résultat rien d'autre qu'un « nombre à satisfaire une équation ²⁰ ».

De quelle équation s'agit-il ? Là, la réponse est simple : c'est celle de la métaphore ; et comment la satisfait-il dans chaque névrose ? La réponse générale est qu'il la satisfait *via* le mythe, qui est un déplacement, « décalage dans une écriture ²¹ » aux fins d'un évitement de la castration, moyennant une disjonction du réel et du père, pour faire de ce dernier un père de l'amour ou un père mort. En effet, il faut considérer que cette question du phallus vient ici prendre le relais des propositions sur le père réel dans le *Séminaire XVII*.

La référence aux mythes freudiens est cruciale, en ceci que le meurtre du père, qu'ils comprennent tous comme vérité historique, indexe *unge-rade* ²² – le terme est de Frege –, autrement dit de façon impaire, comme on dirait « ne pas être au pair » ou « de façon boiteuse », la *Bedeutung* du phallus. Lacan le rappelle dans ce séminaire, après avoir noté auparavant dans

18. ↑ Voir aussi M.-C. Boons, « Le meurtre du père chez Freud », *L'Inconscient*, vol. 5, *La Paternité*, janvier 1968, rééd. Paris, Tchou, La Bibliothèque des introuvables, 2002, p. 101-129.

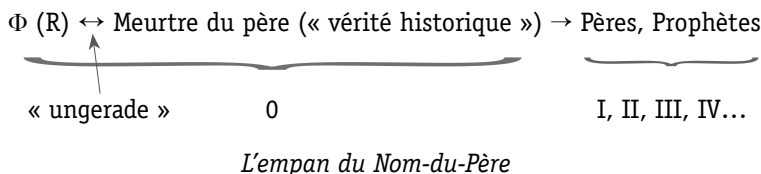
19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 385.

20. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 21.

21. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 159.

22. ↑ *Ibid.*, p. 177.

L'Envers de la psychanalyse que c'est la série que ledit meurtre engendre, notamment celle des prophètes quand il s'agit du *Moïse*. *In fine*, le meurtre ressuscite le père !



Prenons d'abord l'hystérie qui, finalement, a aussi rapport avec l'exception de *Totem et tabou*, la jouissance de la figure du père étant dans l'Œdipe recouverte par le mythe de la puissance. Le père de *Totem et tabou*, non castré, permet de penser le « Toutes les femmes » puisqu'il les a toutes, et l'on remarque aussitôt que c'est ce qui est au principe de la *doxa* hystérique, qui joint ainsi de façon spécifique l'exception à l'universelle.

Ce que Lacan avance concernant sa façon d'éviter la castration, c'est qu'elle l'unilatéralise du côté du partenaire. Il lui faut le partenaire châtré comme principe de sa jouissance. Seulement, se reprend-il, « c'est encore trop », parce qu'il y aurait encore quelque chance d'un « rapport sexuel » qui se fonderait sur la castration comme ce qui conjoint la jouissance et le semblant. Il faut que le partenaire soit seulement « ce qui répond à la place du phallus ²³ ». S'il faut qu'il ne soit pas castré, ne serait-ce au fond pour maintenir la donnée fondamentale de la *doxa*, sans quoi elles ne seraient pas « toutes » ? Peut-être est-ce là aller trop loin. Disons pour le moins qu'à ne pas châtrer sur un certain plan le partenaire, elle en reste à le considérer comme « un petit garçon ²⁴ » – or, l'enfant est bien ce qui répond à la place du phallus –, et non pas un homme avec sa jouissance, qu'elle préfère laisser à une femme le soin de satisfaire. Sur un autre plan, bien sûr, elle le châtre pour ne pas s'intéresser à la cause de son propre désir, qui, lui, s'origine dans le trait symptomatique d'un père qui n'est pas tout-amour.

L'insatisfaction que porte *l'hommein* en est l'horizon, là où le *papludun* viendrait trancher.

23. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 175.

24. ↑ *Ibid.*, p. 158.

*

Quant à l'obsessionnel, il s'arrange différemment des deux formules, celle du « Tout homme » et celle de l'exception. Il est prompt à se glisser dans la « touthommie », dans un essentialisme, dans un « rien que du possible », dans un « peut-être que... » qui lui évite l'existence, car, comme l'a montré David Bernard ²⁵, l'universelle affirmative peut bien se redoubler, dans le discours, de l'absence radicale du terme affirmé. Que tous les traits soient verticaux dans une partie du quadrant de Peirce s'accommode fort bien d'une partie où il n'y a aucun trait. Présent comme touthomme mais disparaissant dès que son existence de « quelque-Un », en corps, en désir, en acte, l'enjoint : telle se dessine la participation de l'obsessionnel se voulant pur énoncé de discours, homme de discours laissant planer ambiguïtés d'Akhenaton et « affreux doute de l'hermaphrodite ²⁶ » ...

Lacan note encore que le névrosé obsessionnel se soutient ici du fait qu'il n'y a pas un x qui puisse s'inscrire dans la variable Φx , qu'il ne croit pas à cette inscription, et qu'en conséquence, il n'y a rien qui corresponde à la structure du phallus, c'est-à-dire à la castration. Si l'hystérique convoque le père, l'obsessionnel, dans une tout aussi imparable logique, dit qu'il n'est pas possible qu'il existe un x Φx et il le généralise. S'il comprend depuis ce principe de la conscience qui le caractérise plus qu'aucun le Φx , s'il peut en faire intellectuellement grand cas, il conclut cependant que cela n'a aucune portée existentielle. En se déroband de la sorte, tricheur de vie, trompe-la-mort et escamoteur du véritable risque, il se met à l'abri, se plaçant dans la dette à l'égard d'un père mythique et mort, pour mieux méconnaître un père bien réel, vivant, castré et avec son symptôme, un père qui ne sait rien de la vérité et qui a été là pour le faire exister par son désir. En somme, un père comme agent, qui satisfait à l'équation de la cause. Finalement, on pourrait encore le dire autrement : le tour de bonneteau auquel procède le névrosé avec lui-même consiste à faire passer sa singularité à la trappe, cette singularité que le couple des deux formules logiques de gauche dessine ²⁷, pour ne laisser surgir que l'exception du mythe.

Sur la deuxième formule qui concerne l'exception, il faut encore noter comme le fera Lacan dans ... *Ou pire* qu'on n'use pas de façon univoque de la négation. La clinique nous le montre quotidiennement. Je fais juste un aparté sur cet homme qui, à craindre « que la mort ne vienne », comme on sait le

25.  D. Bernard, « Le sexe et l'existence », *Mensuel*, n° 186, Paris, EPFCL, avril 2025, p. 7-16.

26.  J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, leçon du 21 février 1962.

27.  Je renvoie ici aux développements que fait Michel Bousseyroux dans *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2024, p. 79-80.

dire depuis Lacan, m'évoquait un illustre ami emporté jeune, ami qui fut aussi un maître. Il a quant à lui épinglé d'une formule magnifiquement équivoque sa propre existence : « Avec moi, la mort ne daigne pas s'impatienter ».

Mais revenons à notre formule qui nie la fonction Φx . On peut la lire, nous dit Lacan, comme : « Il n'est pas vrai que ça se castre », et ça, ajoutez-il, « c'est le mythe ²⁸ ». C'est peut-être bien ce sur quoi met le doigt sa tergiversation dans son écriture de la formule : d'abord « il n'existe pas un $x \Phi x$ », puis « il existe un x tel que non Φx », formule retenue dans les séminaires suivants. Le surmoi comme « ordre impossible à satisfaire ²⁹ » est une structure d'essence obsessionnelle qui souligne qu'il est impossible qu'il existe un $x \Phi x$, en somme qu'il est impossible que la castration existe. Ne serait-ce d'ailleurs pas la première fois que Lacan pointe le surmoi comme appel à la jouissance pure, à la non-castration ? C'est là le fin mot de l'emboîtement obsessionnel des formules, propice aux édifications du divin. L'enfer du devoir ³⁰ et la piété de l'obsessionnel sont le retour symptomatique de cette structure.

Concluons. « Beauté boîte », disais-je en préambule. Formulons que dans le cas du névrosé, il y a boiterie au prix de ne pas satisfaire à un discours qui ne serait que du semblant, soit qui serait de la castration et qui ménagerait la place qui convient à l'amour.

28. [↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, op. cit., p. 36.

29. [↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 178.

30. [↑] Cf. le livre de Denise Lachaud, *L'Enfer du devoir, Le Discours de l'obsessionnel*, Paris, Denoël, 1995.

Frédéric Pellion

Tenir lieu

Semblant vs signifiant *

« L'autrement dit est l'espoir du dire ¹. »

Georges-Arthur Goldschmidt

Nous voici ce soir au moment de conclure nos deux années de séminaire dévolues à la lecture du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Double programme, donc : officiel, les deux dernières parties de la dixième et dernière leçon du 16 juin 1971 ; mais aussi officieux, de ramasser, si possible, quelques-uns des fruits de ce travail.

*

La séduction de cette notion de semblant, à laquelle contribue certainement son léger parfum sceptique, ne nous dispense en effet pas de tenter de cerner en quoi la substitution de semblant à signifiant, acquis principal de ce séminaire pour le moins sinueux – Dominique Fingermann ne le dissimulait pas ² –, nous aide, ou non, à « penser pourtant la psychanalyse ³ ». C'est en effet le principe, il me semble, de notre séminaire École.

*

« Substitution », ai-je dit à l'instant. Le plus clair de ce que Lacan fait tout au long de ce séminaire est, il me semble, un effort pour que /semblant/

*  Commentaire des chapitres 2 et 3 de la leçon X du *Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant* (Paris, Le Seuil, 2007, p. 169-178), à Paris, le 12 juin 2025.

1.  G.-A. Goldschmidt, *Quand Freud attend le verbe*, Paris, Buchet-Chastel, 1996, p. 17.

2.  D. Touchon Fingermann, Commentaire de la seconde moitié de la leçon V du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Mensuel*, n° 181, Paris, EPFCL, novembre 2024, p. 7-17.

3.  J. Lacan, « L'acte psychanalytique. Compte-rendu du séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 377.

vienne à la place de /signifiant/. « Là où signifiant était, semblant doit advenir », en quelque sorte...

Cet effort est pour une part dirigé contre une certaine linguistique, cela a été développé l'année dernière, notamment par Bernard Toboul ⁴. Il porte à ce titre sur la place de la psychanalyse dans le discours. Mais Lacan affronte également – l'image un peu surprenante de l'assistance comme « plus-de-jouir pressé » nous met sur la voie – un obstacle interne à la « théorie analytique ⁵ ».

À défaut de la théorie analytique de la littérature qu'il esquissera *in fine* le 12 mai 1971 ⁶, appeler « littérature analytique » cette théorie ne suffit pas à lever cet obstacle, bien au contraire – il suffit pour s'en convaincre de suivre les occurrences de l'expression dans les *Écrits* ⁷.

C'est, me semble-t-il, ce même obstacle que Lacan tente de contourner, si ce n'est de lever, en proposant de substituer également /discours/ à /théorie/.

*

Une substitution chasse l'autre, ou implique l'autre, naturellement. Mais l'essentiel reste que substitution *n'est pas* égalisation. Entre le substitutif et le substitué, il y a un écart, et, comme on le sait, métaphore et métonymie se distinguent selon le sort qui lui est fait : creusement de sens pour la première, principe de mouvement pour la seconde.

Colette Soler nous invitait d'ailleurs à garder cela à l'esprit, quand, commentant le tout début du séminaire ⁸, elle soulignait deux phrases par lesquelles Lacan chassait l'idée d'une égalité entre semblant et signifiant : « Ce semblant, c'est le signifiant en lui-même » (p. 14 de la transcription Seuil) ; « Ce quelque chose qui s'appelle signifiant [...] est identique à ce statut comme tel du semblant » (p. 15).

4.  B. Toboul, Commentaire du début de la leçon III du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Mensuel*, n° 176, Paris, EPFCL, mars 2024, p. 14-17.

5.  Au moins six occurrences de l'expression dans l'ensemble du séminaire.

6.  J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 11-20.

7.  Quinze occurrences de l'expression, toutes dépréciatives, dans l'ensemble des *Écrits*.

8.  C. Soler, Commentaire de la première leçon du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Mensuel*, n° 173, Paris, EPFCL, décembre 2023, p. 7-13.

Ces deux phrases ont deux choses en commun :

- le redoublement – « lui-même », mais aussi « comme tel » – dont Lacan, dans le séminaire éponyme ⁹, fait le marqueur électif de l'identification-concept de la psychanalyse ;

- l'usage du pronom démonstratif, qui manifeste l'enchevêtrement des sujets de l'énoncé et de l'énonciation, du dit et du dire.

Elles démontrent donc – au sens, que Lacan précise le 10 mars 1971, de « dire ce qu'on a montré » – l'impossibilité du projet objectivant des linguistes.

*

Alors, puisqu'il s'agit d'une substitution, de sa nature et de ses effets, dont ceux d'identification, faisons un petit détour par Freud. Plus précisément par cette phrase extraite d'une addition de 1915 aux *Trois essais sur la théorie sexuelle* : « *Wir bilden uns also die Vorstellung eines Libidoquantums* – nous nous construisons, nous, une représentation d'un *quantum de libido* –, *dessen psychische Vertretung wir die Ichlibido heissen* – *quantum* dont nous appelons *libido* du moi le tenant-lieu psychique ¹⁰. »

Freud fait jouer dans cette phrase la paire *Vorstellung/Vertretung*. Deux questions s'en déduisent :

- en quoi forme-t-elle un couple d'oppositions ?
- et pour *dire* quoi Freud en fait-il usage ? C'est-à-dire, quelle est ici sa valeur métaphorique ? (Nous aurons à décider ensuite si *cette* métaphore « marche ¹¹ », ou non.)

Je prends les deux questions plus une successivement.

1. Les dictionnaires indiquent que l'écart entre *Vorstellung* et *Vertretung* tient aux nuances de la relation entre le représentant et la chose

9. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, séminaire inédit, en particulier leçons des 15 novembre 1961 et 24 janvier 1962. Comme le fait très justement remarquer Heinz Wissmann, le vrai, au commencement de l'art du texte – chez Hésiode notamment –, est attention à l'aspect inattendu du dire qui surgit du repliement du dit sur lui-même (H. Wissmann, *Penser entre les langues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2014, particulièrement p. 156 sqq.). Et c'est sans parvenir à recouvrir entièrement ce fond à proprement parler littéraire que Descartes procède à sa mise en sac, en cage, de la « vérité comme cause » (J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 855-877).

10. ↑ S. Freud, *Gesammelte Werke*, B. V, Hamburg, Fischer Taschenbuch Verlag, 1999, p. 118, je retraduis.

11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XXIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, particulièrement leçon du 10 février 1971 ; et G. Delahaye, « De l'usage métaphorique de la linguistique en psychanalyse », *Mensuel*, n° 176, op. cit., p. 7-13.

représentée, plus exactement dans le mode de présence résiduelle que le rapport représentatif prescrit à cette dernière : dans la *Vorstellung*, un certain lien avec celle-ci est maintenu, même si son éloignement est admis et assumé, tandis que la *Vertretung*, elle, ne laisse rien subsister de la chose initiale, disparue, qu'un vide, dont son *Ersatz* marque la place sans plus rien dire de sa nature.

2. Ce que Freud nous présente là peut être dit une construction. Souvenons-nous alors que la construction ne relève pas seulement d'une abstraction – celle dont Antoine Arnauld objectait à Descartes qu'elle était « restriction de la pensée ¹² » –, mais aussi d'une urgence : ainsi de la « construction en analyse ¹³ » proprement dite, bien sûr, mais aussi bien de la construction dite théorique – celle, par exemple, des pulsions ¹⁴.

3. Que la construction relève, en somme, d'une « conduite à tenir » – je fais mienne, ci, l'expression d'Isabelle Geneste ¹⁵ –, cela se prouve à ce qu'elle laisse de côté : pour Descartes, on le sait, celle du *cogito* est concomitante du rejet décidé de la possibilité mélancolique ; et ici, ce qui est abandonné est la mesure de la *libido* – l'illusion de l'*Esquisse...* –, dorénavant traitée – « représentée » – comme une simple variable, c'est-à-dire comme une inconnue ¹⁶.

Je pourrai écrire cela ainsi :

libido → quantum (x) + (instances du) moi,

avec comme résultat que, comme Natacha Vellut l'a brillamment démontré à partir de David Foster Wallace ¹⁷, le moi psychanalytique est

12. ↑ A. Arnauld, (1641), « Quatrièmes objections aux *Méditations* », dans R. Descartes, (1641-1647), *Méditations, Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1953, p. 426.

13. ↑ S. Freud, (1937), « Constructions en analyse », tr. fr., dans *Œuvres complètes, Psychanalyse*, t. XX, Paris, PUF, 2010, p. 57-73.

14. ↑ S. Freud, (1915), « Pulsions et destins de pulsions », tr. fr., dans *Œuvres complètes, Psychanalyse*, t. XIII, Paris, PUF, 1986, p. 161-185.

15. ↑ I. Geneste, « Perdre son latin », *Mensuel*, n° 178, Paris, EPFCL, mai 2024, p. 30-37.

16. ↑ Naturellement, car il en va de la situation de la psychanalyse au regard de la science, cette mesure abandonnée ne manque pas de faire retour de temps à autre, par exemple au début du séminaire RSI (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, RSI*, leçon du 10 décembre 1974, *Ornicar ?*, n° 2, 1975, p. 90-97), puis encore dans les « cas d'urgence » (J. Lacan, « Préface à l'édition en langue anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 571-573, et F. Pellion, « Peser », *Cahiers du Collège de clinique psychanalytique de Paris*, n° 22, 2021, p. 60-61), et jusque tout récemment dans nos discussions au cours des séances du séminaire École organisées par les Cercles cliniques...

17. ↑ N. Vellut, « Aimer son corps comme soi-même », *Mensuel*, n° 177, Paris, EPFCL, avril 2024, p. 30-37.

prêt à assumer le rôle économique, volontiers infernal, qui le distingue du moi psychologique.

*

Vertretung, en somme, s'écrit dans le registre de la privation – de cette privation, manque réel d'un objet symbolique du fait d'un agent imaginaire, par laquelle Lacan, dans son séminaire *La Relation d'objet*, commençait de baliser le chemin qui le mènera, deux années plus tard, dans *Le Désir et son interprétation*, à son objet *a* ¹⁸.

Dans le séminaire *L'Angoisse* – étape suivante, quatre années encore plus tard, sur le chemin de cet objet –, Lacan met en lumière cette fonction du tenant-lieu avec ce petit commentaire du film de Marguerite Duras et Alain Resnais, *Hiroshima mon amour* : « C'est une histoire qui est bien faite pour nous montrer que n'importe quel Allemand irremplaçable peut trouver immédiatement un substitut parfaitement valable dans le premier Japonais rencontré au coin de la rue ¹⁹. »

« Tenant-lieu », c'est encore le même terme qui revient au cours du séminaire *Les Quatre Concepts* – son objet maintenant bien établi, donc – au sujet du manque à représenter où s'ombilique le rêve « Père, ne vois-tu pas que je brûle ²⁰ ? », manque ²¹ auquel Lacan attribue la cause du réveil, là où Freud s'en était tenu au désir du rêveur de maintenir son fils vivant. (Colette Soler – ceux qui étaient à Aix en mars s'en souviennent sans doute – nomme « traumatisme perpétué ²² » ce qui « commémore cette rencontre immémorable ²³ » avec l'impossible à dire.)

« Tenant-lieu », c'est encore l'expression choisie par Lacan deux ans plus tard s'agissant d'interpréter la « conscience thétique de soi » de Sartre comme « signifiant du manque », soit comme cet « Un-en-trop » aussi inutile que « nécessaire », car « tenant lieu de l'univers du discours ²⁴ ».

18. ↑ F. Pellion, « Objet *a* et privation », *Agora*, n° 10, 2007, p. 203-210.

19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 387.

20. ↑ S. Freud, (1900), *L'Interprétation du rêve*, tr. fr., dans *Œuvres complètes, Psychanalyse*, t. IV, Paris, PUF, 2003, p. 561-564.

21. ↑ Manque tentant, en quelque sorte, d'objectiver « la réalité manquée qui ne peut plus se faire qu'à se répéter indéfiniment en un indéfiniment jamais atteint réveil » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, leçon du 12 février 1964, Paris, Le Seuil, 1973, p. 60).

22. ↑ C. Soler, « Traiter le trauma perpétué », intervention à la Journée nationale des Formations cliniques du Champ lacanien, Aix-en-Provence, 22 mars 2025, à paraître.

23. ↑ J. Lacan, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, loc. cit.

24. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIV, La Logique du fantasme*, Paris, Le Seuil, 2023, leçons des 7 et 14 décembre 1966.

*

On se rapproche ainsi, je pense, du nœud de l'affaire : Lacan abandonne /signifiant/ aux linguistes, le remplace par /semblant/, mais c'est sur le reste de cette substitution qu'il veut insister. Et d'ailleurs les collègues ne s'y sont pas trompés, qui, d'une séance à l'autre, ont suivi à la trace les enjeux et surtout les suites de l'opération.

Regardons maintenant les acteurs, et essayons de dire cela simplement. Il y a deux manières de « faire semblant » : celle qui tente de se rapprocher autant que faire se peut du personnage individuel supposé par le texte – ce personnage dont il serait, en quelque sorte, le meilleur signifié – ; et celle qui, sans reculer devant une certaine « inauthenticité » – terme que Natacha Vellut prélève dans le séminaire *Le Transfert*²⁵ –, accentue plutôt les lacunes du texte, ses vides, soit ce qui impose qu'on l'interprète²⁶.

Ce même écart est sensible selon qu'on lit, dans le *Séminaire XIX* par exemple, les propositions de Lacan sur la position de l'analyste comme « semblant de l'objet *a* », comme la sténographie l'indique, ou « semblant d'objet *a* ». Dans le premier cas, l'objet *a*, conformément à sa nature fuyante, se détache du semblant qui en tient lieu ; dans le second, au contraire, semblant et objet se collent l'un à l'autre en une symphyse²⁷ aliénée. Dans le premier cas, c'est la fonction qui s'« applique²⁸ » en acte ; dans le second, c'est la substance par laquelle les pulsions partielles se démontrent bien les météores d'aujourd'hui... ou d'hier²⁹, qui se laisse imaginer.

25. ↑ N. Vellut, « Aimer son corps comme soi-même », art. cit.

26. ↑ On pourrait en prendre pour exemple le travail testamentaire de Peter Brook à partir de fragments de *La Tempête* de Shakespeare, *Tempest's Project*, qui a été présenté aux Bouffes du Nord du 14 au 29 mars 2025.

27. ↑ « C'est dans la symphyse même du code avec le lieu de l'Autre que gît le défaut d'existence que tous les jugements de réalité [...] n'arriveront pas à combler. » (J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache, "Psychanalyse et structure de la personnalité" », dans *Écrits*, op. cit., p. 670.)

28. ↑ S. Askofaré, Commentaire de la seconde moitié de la leçon IV du *Séminaire XVIII*, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Mensuel, n° 179, Paris, EPFCL, juin 2024, particulièrement p. 9-11.

29. ↑ C. Soler, Commentaire de la première leçon..., art. cit., p. 12. La transcription Seuil du *Séminaire VII* écrit noir sur blanc cette même distorsion en remplaçant « changement de l'objet » par « changement d'objet » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, version sténographique, leçon du 22 juin 1960, et transcription Paris, Le Seuil, 1986, p. 339 ; cf. sur ce point É. Porge, *La Sublimation, une érotique pour la psychanalyse*, Toulouse, Érès, coll. « Essaim », 2018, p. 69-78 et 94-96). De même dans le *Séminaire IV*, avec « manque d'objet » (J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, transcription Paris, Le Seuil, 1994, p. 37) substitué à « manque de l'objet » (sténographie, leçon du 28 novembre 1956). Quelque chose insiste...

Chacun décidera de l'importance qu'il donne à ces détails textuels. Pour ma part, j'ai l'idée qu'il s'agit aussi de la politique du psychanalyste : va-t-il accepter d'*in fine* manquer à son analysant ? On peut connaître, si on le veut bien, la réponse de Lacan à cette question : « C'est parce qu'il manque toujours quelque chose à votre clavier que l'analysant, vous ne le trompez pas, parce que c'est justement dans ce qui vous manque qu'il va pouvoir faire basculer ce qui, à lui, lui masque le sien ³⁰. »

*

En parcourant le *Mensuel*, je suis tombé sur le texte où Margot Pourrière ³¹ commente le sort fait par George Perec, dans *Les Choses*, à l'expression « poutre apparente ».

Cela m'a mis sur la piste de ce qui pourrait distinguer décisivement « semblant » de « signifiant ». Voici donc mon hypothèse : le semblant, c'est du signifiant, certes, mais élu, élevé à la dignité d'une catégorie, en tant que le catégorique affirme et ordonne ³² à partir d'un indicible – indicible qui découpe l'objet de désir dont le maître se dépouille à mesure où il en exproprie l'esclave ³³ ou le prolétaire ³⁴.

L'expression /poutre apparente/ a un sens, mais l'essentiel de sa signification tient au plus de valeur que prend ou non cet élément de décor, selon les ménages, les classes sociales et les époques.

Plus-value, mais aussi bien moins-value, d'ailleurs : car il fut aussi un temps, plus ou moins superposable aux Trente Glorieuses, où la poutre apparente, à l'inverse, était chose à proscrire, trahissant trop l'ancrage paysan de tout habitat. Car apparaître, c'est aussi bien trahir, voire se trahir ; se trahir, car trahir une jouissance qu'on aimerait conserver secrète – je vous renvoie là au *Lacan et la honte* de David Bernard ³⁵.

En somme, attraction exquise de ce côté des Pyrénées, reluctance dégoûtée de l'autre, montrant que les météores, parmi lesquels le génie de Perec nous fait ranger les poutres apparentes, relèvent d'abord de la culture.

30.  J. Lacan, « Discours de clôture du 13 octobre 1968 au congrès de l'EFPP sur "Psychanalyse et psychothérapie" », *Lettres de l'École freudienne*, n° 7, 1970, p. 157-166.

31.  M. Pourrière, « L'habit ne fait pas le moine », *Mensuel*, n° 173, *op. cit.*, p. 64-73.

32.  P. Perez, « Économie du discours », *Mensuel*, n° 173, *op. cit.*, p. 15-16.

33.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, leçon du 29 novembre 1969, et P. Padovani, Commentaire de la leçon II du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Mensuel*, n° 174, Paris, EPFCL, janvier 2024, p. 12-16.

34.  Car le prolétaire, lui non plus, n'est pas sans savoir, cf., par exemple, *L'Histoire de Souleymane* ; nous aurons certainement à en discuter au séminaire École de l'année prochaine...

35.  D. Bernard, *Lacan et la honte*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2019.

De fait, les pulsions partielles ne sont plus guère à la mode de par chez nous ³⁶ – c'est-à-dire, comme y ont insisté Sol Aparicio et Christophe Charles, suffisamment « développées » pour être « détectables ³⁷ » !

*

Alors, peut-être ces considérations permettent-elles de préciser l'opération qu'effectue Lacan quand il substitue /semblant/ non seulement à /signifiant/, *mais également* à /agent/ – comme à /dominante/ et à /désir/, ainsi que le relevait Bernard Nominé ³⁸.

Nous lisons à bon droit cette opération comme une invite à un deuil de la vérité qu'il est requis, pour un psychanalyste, d'avoir accompli, s'il veut faire la paire avec le « rien de sûr ³⁹ » qui est au fond de toute demande.

Le thème de l'absence de garantie, de certitude – « aucune *Sicherung* [sécurité] ⁴⁰ » –, court depuis toujours dans l'enseignement de Lacan. Et d'ailleurs depuis Freud. Et cela suffit à déplacer, à transférer, la question de la vérité de la théorie à la pratique, de l'ontologie à la « logique de l'action ⁴¹ » que cherche à écrire le discours analytique. C'est dans ce mouvement d'ensemble, me semble-t-il, que notre notion de semblant trouve sa pertinence.

Comme nous l'a éloquentement montré Bruno Geneste à l'instant, le tout, cette défense première contre l'incertitude, que le permanent excès du langage sur lui-même ⁴² permet et conditionne, est la grande affaire du névrosé – de l'hystérique aussi bien, qui ne s'en abstrait que pour en asseoir l'illusion. Il n'est donc pas si surprenant que *D'un discours...* s'achève sur une mise en coupe réglée du semblant /tout/.

Néanmoins, si l'écriture des quantificateurs est conforme à la définition – pas tout à fait stabilisée encore, d'ailleurs, à cette date – de l'écriture

36. ↑ C. Soler, Commentaire de la première leçon..., art. cit., p. 12.

37. ↑ S. Aparicio et C. Charles, Commentaires de la seconde partie de la leçon III du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Mensuel, n° 177, op. cit., p. 7-18.

38. ↑ B. Nominé, Commentaire de la leçon II du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Mensuel, n° 174, op. cit., p. 9-10.

39. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, op. cit., leçon du 21 mars 1962 ; F. Pellion, « Qu'est-ce qu'une névrose ? », *Cahiers du Collège de clinique psychanalytique de Paris*, vol. 7, 2006, p. 20-23.

40. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 89.

41. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, transcription Paris, Le Seuil, 2006, p. 61, et sténographie, leçon du 17 février 1971.

42. ↑ G.-A. Goldschmidt, *À l'insu de Babel*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

comme « trace où se lit un effet de langage ⁴³ », il ne faudrait pas pour autant qu'elle nous sidère. Car, de même que, dans la calligraphie, « le singulier de la main écrase l'universel » du caractère imprimé, « semblant par excellence ⁴⁴ », dans une analyse, l'enjeu est au fond de *démontrer* qu'aucun destin, même le plus funeste, n'est *totale*ment écrit.

Et le moyen pour ce faire est de faire résonner autrement un texte, voire, dans certains cas, de le retoucher. À cet égard, analyse et tragédie – et on peut se remémorer ici une autre substitution freudienne, quasiment programmatique, celle de /malheur banal/ à /misère hystérique/ ⁴⁵ – se distribuent en quelque sorte sur les deux faces de la même bande : celle du singulier, du cas, de l'insubstituable, pour la première ; celle du collectif, du nosographique, de l'extensible, pour la seconde.

La logique de l'action analytique n'est certes pas sans le support de la logique formelle, mais l'excède. L'avoir aperçu permettrait de faire jouer avec moins d'anxiété l'écart entre « vrais » et « faux » semblants.

43.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, transcription Paris, Le Seuil, 1975, p. 110. Ce que ramassera cette définition a été largement commenté par Bernard Brunie et Carole Leymarie au cours de la séance du 13 mars 2025 de ce séminaire École (B. Brunie et C. Leymarie, Commentaire de la première partie de la leçon IX du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *Mensuel*, n° 187, Paris, EPFCL, mai 2025, p. 5-23), je n'y reviens pas.

44.  J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 17.

45.  J. Breuer et S. Freud, (1895), *Études sur l'hystérie*, tr. fr. *Œuvres complètes, Psychanalyse*, t. II, Paris, PUF, 2009, p. 247.

ESPACE AE

Dimitra Kolonia

Pourquoi la passe * ?

« Pourquoi la passe ? » est un sujet qui, pris dans le champ de la psychanalyse, marque d'emblée une orientation, une option. Celle d'une psychanalyse orientée par l'enseignement de Jacques Lacan, donc, la psychanalyse lacanienne. Ce sujet ouvre plusieurs voies d'entrée possibles.

Je m'appuie sur deux questions, posées par Lacan :

- qu'est-ce qui pousse un analysant à se poser en analyste ?
- qu'est-ce qui pousse quelqu'un à *s'historiser* de lui-même ?

À travers son enseignement, Lacan n'a pas cessé de penser l'analyse, d'interroger et de tenter d'éclairer les ombres du processus, ainsi que de créer les conditions pour ce faire, en optant pour l'expérience d'une école et non d'un groupe. La passe ne va pas sans l'option de l'école, et cela est visible dès la première version de la Proposition, texte fondateur sur la passe et l'analyste de l'École, présenté en 1967.

Lacan propose l'école sur fond de critique de l'IPA, dans laquelle « nul enseignement ne parle de ce qu'est la psychanalyse [...] on ne se soucie que de ce qu'elle soit conforme ¹ ». Il voit une solidarité entre cette panne de penser l'analyse et la hiérarchie qui y règne, sous forme de cooptation des sages, et toute la prestance du statut qui va avec.

L'école de Lacan s'offre alors comme « remède », voire issue à cette impasse. « Nul autre remède que de rompre la routine qui est actuellement le constituant prévalent de la pratique du psychanalyste. [...] Notre pauvre École peut être le départ d'une rénovation de l'expérience ² », dit Lacan dans la première version de la Proposition en 1967.

*  Intervention présentée le 17 mai 2025 à Albi, dans le cadre de l'Espace AE.

1.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 245.

2.  J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 589.

Le dispositif de la passe contribue à la rénovation de l'expérience. Avec ce dispositif, et ce malgré ses avancées conceptuelles, Lacan interroge et tente d'éclairer toujours le même point obscur : « Comment peut lui venir l'idée [à l'analysant] de prendre le relais de cette fonction [du psychanalyste] ³ ? » Qu'est-ce qui le décide à « se poser en analyste ⁴ » ?

L'élaboration de Lacan sur cette question évolue au fur et à mesure, et à la fin de son enseignement il affirme que l'analyste n'est pas un produit programmé du processus analytique. Pas tout analysant devient analyste. Celui qui entre en analyse ne sort pas forcément analyste. Il faut bien un virage, une passe. Qu'est-ce qui le pousse à faire ce saut ?

Si ce passage est optionnel, « moment électif ⁵ » dit Lacan, la nécessité de s'y intéresser devient alors encore plus manifeste. Si l'analyste relève du pas-tout, la réponse ne peut être que singulière ; elle ne vient que du un par un. Le dispositif recueille les témoignages, au un par un, sur cette question. Il « permet à quelqu'un qui pense qu'il peut être analyste, à quelqu'un qui est près de s'y autoriser, si même il ne s'y est pas déjà autorisé lui-même, de communiquer ce qui l'a fait se décider, ce qui l'a fait s'autoriser ainsi, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile d'être le support ⁶ ».

La passe tente d'éclairer la dimension de l'acte du passage à l'analyste en posant la question fondamentale du *s'autoriser de lui-même*, et du désir de l'analyste. Sans passe au désir de l'analyste, seul opérateur de la cure, il n'y a pas d'acte possible – sans lequel il n'y aurait pas de commencement d'analyse. Le désir du psychanalyste est lié à un désir de savoir. Pas n'importe lequel. C'est un désir qui survient une fois l'horreur de savoir dépassée, une horreur toujours singulière, propre à chaque analysant.

À ce niveau, un éclaircissement. Le double usage du terme « passe » peut porter à confusion. Il y a matière à distinguer la passe dite clinique de ce qu'on appelle « faire la passe », c'est-à-dire entrer dans le dispositif de la passe pour témoigner.

La passe (clinique) est un moment du processus de l'analyse, un virage, seulement possible. Il peut être initié lors de la phase finale du

3.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 572.

4.  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1973, et J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 510.

5.  J. Lacan, « L'acte psychanalytique », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 375.

6.  J. Lacan, « Intervention dans la séance de travail "Sur la passe" » du samedi 3 novembre 1973, *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, 1975, p. 185-193.

processus analytique, mais il ne se confond pas avec la fin de l'analyse⁷. Ce moment est celui de la révélation du fantasme, du repérage de la vérité menteuse, avec comme effet une dévalorisation du sens et la chute du sujet supposé savoir. Que le désir de l'analyste surgisse comme désir de savoir en ce point relève de la contingence. La première question posée (de ce qui pousse un analysant à se poser comme analyste) concerne ce moment de la cure et comment pour chacun ce désir de l'analyste est advenu.

Éclaircir cette ombre épaisse n'est pas une simple affaire. Il n'y aura jamais une réponse qui donnera le fin mot de l'analyse, la réponse exhaustive. D'où la nécessité du dispositif. Le savoir d'une analyse consiste en ça. Point barre. La barre a son importance ici.

La réponse du sujet face au savoir qu'est la révélation de son fantasme et d'une vérité qui ne dit pas vrai n'est pas prévisible. Enthousiasme ? Déception ? Le corps est traversé par cet affect de satisfaction. La révélation retourne l'attente, elle la renverse : la révélation non seulement ne délivre pas du sens, mais au contraire, elle l'enlève ! Mais c'est quoi ce retournement ? ! Quelle farce ! Drôle, il ne reste plus qu'à en rire. Nouveau. Le scénario fantasmatique tombe comme un château de cartes. Tout ça pour ça. L'affect qui va avec la révélation inattendue aussi : impensable que le savoir puisse donner une satisfaction. Nouveau.

Mais l'affect n'est pas suffisant en soi. Il est éphémère. Et un désir ne peut se constater que dans ses suites, dans la durée. Alors, qu'est-ce qui accroche un sujet à ce désir ? Je crois que ce sont des éléments particuliers, propres au sujet, qui étaient là même avant l'analyse et qui font rencontre avec le processus de la cure. Quelque chose du cru du sujet fait écho avec le processus.

Pour revenir sur la passe clinique, elle n'est pas un témoignage. Et elle n'implique pas obligatoirement le témoignage dans le dispositif. Pas d'impératif à entrer dans le dispositif de la passe. Par le dispositif de la passe, l'école offre à qui le voudrait, nous dit Lacan, de pouvoir témoigner (passant) du pas qu'il a fait de prendre la place de l'analyste, au prix de lui remettre le soin de l'éclairer, ce pas, par la suite, s'il est nommé AE, analyste de l'École⁸.

7.  « Ce n'est pas parce qu'on s'arrête quand il surgit ce qu'on croit un sens, qu'on s'arrête là parce que ça vous paraît être digne d'une fin, ce n'est pas pour ça que le sens livre la structure du signe. » J. Lacan, « Intervention de Jacques Lacan. Séance du vendredi 2 novembre », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, *op. cit.*, p. 69-80.

8.  « La passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelqu'un fait ce pas de la prendre [...] pour y opérer comme qui l'occupe, alors que de cette opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle

On pourra peut-être mieux saisir que passant et AE témoignent dans deux temps différents et à partir de deux places différentes. Le passant, il l'est dans le temps de son témoignage auprès de ses deux passeurs. L'AE fut de fait passant. Ce qui est attendu de l'un n'est pas attendu de l'autre.

Ce qui est attendu du passant, c'est une « mise à l'épreuve de l'hystorisation de son analyse ⁹ ». Qu'il témoigne de ce qu'il a saisi de l'analyse comme processus, de ce qu'il en a tiré comme conclusion, des moments de bascule. Démontrer comment il a trouvé la sortie, comment il a pu mettre fin au mirage de la vérité menteuse, « comment, dit Lacan, peut lui venir l'idée de prendre le relais de cette fonction [du psychanalyste] ¹⁰ ».

Le passant a à démontrer comment, son propre comment à lui, toujours partiel, et ça c'est du *Un*, singulier ; c'est là-dedans, à mon avis, que gisent le nouveau et l'authentique de chaque analyse et ce dont il s'agit de recueillir.

Le passant prend la parole et parle en son nom. Il ne s'autorise que de lui-même. La question du *s'autoriser de lui-même* (comme analyste, comme passant) et du désir rejoint la question du manque dans l'Autre. Celui qui s'autorise de l'Autre, dans le sens de la permission ou de l'identification, n'est pas en position d'analyste.

Le témoignage du passant sera ou non authentifié par le cartel de la passe et il sera nommé ou non analyste de l'École. Cette nomination n'est pas une nomination d'analyste. Car « nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire et Freud n'en a nommé aucun ¹¹ ». Cette nomination est liée à une école, et elle ne peut pas être pensée indépendamment d'elle. La passe et l'école sont liées, l'une ne va pas sans l'autre.

Que la passe (dans le dispositif) ne soit pas obligatoire pour tous ne veut pas dire qu'elle l'est pour certains ou pour quelques-uns. La passe s'offre à tous ; elle est offre d'école, dans le sens que la passe est une option d'école, comme j'ai dit.

Le produit de la passe que peut être un AE rend explicite ce lien. L'analyste de l'École, il l'est dans une école particulière, une, celle qu'il a choisie et dans laquelle il se forme. Il n'est pas analyste d'école, tout court, mais analyste de l'École. « Cette place [du psychanalyste de l'École]

a réduit l'occupant. [...] On offre à qui le voudrait d'en pouvoir témoigner, au prix de lui remettre le soin de l'éclairer par la suite. » J. Lacan, « Discours à l'École Freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 276.

9.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », art. cit., p. 573.

10.  *Ibid.*

11.  *Ibid.*, p. 572.

implique qu'on veuille l'occuper : on ne peut y être qu'à l'avoir demandé de fait, sinon de forme. Que l'École puisse garantir le rapport de l'analyste à la formation qu'elle dispense est donc établi. Elle le peut, et le doit dès lors. [...] Mais il y a un réel en jeu dans la formation même du psychanalyste. [...] Le fait n'est pas moins patent [...] que ce réel provoque sa propre méconnaissance, voire produise sa négation systématique. [...] Que nous nous affrontions à la question ainsi posée, n'est pas mon privilège. C'est la suite même, disons-le au moins pour les analystes de l'École, du choix qu'ils ont fait de l'École ¹². »

Je reprends ici certains développements que j'ai présentés ailleurs. Toutes les écoles lacaniennes ou associations n'ont pas la même visée, ne pensent pas l'école de la même manière, ni la formation des analystes, ne font pas école de la même manière. École et association ne sont pas la même chose. L'offre d'école n'est pas non plus la même, dans toutes les écoles qui ont un dispositif de la passe, et ce dernier n'est pas pensé partout pareil (par exemple, dans notre école, nous avons opté pour un Comité international de garantie). Elles n'organisent pas les cartels de la passe de la même manière, la durée de la fonction des AE n'est pas la même. Ce qu'on attend d'eux serait-il également différent ?

L'offre d'école est une offre de formation, dans laquelle un réel est en jeu. Mais Lacan nous avertit, ce réel a la fâcheuse tendance à provoquer sa propre méconnaissance. Si on suit Lacan, une école veille à maintenir ouverte une brèche contre cette tendance, à travailler contre le refoulement, à contre-courant. Colette Soler parle d'une puissance anti-refoulement.

Le dispositif de la passe y contribue en maintenant ouverte et vive la question de la formation des analystes, la question sur le désir de l'analyste, et ce pas seulement pour ceux qui y participent, mais pour toute la communauté. Par le dispositif de la passe, *l'école s'emploie à dissiper « cette ombre épaisse [qui recouvre] ce raccord, [...] celui où le psychanalysant passe au psychanalyste ¹³ ».*

Dans ce sens, l'école travaille contre les automatismes, le conformisme et la routine, en sorte que les analystes qui se sont autorisés ne *s'auto-ritualisent* pas. La passe, comme l'école d'ailleurs, se met en travers de cette (auto)ritualisation.

La psychanalyse conforme dont parlait Lacan dans sa Proposition est un refus de savoir. Il est attendu des AE de travailler contre cet arrêt de la

12.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 244.

13.  *Ibid.*, p. 252.

pensée vers lequel le réel nous conduit ; Lacan parlait de ménopause. L'AE, éveil ? À partir de son style singulier, son *Un* à lui, son bout de savoir, il témoigne des problèmes cruciaux de l'analyse.

Il est attendu que les AE soient « psychanalyste[s] de l'expérience de l'École ¹⁴ ». Qu'ils causent. On peut entendre le double sens du causer. Et l'école peut être le lieu qui le permet. « Aux AE reviendrait le devoir de l'institution interne soumettant à une critique permanente l'autorisation des meilleurs ¹⁵ », des sages pourrais-je ajouter.

Lacan avec le dispositif désirait un *recrutement* d'analystes d'un style différent de la sélection issue de la cooptation et du pouvoir des sages, « d'un ordre très précisément modelé sur ce que [il] avai[t] pensé alors et qui spécifiait le discours analytique ».

Alors, et je passe à la deuxième question, *qu'est-ce « qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même ¹⁶ ? »*

Je lie cette question au dispositif de la passe et à la décision d'y entrer. Chaque passant qui décide d'y entrer est poussé par ses raisons, dans une temporalité par rapport à sa cure qui diffère de l'un à l'autre, et ceci n'est pas sans intérêt. S'historiser de lui-même, s'autoriser de lui-même donnent l'indication d'un Autre entamé.

Dans le dispositif de la passe, il ne s'agit plus pour le passant de s'historiser comme sujet, d'être dans l'association libre, comme il l'a fait analysant pendant les longues années de son analyse, pris dans l'espace du transfert et poussé, causé, par le désir de l'analyste.

Dans le dispositif, il s'agit pour le passant d'historiser son analyse. De la mettre à l'épreuve. Qu'il « s'historise de lui-même » sous-entend que ce n'est plus l'analyste qui se fait cause pour le sujet et qui le pousse. L'analyste n'est plus en position de sujet supposé savoir. « De lui-même » indique un élan propre au sujet. Alors, avec quel transfert le passant entretient-il dans le dispositif ?

Ce qui pousse le passant, c'est « *son propre mouvement puisque sur l'analyste, il en sait long, maintenant qu'il a liquidé, comme on dit, son transfert-pour ¹⁷* ». Lacan, en ironisant avec la liquidation du transfert,

14.  *Ibid.*, p. 243.

15.  J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », art. cit., p. 576.

16.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », art. cit., p. 572-573.

17.  *Ibid.*, p. 572.

parle de la chute du sujet supposé savoir. Que l'analyste ne soit plus à cette place pour l'analysant ne veut pas dire qu'il n'y a plus de transfert.

Avec l'émergence du désir de l'analyste, et d'un désir de savoir, il y a une permutation du transfert pour le sens et la vérité, vers un transfert qui inclut le savoir, et qui trouve une issue dans le travail, un transfert pour la psychanalyse. Une permutation d'un transfert pour la vérité à un transfert pour le savoir.

Colette Soler fait des développements très intéressants sur le *transfert pour*, qui est demande pour obtenir une réponse, obtenir du sens ; l'analysant est pris encore dans la course de la vérité. Ce qui pousse à s'historiser de lui-même, me semble-t-il, ne peut pas être un mouvement qui précipite dans la signification, qui est une question adressée au cartel, par exemple sur la fin de son analyse, ou qui instaure le cartel comme un Autre.

Ce fut un événement, dont j'ai été à l'initiative, qui a produit une ouverture de l'inconscient. La présence de l'inconscient m'a été imposée et signifiée à travers une série de formations qui m'ont fait prendre la mesure de l'enjeu et du moment. Ces formations n'avaient donc pas valeur énigmatique, c'est-à-dire qu'elles ne faisaient pas appel au sens, elles n'ont pas suscité une interrogation ou une recherche de signification. Elles n'attendaient pas de réponse ; elles étaient en mal d'issue. Ce point me semble important.

Que serait devenu ce moment d'ouverture sans l'adresse à l'école ? Lettre morte. Que seraient devenues ces formations sans l'école, étant donné qu'elles ont été produites hors du transfert de la cure, bien des années après la fin de l'analyse ? Je crois que c'est grâce à l'école, dans ce lien à l'école, qu'elles n'ont pas été perdues et qu'elles ont été interprétées comme telles et ont trouvé leur issue dans l'offre du dispositif de la passe.

Qu'est-ce que ça aurait changé pour moi si je n'avais pas opté pour leur donner cette issue ? Pour moi sujet, analysée, rien. Pour moi objet, analyste, beaucoup.

Si le transfert était bien là, il était alors dans une adresse à l'école, lieu où l'expérience singulière peut être recueillie et faire communauté. Pourrait-on dire que la passe est un lien, un joint, entre l'intension et l'extension ¹⁸ de la psychanalyse ?

18.  J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », art. cit., p. 577. « La *racine* de l'expérience du champ de la psychanalyse posé en son *extension*, seule base possible à motiver une École, est à trouver dans l'expérience psychanalytique elle-même, nous voulons dire prise en *intension*. »

Je pense aussi que s'hystoriser de soi-même est un engagement, un désir, de contribuer, à son échelle, singulière, dans la communauté. C'est accepter d'y participer avec ses limites, son ignorance, un bout de savoir quand même et son style.

Si le désir de l'analyste c'est de ne pas laisser au lendemain l'acte, c'est également de ne pas laisser au lendemain le devoir et la difficulté de penser la psychanalyse. Au singulier avec d'autres.

L'école « peut constituer un milieu d'expérience et de critique », elle est école non seulement parce qu'« elle distribue un enseignement, mais [aussi parce qu'] elle instaure entre ses membres une communauté d'expérience, dont le cœur est donné par l'expérience des praticiens ¹⁹ ». Le désir de l'analyste ne peut trouver une issue que dans une école qui permet à ses membres de penser l'analyse, chacun avec son style. Préservons-le !

19.  J. Lacan, « Première version de la "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" », art. cit., p. 576.

Christelle Suc

Pas-sans *réson* *

Je voudrais commencer par dire que je suis très contente – je vais garder la faute de frappe pour la suite de ma phrase – que nous *oyons* à Albi aujourd’hui. C’était important pour moi d’inscrire un temps de psychanalyse, un temps d’école ici dans cette ville, ville dans laquelle je vis et travaille. Merci à Dimitra Kolonia d’avoir accepté avec enthousiasme cette proposition. Merci à Laurent Vinolas pour le dessin de l’affiche. Merci à Gainsbourg pour ses chansons lacaniennes. Merci aussi de votre présence. Il y a dans la salle des visages familiers, ça c’est assez chouette ! Donc, je garde la faute de frappe, *oyez ! oyez !* Mais pas avec les oreilles, elles empêchent d’entendre !

Trois ans après l’acte de fondation de son école, Lacan invente en 1967 la procédure de la passe. Il souhaite modifier le mode de recrutement des analystes, sortir de l’autorité hiérarchique pour aller vers la responsabilité de chacun. Passage d’un qui désigne à un qui se propose lui-même. « [On] ne s’autorise que de [soi]-même ¹ », phrase bien connue de Lacan, « et de quelques autres ² », ajoutera-t-il – aphorisme du dispositif de la passe.

La fondation de l’École freudienne et ses dispositifs de travail font rupture avec le mode d’organisation de la Société psychanalytique d’alors, l’IPA, faite, selon les expressions de Lacan en 1956, de « Suffisances », de « Béatitudes » et de « Petits Souliers », et qui était pour lui une « organisation qui contraint la Parole à cheminer entre deux murs de silence pour y conclure les noces de la confusion avec l’arbitraire ³. » Sortir donc d’un

*  Intervention présentée le 17 mai 2025 à Albi, dans le cadre de l’Espace AE.

1.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l’École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 243 (« le psychanalyste ne s’autorise que de lui-même »).

2.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 9 avril 1974.

3.  J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 478-481.

système ronronnant et confortable pour une élite chevronnée, sortir de la bureaucratie silencieuse, de l'entre-soi, de la promotion, de l'infatuation.

Avec la passe, Lacan propose un nouveau dispositif qui « permet à quelqu'un qui pense pouvoir être analyste, à quelqu'un qui s'y autorise lui-même ou qui est près de le faire, de communiquer ce qui l'a fait se décider à s'engager dans un discours dont il n'est pas facile d'être le support ⁴ ». Plus de cooptation, c'est comme cela que peuvent être nommés AE des petits jeunes, ou jeunettes, et des inconnus au bataillon. Coup de canif dans la caste ! Fonder une école de la passe produit, de fait, des trous, des petits trous – Lacan en poinçonneur de l'IPA.

La passe, celle du dispositif, ne se fait que dans une école, une école que l'on a choisie. Pas de procédure de la passe sans école. *Quid* d'une école sans passe ? Faire la passe ne relève pas du militantisme, de l'idéalisation, de la reconnaissance narcissique, pas de demande de caution, voire d'onction. L'école n'est pas un Autre restauré, ni un Père idéal. Plus d'attente d'un Autre, quel qu'il soit, qui garantisse. Avec le « on le sait, soi ⁵ », on le sait, seul. Fin d'analyse et entrée dans la passe se soutiennent d'un consentement du sujet qui ne repose sur aucun savoir et se fait sans l'appui de l'Autre. Pas de service (sert-vice) rendu non plus, il n'est plus question du vice qui sert. Pas de charité, pour le dire autrement.

Pas sacrifié, pas militant mais désirant.

Alors, reprenons, il y a *passé* et *passé*. *Passé* clinique, moment de bascule dans la cure, *passé-en-dedans* et la *passé* procédure, hors cure, *passé-en-dehors*. La *passé* clinique est un moment de franchissement non calculé, incalculable, qui ne relève pas de la volonté (mais qui a des conditions). Seuil franchi seul, pas d'Autre dans l'affaire, (a)-franchi donc. Tandis que la *passé*, celle du dispositif, se soutient du collectif un + un + un... et d'un vouloir, vouloir faire la *passé*. Renverse : la fin des amours de l'un à l'Autre permet la *passé* de l'Un aux autres. Adresse au collectif d'une expérience singulière, irréductible à un savoir totalitaire. Des petits trous, des petits trous.

Ce qui m'est apparu comme l'ingénieur de Lacan, c'est qu'il y a une procédure, un protocole, c'est-à-dire une marche à suivre formelle, des étapes identifiées, mais personne ne connaît le procédé. Passants et passeurs ne savent pas ce qu'il faut dire, faire, ce qu'il faut transmettre... Et cela laisse une place vacante, laissant à chacun le soin d'inventer et de loger son dire, à sa façon. *Chacun son style* est déjà là. Inattendu annoncé.

4. ↑ J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe », 3 novembre 1973, *Ornicar ?*, n° 12-13, Paris, Navarin, p. 118.

5. ↑ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 571.

Contingence renouvelée. Procédure, contenant sans contenu, soit un espace en creux, un trou. Des petits trous, toujours des petits trous !

Inscription de la coupure dans le dispositif même. Place de plus personne, temps hors transfert, possibilité ouverte d'aller parler à n'importe qui, n'importe où, de ce à quoi la cure nous a conduit, réduit. Passeur, un n'importe qui mais qui n'en est pas à n'importe quel moment. Moment où les passeurs peuvent, parce qu'ils en sont à ce point dans leur analyse, être une plaque sensible, transmettre, certes ce qui se dit mais aussi ce qui n'a pas de mot, ce qui peut passer au-delà ou en deçà des dits. Lacan dit « plaque sensible », il ne dit pas écouteurs chevronnés, rapporteurs précis ou bons orateurs, mais plaque sensible, *sens-cible*, non pas par le sens de la signification mais celui de la direction. La boussole n'est plus celle de la signification, pas de course au sens, cap au réel. Au-delà des raisons, le *réson*. Au-delà de l'énoncé, l'énonciation. Dits et dire.

Avec la passe, pas de garantie de la garantie, mais un pari qui ne peut se soutenir que de la coupure. Alors, qu'est-ce que ce mot « demande » enserre, dans faire la « demande de passe » ? Peut-être en premier lieu le vouloir. Faire la passe n'est pas obligatoire, il s'agit donc de formuler, *via* la demande de passe, le vouloir faire la passe. Et Lacan précise : « [...] on ne peut y être [dans la passe] qu'à l'avoir demandé de fait, sinon de forme ⁶ ». Je crois que c'est important, ce « sinon de forme », parce que le signifiant « demande » ne convient pas. Les coordonnées de la demande névrotique sont caduques, le circuit de la demande coupé, par contre, ça n'empêche pas de consentir à passer par une procédure, soit « la forme » pour faire la passe. Débarrassée, désagrafée de l'Autre, ne veut pas dire que l'on n'accepte pas d'en passer par une logique collective, et bien au contraire, peut-être ! Voici les « quelques autres » de Lacan.

C'est de ne plus être ou vouloir être en position d'exception mais bien de se compter une parmi les autres, une quelconque, qui permet justement cette « demande, de forme ». Nouvelle marge de liberté, liberté de la marge.

Je cite Blanchot : « Je découvre mon être dans l'abîme vertigineux où il n'est pas, absence ⁷. » Pas ou plus de question d'être ou de se faire être, mais plutôt à être, à être dans une certaine position. Le passant, en demandant à faire la passe, se prête à la passe, il se met en position d'objet. « Mais [dans la passe] ce n'est pas pour engendrer un en-plus, parce que celui qui se propose pour la passe est dans une toute autre position comme sujet. Il n'est même pas sujet du tout. Il s'offre à cet état d'objet qui est celui à quoi

6.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 244.

7.  M. Blanchot, *Thomas l'obscur*, Paris, Gallimard, collection « L'Imaginaire », 1999, p. 122.

le destine la position de l'analyste ⁸. » En 1975, Lacan passe de la demande à l'offre, mais pas l'offre qui *charite*, celle qui *décharite*.

Alors, la solitude radicale dévoilée au cœur du sujet n'est pas nécessairement synonyme d'isolement, mais, peut-être, une manière renouvelée de s'inscrire dans le lien social, quart de tour des discours. « La question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est à dire de tous ceux qu'elle associe dans une œuvre humaine [...] ⁹. » Passage de la satisfaction personnelle, narcissique, qui n'a plus cours, à celle de tous, c'est cette possibilité qui s'est ouverte. La fin de la verticalité centralisée ouvre à une horizontalité. Passage de servir aux autres à « leur servir ¹⁰ ». Lien vivifié à un travail d'école, transfert de travail. Le dispositif est un temps d'articulation de l'individuel et du collectif, intention et extension, d'un nouage possible, d'un nouveau nouage.

Le dispositif, avec ou sans nomination, produit un travail d'école, un travail d'école vivant. Je cite Maud Mannoni : « Comment mettre en commun l'expérience de l'inconscient ¹¹ ? » Peut-être par les voies de l'invention singulière. Car mettre en commun, ce n'est pas faire du un avec du tous, de l'unité communautaire, ça serait tomber dans la collectivisation. L'école est faite d'« épars désassortis ¹² », il n'y a que du *comm'un* et pas du comme deux ! Le symptôme fait du particulier, c'est-à-dire de la différence, toujours. Dépareillés donc, *dé-pareillés* veut aussi dire plus appareillés, autre manière d'indiquer le « désabonné » à l'inconscient de Lacan.

Alors, pourquoi ? Ben, parce que ! Métonymie annoncée du parfait duo « pourquoi-*parceque* ». Glissement sans fin, tonneau des Danaïdes. Alors, pas de raisons, enfin, on peut s'en raconter un certain nombre si l'on convoque le retour de la moulinette du sens et la couleur imaginaire du fantasme, mais ce n'est pas ce qui reste d'une cure, ça en est plutôt les pelures. Détachées donc.

Alors, peut-être pourrions-nous formuler ainsi la question en suivant Lacan : qu'est-ce qui pousse quelqu'un à faire la passe ? Qu'est-ce qui lui

8.  J. Lacan, « Journées d'étude de l'École freudienne de Paris. Conclusions, 9 novembre 1975 », *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, Paris, 1978, p. 247-250.

9.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, op. cit., p. 321.

10.  J. Lacan, « Manuscrit 83 », dans *Œuvres graphiques et manuscrits*, Paris, Collection Artcurial, 2006, p. 48. « J'ai appris dans ce métier l'urgence de servir non pas aux, mais les autres, – ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis pas le seul à leur servir. »

11.  M. Mannoni, citée par A. Vanier, *Courrier interne*, n° 118, Paris, Espace analytique, novembre 2018, p. 5.

12.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », art. cit., p. 573.

vient « dans la boule ¹³ » ? Question de Lacan qui n'a pas vu l'ombre épaisse s'éclaircir. Défilé des divisés qui n'en disent rien, aporie ? Alors, peut-être pas par la boule, la boule c'est la tête, nous revoilà dans la pensée. Mais à ce moment-là, passage en acte, pas de pensée, ça se passe sans le sujet, division, *cogito* lacanien. Dans l'après-coup, en se retournant, on peut retrouver quelques coordonnées, mais pas celles du sens puisque justement on s'en est détaché. Rien à attendre du symbolique. Pas du sens mais des effets et des suites. Les coordonnées sont topologiques, *topos-logique*, logique du lieu, elles relèvent de la structure.

Le saut, comme Lacan nomme la passe, se fait sans passerelle, qu'est-ce à dire ? Qu'il n'y a pas de passerelle, celle du signifiant, pas de symbolique à cet endroit-là. Le saut, franchissement d'un vide, se fait avec le corps. C'est sur ce vide que l'on prend appui à partir de la coupure. La coupure produit un bord, bord du réel à partir duquel l'analyste opère. Lieu du « il n'y-a-pas ». C'est d'un lieu qui n'a pas de lieu, pas de cartographie. Avec le réel, pas de son pas d'image.

Pour moi, pas de dispositif de la passe sans passe clinique qui conduit à la conclusion logique de la cure. Endroit et envers de la même pièce, enserrés dans le même instant, celui de l'*hâte*. Même pièce, certes, mais deux côtés à la fois liés et distincts. Le mot qui produit une fin est aussi celui du commencement. Quand on passe le seuil d'une porte, à la fois on sort et on entre. On entre parce que l'on sort. Mais on ne sort pas le même que quand on est entré. Il y a un avant et un après, instant radical, sans appel, ticket sans retour déjà inscrit à l'entrée.

C'est fini ! Certitude de la conclusion, ce point de certitude opère et précipite le moment de hâte. La certitude engendre le moment, le moment opportun. Le moment *opport'un*, celui qui porte le Un. Si « c'est fini » alors « passe ». C'est évident, ça s'impose là et maintenant. Ébullition de l'instant, effervescence corporelle, sentiment de joie et de légèreté. Logique de la cure réduite au trognon de la structure, c'est comme ça que c'est foutu ! Expression de la langue française qui enserme la structure et le raté, le raté qui réussit. Tous les ratés ne sont pas des réussites ! Urgence soudaine qui pousse à s'engager, témoigner de la découverte : la découverte, c'est ce qui s'aperçoit le temps d'un battement de paupière et c'est aussi ce qui n'est plus couvert. Surgissement du rire avec le « tout ça pour ça » ! La logique d'une cure s'ordonne, évidence opaque. Alors je ne sais pas pourquoi mais je sais pour quoi – en deux mots –, et à chacun le sien. Pas question

13.  J. Lacan, « Intervention aux journées de Deauville sur la passe », *Lettres de l'École*, n° 23, Paris, 1978, p. 180-181.

de blabla, le roman névrotique apparaît avec son équivoque, le *ro-ment*, soit le mensonge. Je me suis raconté ce truc-là mais j'aurais pu m'en raconter un autre, pas de vrai du vrai. Et ça n'a plus aucune importance, aucune consistance, épluchure mythologique.

Mais pour ça, « faut le temps », relief logique des temps. Ronronnement continu, étiré du défilé des mots, circuit balisé par le fantasme et cisaille en une fraction de seconde, court-circuit, surprise de la contingence. Continuité du temps qui contraste avec la précipitation d'un instant, discontinuité radicale, des années et des années et un claquement de doigts. On insiste, avec raison, sur le réel, mais il faut souligner la nécessité, primaire d'ailleurs, de la mise en mots et de son efficace, jamais démentie par Lacan. On ne va pas plus vite que la musique. Les temps de voir et de comprendre sont une condition du conclure mais pas sa garantie.

Ce temps, celui de la recherche, du bâtir, est fait d'oscillations, de battements, d'ouvertures et de fermetures, et il pourrait durer indéfiniment, car le sens ne résorbe pas le réel, le fantasme n'efface pas la division, il ne fait que la voiler. La course au sens, cet exquis petit plaisir, pourrait durer indéfiniment, s'il n'y avait pas la contingence qui opère une bascule. « Au moment où se *résout* une psychanalyse. Il faut [...] que le pas se résolve ¹⁴. » Fin de l'oscillation. Circulez, il y a rien à voir ! Un regard qui ne dit rien. Objet en lambeau revient au même titre que les autres. Rideau !

Là où, jusqu'alors, c'est le sujet qui faisait son tissage, celui du sens – tricot du fantasme – fantasme, lunettes uniques, du sur-mesure, par lesquelles le sujet regarde et interprète le monde encore et encore, toujours la même histoire, immuable. « On finit toujours par devenir un personnage du roman qu'est sa propre vie ¹⁵ », disait Lacan. Mythologie névrotique factice et totalitaire, dans le factice s'entend le tissage, celui fait par le sujet et par... le sujet. Pas d'Autre dans l'affaire : autoconstruction, auto-utilisation, *automaton*, auto-d'*homestication*, bref, autoérotisme.

Et puis avec la scansion résonne autre chose que ce qui est dit, et à cet endroit-là pas de couverture de mots, rien pour se couvrir, in-recouvrable, rien pour tamponner la saloperie. Horreur. Traversée affectée. Passage des nuées de mots à dénuée de mots. La petite musique dissonne. Mais il faudra les effets du hasard pour la conclusion. Le sujet ne lance pas la balle mais la prend au bond.

14.  J. Lacan, « Adresse du jury d'accueil à l'assemblée avant son vote », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Le Seuil, 1970, p. 49.

15.  Phrase attribuée à J. Lacan et reprise par É. Laurent, « Ce qui passe dans une analyse », *Figures de la psychanalyse*, n° 38, Paris, Érès, 2019, p. 15-24.

Sur la question du fantasme, on peut s'appuyer sur l'exemple de Lacan avec l'homme qui tâte « les barreaux d'une grille » et qui « concluait "les salauds, ils m'ont enfermé" ». C'était la grille de l'Obélisque, et il avait à lui la place de la Concorde ¹⁶ ». Le sujet enfermé par la prison de verre du fantasme, en changeant de position le leurre peut être aperçu, la croyance fissurée. C'est ce que peut produire une analyse, un nouvel éclairage qui permet de rompre l'inertie de l'automatique insu. « Effets de dénouement ¹⁷. » Dénouement veut dire issue, donc pas d'impasse mais l'un-passe et aussi défaire le nœud. Nouveau nouage à l'insu du sujet. Avec la conclusion de l'analyse, instant de saisissement qui fait, en un seul mot, dessaisissement. L'effet de dessaisissement c'est l'inverse de saisir quelque chose. Le symbolique n'a plus la cote. Fin des amours du signifiant. Pour le dire autrement, je ne suis plus en quête, autrement dit je ne fais plus la quête à l'Autre, je n'y crois plus. Plus de mendicité du sens, de recherche de signification. Personne pour savoir. Quelque chose s'est fermé à cet endroit-là. Plus rien à dire. Coupure inédite. Si tout seul fait une place vide. Pas de complément d'âme, pas d'âme sœur. « De cette absence réelle, de ce vide réel, l'a-venir ¹⁸ », a en place d'agent dans le discours analytique.

Avec la bascule, sensation d'un léger souffle frais dans la poitrine, mise en circulation du souffle, sclérosé jusqu'alors, asphyxie infantile étouffée par l'Autre. Avec le petit souffle frais, remarquez, je pourrais aussi dire que c'est du vent ! C'est du vent, autre nom du fantasme ! La petite brise n'est pas très loin, le fantasme ne disparaît pas, mais il est *défixé*, il ne fait plus pivot central. Le vent me donne du souffle car il a laissé un vide en se *défixant*, se décollant. Alors, « le vent se lève ! ... il faut tenter de vivre ! L'air immense ouvre et referme mon livre ¹⁹ », écrivait Paul Valéry.

La passe aurait alors peut-être à faire avec le *momentum*. Le *momentum* enserme le moment et le mouvement : l'élan ²⁰. Dans le dictionnaire historique d'Alain Rey ²¹, on retrouve : « Mouvement, impulsion, élan, changement ». Le *momentum* « désigne concrètement le poids qui détermine le mouvement et l'impulsion d'une balance ». « Passeur balance, passant bascule ²² », dit

16.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », *Scilicet*, n° 2-3, *op. cit.*, p. 12, et dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 264.

17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux*, Paris, Le Seuil, 2025, p. 77.

18.  Citation notée sans référence, je pense que c'est Blanchot.

19.  P. Valéry, « Le cimetière marin », *La Nouvelle Revue française*, n° 81, juin 1920.

20.  *Momentum* en anglais veut d'ailleurs dire « élan ».

21.  A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 4^e édition, 2012.

22.  D. Touchon-Fingermann, *La (Dé)formation du psychanalyste*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2019, p. 94.

Dominique Fingermann. La bascule du passant se fait avec le poids qui donne une impulsion. Poids non pas du sens mais du vide, poids de la limite. Et le dictionnaire poursuit : « Petite division », le *momentum* c'est quand la petite division n'est plus recouverte, bouchée. Et « se laisser balloter au gré d'une force étrangère ». Se laisser balloter, position de l'analyste en place de cause du désir de son analysant, se faire la dupe.

Ce moment inédit, incroyable, celui qui marque le franchissement, passe clinique, porte à l'enthousiasme. Corps en effervescence. Impulsion du *momentum*, souffle lame d'air, l'âme d'erre. « *Desélucubrée* » et portée par l'effervescence de l'*effect*, comme le propose Colette Soler, c'est-à-dire affect et effet, se retourner en sortant. Revenir sur ses pas ne peut se faire que dans un après-coup, l'instant d'après ou le temps d'après, mais toujours (a)temps quand le poids fait basculer et précipite au titre de l'urgence, des suites du changement de position. Désir de transmettre le découvert, la logique et, pour paraphraser Lacan, « à ce qui, pour être attendu n'a pas à être remis à demain ²³ ». L'acte ne se diffère pas, ni ne se *dit-faire*, il se fait... sans le sujet. *Dont acte* !

Et c'est quand le sens se tait que le souffle revient. Relance du souffle, sensation nouvelle, inédite. Souffle irréductible de la jouissance du vivant, « la jouissance de la vie ²⁴ ». Bouillonnement senti, élan nouveau, « quelque chose s'éveille ²⁵ ». Quelque chose s'éveille à partir de la chute. Renverse du souffle : renverse de la demande en désir, désir qui ne s'articule pas à l'Autre mais au rien, désir nouveau porté par le souffle. Désir, de savoir, désir de transmettre qui dépasse le passant, transmettre au titre du *Un* certes tout seul, définitivement, mais peut-être pas seul dans son coin, chance d'une école. Passant, passé ou non, artisan de la psychanalyse. Des petits trous... l'AE en poinçonneur de l'école ?

La passe, désir en acte, est un engagement dans le discours analytique comme souffle du désir.

Je conclurai avec Angelus Silesius : « La rose est sans pourquoi elle fleurit parce qu'elle fleurit ²⁶. »

23. ↑ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 272.

24. ↑ J. Lacan, *La Troisième*, Paris, Navarin, 1974, p. 26.

25. ↑ J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1972, et dans J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 97.

26. ↑ A. Silesius, « Le Pèlerin Chérubinique. Description sensible des quatre choses dernières », repris par M. Heidegger, dans *Le Principe de raison*, Paris, Gallimard, 1962.

JOURNÉES NATIONALES

« L'aventure psychanalytique
et sa logique »

Paris, 29 et 30 novembre 2025

Vanessa Brassier et Nadine Cordova

Freud en « conversation » avec Alfred Maury *

Le 1^{er} janvier 1900 paraît *L'Interprétation des rêves*, qui signe l'acte de naissance de la psychanalyse. Quelque quarante années plus tôt, en 1861, Alfred Maury, érudit français, connu entre autres pour ses études sur le sommeil, fait publier *Le Sommeil et les rêves*¹, ouvrage auquel Freud se référera largement, reconnaissant sa dette à l'égard de ce prédécesseur.

Extraits du livre d'Alfred Maury sur l'association de mots par assonance :

Il m'arrive souvent, à mon réveil, de recueillir mes souvenirs, et de chercher par la réflexion à reconstruire les songes qui ont occupé ma nuit ; non pas, bien entendu, pour en tirer des règles de conduite, des révélations sur l'avenir, ainsi que le faisaient les anciens Égyptiens, les papyrus grecs trouvés en Égypte nous le montrent, mais afin de soulever le voile qui couvre la mystérieuse production du rêve.

Voici ce que Maury découvre : un matin, il se souvient d'un rêve qui commence par un pèlerinage à la Mecque et se poursuit par une conversation chez M. Pelletier le chimiste, qui lui donne une pelle en zinc. Maury commente :

Voilà trois idées, trois scènes principales qui sont visiblement liées entre elles par les mots : pèlerinage, Pelletier, pelle, c'est-à-dire trois mots qui commencent de même et s'étaient évidemment associés par l'assonance.

Au début de *L'Interprétation des rêves*², Freud reconnaît à Maury le mérite d'avoir repéré l'importance des liens par assonances entre les éléments du rêve, selon une logique qui échappe à la pensée consciente :

* [↑](#) Script du podcast proposé dans le cadre des Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », à Paris les 29 et 30 novembre 2025.

1. [↑](#) A. Maury, *Le Sommeil et les rêves*, (1861), Paris, Didier, 1878, 4^e édition.

2. [↑](#) S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, (1900), dans *Œuvres complètes*, tome IV, Paris, PUF, 2003, en particulier le premier chapitre « La littérature scientifique concernant les problèmes du rêve », p. 25-129. Voir p. 32 le rêve dit de la guillotine, un rêve de Maury parvenu à la célébrité.

Les rêves, de même que les idées du fou, sont donc après tout moins incohérentes [*sic*] qu'ils ne paraissent de prime abord : seulement la liaison des idées s'opère par des associations qui n'ont rien de rationnel, par des analogies qui nous échappent généralement au réveil, que nous saisissons d'ailleurs d'autant moins que les idées sont devenues des images, et que nous ne sommes pas habitués à voir les images se souder les unes aux autres comme les diverses parties de la toile d'un panorama mouvant.

Extraits d'Alfred Maury sur le poids des mots dans les rêves :

Il n'y a pas que des images plus ou moins étranges, des sons, des sensations de goût, d'odeur, de toucher qui nous assaillent au moment où le sommeil nous gagne ; quelquefois des mots, des phrases surgissent tout à coup dans la tête, quand on s'assoupit, et cela sans être aucunement provoqués. Ce sont de véritables hallucinations de la pensée, car les mots sonnent à l'oreille interne comme si une voix étrangère les prononçait. [...] Ces mots, ces phrases incohérentes sont vite oubliés mais j'ai aussi plusieurs fois constaté entre eux et le rêve qui suivait, quand je venais à m'endormir après avoir éprouvé ce phénomène, une liaison manifeste. Par exemple, un soir, les mots *géométrie analytique à trois dimensions* s'offrirent soudain à mon imagination. Déjà, depuis quelques jours, cette même phrase me revenait sans cesse et machinalement à l'esprit.

Maury, alors qu'il était endormi, rêvait qu'il faisait des mathématiques et qu'il répétait dans ce songe « géométrie analytique à trois dimensions ».

Il affine :

En effet, il surgit souvent dans notre esprit des idées véritablement folles, que rien n'appelle dans le travail intellectuel, et qui sont sans doute provoquées par des réactions nerveuses internes. Ces idées folles apparaissent dans notre tête, de la même façon que certains mots, certains noms viennent tout à coup à l'esprit, sans que nous sachions comment. J'ai parlé plus haut de ces mots, lesquels, ainsi que les images visibles, constituent le fond des rêves. Lorsque nous sommes éveillés, que la volonté et l'attention dirigent notre pensée, ces apparitions de mots et d'images ne se produisent guère, ou, si elles ont lieu, le travail d'association des idées auquel nous nous livrons les chasse immédiatement. Mais quand nous abandonnons comme les rênes de notre esprit, que nous laissons l'imagination chevaucher à l'aventure, ce qui a surtout lieu dans la rêvasserie, les images et les mots s'offrent alors en grand nombre à notre imagination, qui devient un véritable automate. Dans le rêve, nous assistons en spectateur, non en acteur, à cette succession d'images et d'idées évoquées par les mouvements intestins et spontanés du cerveau, provoquées par les sens, où retentissent les impressions qu'ils ont jadis éprouvées.

Freud dans *L'Interprétation des rêves* cite encore Maury à propos de la fonction du rêve et de son rapport au savoir :

Le fait que le rêve dispose de souvenirs inaccessibles à la veille est si remarquable et si important au point de vue théorique que j'y insisterai encore.

Maury avance que les rêves laissent la place à ce qui est réprimé à l'état de veille.

Ce sont nos penchants qui parlent et qui nous font agir, sans que la conscience nous retienne, bien que parfois elle nous avertisse. J'ai mes défauts et mes penchants vicieux ; à l'état de veille je tâche de lutter contre eux, et il m'arrive assez souvent de n'y pas succomber. Mais dans mes songes, j'y succombe toujours ou pour mieux dire, j'agis par leur impulsion, sans crainte et sans remords. Je me laisse aller aux accès les plus violents de la colère, aux désirs les plus effrénés, et quand je m'éveille, j'ai presque honte de ces crimes imaginaires. Évidemment les visions qui se déroulent devant ma pensée et qui constituent le rêve me sont suggérées par les incitations que je ressens et que ma volonté absente ne cherche pas à refouler. [...] M. M. d'un caractère très doux et nullement porté au meurtre, m'a déclaré avoir tué plusieurs personnes en rêve.

CARTEL

« Les pionnières de la psychanalyse
avec les enfants »

Elisabeth Tezenas

Plonger *

Plonger, ce fut bien cela à mon niveau : plonger dans l'histoire de la psychanalyse. Découverte de ces pionnières, Sabina et Hermine, oubliées, dont je n'avais jamais entendu parler, celles d'avant Melanie Klein et Anna Freud, celles d'avant Jung, souvent désigné comme le premier analyste d'enfants. Je les appelle donc Sabina et Hermine, par facilité. Ou parce qu'elles me sont devenues familières ! Nous avons eu une boussole pour juger leurs travaux : « La causalité qu'il faut dire logique plutôt que psychique, si l'on donne à logique l'acception des effets du logos ¹ ».

Aucune raison objective qu'elles aient été oubliées : dans les textes de Sabina et d'Hermine, dont les collègues vont vous parler, il n'est question que du signifiant et de la jouissance qui s'y connecte : Hermine a entendu le mot « debiout » de son neveu mais, surtout, ne l'a pas rectifié ² ; Sabina a repéré la dimension de jouissance chez le bébé quand il émet des sons – lire le texte « La genèse des mots enfantins Papa et Maman ³ ».

Pour elles deux, l'enfant est un être de langage, dès les premiers jours : il est sensible aux mots et pas seulement aux bruits. Sabina s'intéresse à la façon dont la mère joue au niveau verbal avec son bébé – *lalangue* dirions-nous aujourd'hui ⁴. Patricia Vassaux nous en parlera. Elles sont

*  Intervention présentée à Paris, le 20 septembre 2025, lors de l'après-midi de cartel sur le thème « Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants », en préparation des Journées nationales de l'EPFCL-France « L'aventure psychanalytique et sa logique » les 29 et 30 novembre 2025 à Paris.

Membres du cartel : Philippe Bardon, Brigitte Hatat, Nicole Rousseaux-Larralde (plus-un), Elisabeth Tezenas, Patricia Vassaux.

1.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 242-243.

2.  H. Hug-Hellmuth, « Analyse d'un rêve d'un garçon de 5 ans et demi », dans *Essais psychanalytiques*, Paris, Payot, 1991.

3.  S. Spielrein, « La genèse des mots enfantins Papa et Maman », (1920), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, Paris, Aubier Montaigne, 1981, p. 327-342.

4.  P. Vassaux, « Sabina Spielrein et la "Ur-psychanalyse" avec les enfants », dans ce numéro.

intéressées par le langage et pas seulement par l'Œdipe. Sabina est aussi intéressée par la psychose : son mémoire portera sur un cas de schizophrénie. Hermine ouvrira la question du féminin dans une période où le masculin domine ⁵ : c'est ce que Philippe Bardon a repéré. Freud les soutiendra : Sabina écrit « La destruction comme devenir ⁶ » qu'il citera en bas de page dans « Au-delà du principe de plaisir ⁷ » ; il confiera à Hermine une rubrique dans la revue *Imago* en 1913.

Pourquoi cet oubli ? Cette question, nous l'avons posée à chaque séance : parce que ce sont des femmes à une époque phallocrate ? Parce que ce sont des femmes pour lesquelles le scandale a recouvert tout le reste ?

Ces deux pionnières ont-elles été psychanalystes avec les enfants ou psychanalystes d'enfant, et alors, duquel ⁸ ? C'est l'objet du texte de Nicole Rousseaux-Larralde.

Elles ont expérimenté comme tous leurs collègues, elles ont fait des erreurs, les mêmes que leurs collègues femmes et hommes : analyser leurs proches, leurs enfants, parfois sans avoir fait soi-même une analyse. C'est Hermine qui pose en 1920, devant la communauté analytique, qu'on n'analyse pas quelqu'un de sa famille. Ferenczi, lui, établira en 1926 la deuxième règle fondamentale de la psychanalyse : il faut avoir fait une analyse pour être analyste. En 1928, il posera celle du contrôle. Quel confort aujourd'hui de bénéficier de leur expérience, acquise par tâtonnements, erreurs, prises de risque. Mais Freud est déjà orienté par la structure bien qu'il n'ait pas tous les outils pour la conceptualiser.

L'autre question qui est revenue à chaque séance est celle de l'époque : autour de 1900, à l'est de l'Europe (Empire austro-hongrois, future URSS), foisonnent les idées concernant l'Homme et l'éducation ; émerge alors un désir de changer la société. Quoi d'étonnant à ce que la psychanalyse naisse à Vienne dans ce contexte. En URSS, Trotski prône l'Homme nouveau et dit que chacun devrait être analysé pour s'affranchir des déterminismes sociaux. Se développe aussi l'idée qu'il faut sortir l'éducation du giron de la famille. L'accueil des orphelins et des traumatisés de la Première Guerre mondiale va aussi être un catalyseur pour le travail théorique.

5.  P. Bardon, « Hermine von Hug-Hellmuth : pas du Tout ! », dans ce numéro.

6.  S. Spielrein, « La destruction comme devenir », (1920), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung, op. cit.*, p. 213-256.

7.  S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », (1920), dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, n° 44, 1981, p. 103.

8.  N. Rousseaux-Larralde, « Des pionnières : de quel enfant ont-elles été l'analyste ? », dans ce numéro.

Je n'avais pas conscience que la volonté d'articuler la psychanalyse à la pédagogie, l'éducation, le soin s'était manifestée de façon si aiguë dès les débuts. Les analystes avaient donc l'idée que la psychanalyse devait avoir un rôle en dehors des cures : ils étaient convaincus de son utilité, de sa nouveauté ; il s'agissait, par la psychanalyse, de créer un monde nouveau, d'éviter certaines erreurs dans l'éducation. J'ai été attrapée par cet aspect du travail des pionnières parce que j'exerce en cabinet et en institution et que je me demande souvent, pour l'institution, « qu'est-ce que j'fous là ⁹ ? »

L'histoire montre que la période d'ouverture qui marqua l'Europe de l'Est dans les années 1900 se refermera très brutalement. C'est ailleurs, en France, en Italie et en Grande-Bretagne, qu'une nouvelle période similaire s'ouvrira avec les années 70 du siècle dernier. Il faut donc l'époque pour fournir le catalyseur de la découverte et de son développement. Transformation de la subjectivité (changement du rapport au discours dominant). Ouverture à l'inconscient. C'est donc ailleurs, et quelques années après celles de Sabina et d'Hermine, qu'est revenue la volonté de ne pas cantonner la psychanalyse aux cures, mais aussi de questionner la cure pour l'enfant et le psychotique.

L'enfant et le psychotique ont spécifié un débat qui accompagne le développement de la psychanalyse parce que l'institution est souvent leur lieu d'adresse : le débat est celui du risque de dégrader la psychanalyse. L'analyste est en effet rarement recruté en tant que tel dans les institutions qui l'accueillent. Qu'en est-il alors de son acte ? Est-ce encore de la psychanalyse ? Ce risque de dégradation, Freud le repérait déjà : s'il soutenait l'application de la psychanalyse à la pédagogie, il distinguait bien l'observation analytique de la cure elle-même (« l'or pur de l'analyse ¹⁰ »). Lacan ne négligeait pas ce risque, soulignant en 1968, en clôture du Congrès de Strasbourg, que « c'est bien là, au cœur de ce problème, que nous sommes portés dans ce Congrès, à savoir la conjonction en un seul nœud des rapports du sujet à notre époque avec ces trois termes : d'abord l'enfant [...] ensuite le psychotique [...] enfin l'institution ¹¹ ». Avec l'enfant et le psychotique, il est question d'une extension du procédé freudien à des lieux autres que

9.  J. Oury et P. Faugeras, *Préalables à toute clinique des psychoses, Dialogue avec Patrick Faugeras*, Toulouse, Érès, 2020.

10.  S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975, p. 141.

11.  J. Lacan, « Discours de clôture du Congrès de Strasbourg », (1968), *Lettres de l'École freudienne*, n° 7, 1970, p. 157-166 : « Dès lors que vous y êtes, c'est-à-dire que vous n'êtes pas chez vous. »

la cure. L'institution introduit un troisième dans le lien à deux du discours analytique.

Ce risque a amené certains à défendre l'extra-territorialité de la psychanalyse. Ce n'était la position ni de Freud ni de Lacan : pour eux, seul l'abandon du fondement de la psychanalyse par les analystes eux-mêmes peut la dégrader : « La psychanalyse vraie a son fondement dans le rapport de l'homme à la parole ¹². » Par contre, Freud soulignait la nécessité d'adapter la technique et Lacan parlait d'institutions « étrangères à la psychanalyse ¹³ » : étrangères implique que l'analyste ne peut y opérer en tant qu'analyste. Il ne dit pas cependant que les analystes n'ont pas à y être.

L'institution « étrangère à la psychanalyse » n'était pas l'objet des préoccupations de Lacan : c'était l'institution analytique. En 1967, il évoque « la psychanalyse en extension, soit tout ce que résume la fonction de notre École en tant qu'elle présente la psychanalyse au monde ¹⁴ ». Ce n'est pas la même chose qu'introduire la psychanalyse dans les institutions médico-sociales, éducatives, d'accueil. Pour autant, comme Freud, il a soutenu des expériences institutionnelles, celles de Jean Oury, Maud Mannoni, Jenny Aubry, etc. Dans son intervention à la table ronde au Collège de médecine de 1966 organisée par Jenny Aubry, Lacan déclare : « Cette place de la psychanalyse [...] est extra-territoriale du fait des psychanalystes qui, sans doute, ont leurs raisons pour vouloir conserver cette extra-territorialité. Ce ne sont pas les miennes ¹⁵ [...] ». »

Aubry note dans son entretien avec Mario Cifali en 1986 qu'« aux Enfants Malades, lors de la création de l'EPF, de nombreux membres travaillaient officiellement dans mon service, ce qui était important pour Lacan, plus que mes compétences d'analyste ¹⁶ ». Il semble là qu'il fasse une distinction, bien reçue par Aubry : qu'il y ait des professionnels analystes dans le service mais qui n'opèrent pas forcément en tant qu'analystes. Aubry, dans ce même entretien avec Mario Cifali, en évoquant Dolto, parle de « leur envie » commune « de voir la psychanalyse se développer pour les enfants ».

12.  J. Lacan, « La psychanalyse vraie et la fausse », (1958), *L'Âne*, n° 51, 1992, p. 24-27.

13.  J. Lacan, « Discours de clôture du Congrès de Strasbourg », art. cit.

14.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Annuaire de l'EPFCL 2023*, « Les textes fondateurs », p. 103, et dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 246.

15.  J. Lacan, « La place de la psychanalyse dans la médecine », dans *Psychanalyse des enfants séparés, Études cliniques 1952-1986*, édité et préfacé par É. Roudinesco, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2010, p. 287-322.

16.  J. Aubry, « À propos de Françoise Dolto », entretien réalisé en avril 1986 et publié dans *Psychanalyse des enfants séparés, Études cliniques 1952-1986*, op. cit., p. 443-454.

Aubry et Dolto, avec d'autres, ont rappelé ce que Sabina et Hermine ont établi à leur époque : l'enfant est un être pris dans le langage et la parole, dès les premiers jours. Elles, avec d'autres, ont travaillé avec les enfants selon deux modalités : en proposant des cures et en développant des prises en charge institutionnelles différentes. Avec des effets : les travaux des analystes de l'époque sur l'enfant ont amené des aménagements de la prise en charge tant dans le domaine du soin (Bonneuil) et du quotidien (crèches) que de ce qu'on appelait la DDASS (pouponnières).

La psychanalyse a donc infusé à une période tous les secteurs de l'enfance. Et des analystes ont exercé en institution, en parallèle ou non d'une activité en cabinet. Alors, quelle peut être la position de l'analyste dans ces institutions ?

Lacan disait que l'analyste n'est pas chez lui dans une institution étrangère à la psychanalyse et a à expliquer ses mœurs : « [...] vous êtes priés d'assumer quelque chose qui participe des fonctions de l'enseignement, vous apprenez au moins aux gens à se conduire vis-à-vis de ce loup qu'ils ont introduit dans leur bergerie, et pour ça il faut que vous expliquiez un peu ses mœurs. Vous êtes là en position d'enseignant ¹⁷. » Il souligne la « duplicité que constituent la fonction de psychanalyste et celle de l'enseignant ».

Aubry, elle, se qualifie de « tâcheron » lors de l'entretien avec Mario Cifali ¹⁸. « Tâcheron », ce terme m'a arrêtée. Elle parle de ses différences avec Françoise Dolto : « Je dirais qu'elle était la pure psychanalyste géniale dans son écoute de l'inconscient et que moi je suis plutôt un tâcheron. » Il y a donc le pur psychanalyste et le tâcheron. On peut l'entendre comme une dévalorisation. Il me semble que c'est à rapporter à « l'or pur de l'analyse », la cure, là où l'analyste opère avec son acte. Lacan a établi « la section de psychanalyse pure » dans l'acte de fondation du 21 juin 1964, « soit praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite, laquelle n'est rien d'autre [...] que la psychanalyse didactique ¹⁹ ».

Aubry écrit : « J'essaie d'appliquer au mieux les principes de la psychanalyse » dans le service, soit dans une institution « étrangère à la psychanalyse ». Être un tâcheron, être à la tâche. L'acte est du côté de l'analyste. Ces deux termes – tâche et acte – permettent donc une distinction : hors du

17.  J. Lacan, « Discours de clôture du Congrès de Strasbourg », art. cit.

18.  J. Aubry, « À propos de Françoise Dolto », déjà cité.

19.  J. Lacan, « Acte de fondation, 21 juin 1964 », *Annuaire de l'EPFCL 2023*, op. cit., p. 94, et dans *Autres écrits*, op. cit., p. 230.

cabinet, l'analyste n'est pas dans l'acte mais à la tâche. Travailleur acharné. Analysant de sa pratique dans l'École.

Aubry explique, en introduction de la table ronde au Collège de médecine en 1966, ce qu'elle visait : « Il s'agissait de voir ce que la psychanalyse pourrait apporter aux pédiatres et inversement », introduire « une certaine écoute analytique des parents et aussi des enfants qui modifie peut-être la démarche de l'investigation sémiologique et éventuellement, la thérapeutique. Après trois ans, l'équipe est là et elle se porte bien ²⁰. » En 1974, dans son texte « Peut-on être médecin psychanalyste ²¹ ? », elle écrit : « Sans doute l'analyste met-il son "grain de sel" dans les rouages de l'institution, par son attitude d'écoute à l'égard du discours du sujet malade et celui de sa famille et par son aptitude à dire quelque chose de ce qu'il entend. » Elle ajoute : « Ce grain de sel peut vite devenir un grain de sable qui bloque la démarche médicale et la met en question. »

Quel a été l'effet de l'introduction de la psychanalyse dans le service de pédiatrie de Pierre Royer, qui dit, dans cette même table ronde de 1966 : « Il s'est créé de cette façon entre nos malades, nos médecins, nos infirmières, des rapports d'un type que je juge nouveau [...] nous étions maladroits dans le maniement des rapports humains [...] mon idée première était en effet que nos réactions avec les malades étaient entièrement construites sur notre propre personnalité et notre propre conception nosologique de la maladie et pas du tout en fonction de l'image qu'enfants et familles pouvaient avoir de cette maladie ²². » Il y a donc eu un effet, non négligeable.

Y a-t-il encore des raisons aujourd'hui d'introduire la psychanalyse dans l'institution « étrangère à la psychanalyse » ? Nous avons bien compris que nous ne changerions pas le monde ! Est-ce simplement pour des raisons économiques que des analystes travaillent en institution ? Y aurait-il d'autres raisons qui feraient dire que les analystes ont à être dans ce type d'institution ?

Sortir la psychanalyse du cabinet, ce n'est pas forcément mener des cures ni appliquer les principes de la cure à l'institution, c'est appliquer les principes de la psychanalyse : soutenir que l'enfant n'est pas qu'un être de besoins mais un être pris dans le langage et la parole. Dans la période actuelle, c'est déjà beaucoup.

20.  J. Lacan, « La place de la psychanalyse dans la médecine », art. cit.

21.  J. Aubry, « Peut-on être médecin psychanalyste ? », dans *Psychanalyse des enfants séparés, Études cliniques 1952-1986*, op. cit., p. 405-414.

22.  J. Lacan, « La place de la psychanalyse dans la médecine », art. cit., p. 287-322.

Dans l'institution où je travaille, en protection judiciaire de l'enfance, c'est aussi sortir de la tentation de l'aide samaritaine sur laquelle Lacan alerte en 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage »²³. Accompagner les professionnels face à l'insupportable : maltraitances, abus, carences, négligences graves, où le fantasme de sauver l'enfant, de le préserver de toute souffrance, de faire son bien est vite à l'œuvre et met à mal encore davantage l'enfant et les parents.

Lacan rappelle la boussole dans le travail avec l'enfant lorsqu'il dit dans la discussion autour du cas de la petite Sabine²⁴ : « Peu importe qu'on ait tort ou raison. Mais il s'agissait d'interpréter alors les manifestations agressives comme symptômes. » Ça, c'est dans la cure. Hors la cure, on ne fait pas d'interprétation directe à l'enfant. Pour autant, considérer une manifestation de l'enfant comme un symptôme et non comme un trouble, ça change quelque chose : un trouble, on veut le rectifier, voire le faire disparaître, et on prive l'enfant de son statut de sujet.

Quand Aubry note qu'« après trois ans, l'équipe est là et elle se porte bien », elle dit aussi quelque chose de l'effet sur les professionnels de l'introduction de la psychanalyse dans le travail d'un service ou d'une institution. Ça permet de mieux respirer !

Lacan disait que la psychanalyse « trouvera sa place en son temps, c'est-à-dire extrêmement vite à considérer la sorte d'accélération que nous vivons quant à la part de la science dans la vie commune »²⁵. Nous y sommes : l'époque actuelle en Europe est plutôt à la fermeture à l'inconscient. Les institutions ne veulent plus de la psychanalyse, qui n'entre pas dans les cases des évaluations et des tarifications. J'entends aussi dire que la psychanalyse est obsolète, moins efficace que les autres thérapies, culpabilisante pour les mères.

Et pourtant, il n'est pas sûr qu'il y ait un rejet institutionnel de la psychanalyse. Peut-être est-ce aux analystes d'être au clair avec la position qu'ils peuvent occuper dans une institution étrangère à la psychanalyse : être tâcheron, être enseignant. Grain de sel, voire grain de sable. Cela

23.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », art. cit. « C'est la tentation qui se présente à l'analyste d'abandonner le fondement de la parole, et ceci justement en des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique. »

24.  J. Aubry, « Ambivalence et autopunition chez une enfant séparée », conférence donnée à la Société française de psychanalyse à l'occasion de la projection du film *La Carence de soins maternels*, séance du 22 mars 1955, et publiée dans *Psychanalyse des enfants séparés, Études clinique 1952-1986*, op. cit., p. 135-174.

25.  J. Lacan, « La place de la psychanalyse dans la médecine », art. cit., p. 287-322.

n'annule pas pour autant la possibilité de l'acte, livré aux contingences de la rencontre.

« Présenter la psychanalyse au monde », ça concerne l'École mais peut-être aussi les institutions : être présent pour qu'il y en ait un qui parle autrement. Ça s'entend quand il y a du psychanalyste, qu'il en fasse fonction ou pas !

C'est comme ça que j'entends aujourd'hui l'expression de Lacan « faire prime sur le marché ²⁶ » : faire entendre autre chose, quelque chose qui sorte du brouhaha ambiant et qui donne à la psychanalyse une place d'exception. Alors il y a chance que certains – assez autonomes par rapport au discours dominant – s'adressent à un analyste, y compris des acteurs institutionnels. Pour moi, ça vaut le coup ! Pas d'aigreur ni de nostalgie : être à la tâche.

26.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 307-312.

Philippe Bardon

Hermine von Hug-Hellmuth : pas du Tout * !

Je propose de retrouver les traces de la première psychanalyste à avoir travaillé directement avec des enfants, femme méconnue (!) sous le nom de Hermine von Hug-Hellmuth ¹.

Comme c'est souvent le cas chez les pionniers, son initiative émerge au point de croisement d'un désir, d'un lieu et d'une époque. Tel fut son destin, pour le meilleur et pour le pire. Pour le meilleur, parce que dans le champ qu'elle a ouvert, certaines avancées cliniques, tout comme certaines critiques inhérentes à sa pratique, restent d'actualité. Et pour le pire, parce que, outre les attaques suscitées par ses travaux sur la sexualité infantile, elle mourut à l'âge de 53 ans, étranglée par son propre neveu ².

*

Hermine Wilhelmine Ludovika Hug von Hugenstein naquit à Vienne en 1871 dans une vieille famille de militaires, catholique et noble, de la petite aristocratie austro-hongroise, dans une ambiance prématurée de fin de siècle, propice à la mélancolie : à la mort de deux sœurs en bas âge,

* [↑](#) Intervention présentée à Paris, le 20 septembre 2025, lors de l'après-midi de cartel sur le thème « Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants », en préparation des Journées nationales de l'EPFCL-France « L'aventure psychanalytique et sa logique » les 29 et 30 novembre 2025 à Paris.

Membres du cartel : Philippe Bardon, Brigitte Hatat, Nicole Rousseaux-Larralde (plus-un), Elisabeth Tezenas, Patricia Vassaux.

1. [↑](#) Alors que S. Freud s'en était tenu à guider une de ses connaissances, Max Graf, dans « l'analyse » de son fils Hans, Hermine von Hug-Hellmuth fut à ma connaissance la première psychanalyste à travailler directement avec des enfants et à transmettre ses observations cliniques à ses pairs de la Société psychanalytique de Vienne. Cette dernière est créée autour de Sigmund Freud en 1908, à la suite de la Société psychologique du Mercredi (1902-1908), avec une interruption de 1938 à 1946 du fait de la montée du nazisme.

2. [↑](#) Il existe peu de témoignages en dehors de ceux fournis par elle-même. Mais il reste possible de recouper des informations sur le parcours singulier qui la conduisit à la psychanalyse d'enfants. À cet effet, l'ouvrage de C. et P. Geissmann, *Histoire de la psychanalyse de l'enfant*, (Paris, Bayard, 2004), procure de précieuses informations.

s'ajoute le krach boursier de 1873 qui ruine la famille. Sans parler du mensonge familial qui recouvre les origines de sa demi-sœur aînée, Antonia ³. Leur relation restera d'ailleurs ambiguë. Il semble que les deux filles aient eu des différends qui se retrouvèrent à l'âge adulte jusque dans leurs orientations politiques, Antonia se rapprochant du milieu nationaliste allemand antisémite, loin des idées d'Hermine. Quant à sa mère, Ludovika, femme intelligente et cultivée qui assurait elle-même l'enseignement scolaire de sa fille, elle décède de la tuberculose. Hermine a 12 ans.

Et pourtant... loin de sombrer dans le marasme ambiant, Hermine paraît avoir de toujours cherché son horizon dans les registres de la connaissance et du savoir. Là où pointait le déclin, elle engendre une floraison.

*

C'est donc dans un contexte marqué de pertes redoublées que l'adolescente Hermine poursuit ses études après le décès de sa mère : après les années de collège et de lycée, elle prépare une formation d'institutrice. Puis, en 1897, elle intègre la très conservatrice université de Vienne. Elle a 26 ans, et pour la première fois les femmes sont autorisées à s'inscrire à l'Université, mais seulement en auditeurs libres ⁴. Or, Hermine a d'autres ambitions que ses fonctions d'institutrice. Elle décide de préparer ce qui serait l'équivalent actuel d'un examen d'entrée à l'Université. Cet examen lui permet de devenir, à 33 ans, étudiante à part entière ⁵.

Vraisemblablement séduite et influencée par l'aura féministe de Marie Curie, elle présente cinq ans plus tard une thèse axée sur la physique ⁶. Mais malgré ce doctorat, les postes universitaires restent inaccessibles aux femmes ⁷.

3.  Antonia était déclarée par le père et la famille avoir deux ans de plus qu'Hermine, alors qu'elle avait en réalité sept ans de plus. Il s'agissait pour cet homme de couvrir une première naissance hors mariage. Ce mensonge familial indique la prégnance du sceau des conventions, coutumes et autres semblants. Antonia, fille aînée d'Hugo Hug, est née le 17 janvier 1864 (sept ans avant Hermine). Sa mère, du nom de Farmer, était d'une famille modeste. Du fait de ses origines et conformément aux coutumes de l'armée impériale et royale, le tribunal militaire interdit au chevalier Hugo Hug de reconnaître Antonia. Ludovika, mariée à Hugo Hug en 1869, accueillit Antonia au foyer conjugal, déclarant vraisemblablement Antonia née cette même année 1869.

4.  Un an plus tard, son père, Hugo Hug, décède.

5.  Mais à l'époque, 1904, seuls les départements de philosophie ou de médecine sont accessibles aux femmes.

6.  Sa thèse de 1909 : « Recherches sur les propriétés physiques et chimiques des dépôts radioactifs sur l'anode et la cathode ».

7.  Elle y aura seulement gagné la possibilité d'exercer à l'avenir ses fonctions d'enseignante en collège.

*

Si l'Université ne lui offre pas l'avenir qu'elle ambitionne, une autre porte s'ouvre à elle : celle du cercle psychanalytique viennois, avec le concours d'Isidor Sadger, lequel était en 1907 son médecin de famille et devint rapidement son psychanalyste. Son analyse dure trois ans. En suivant, entre 1910 et 1912, elle abandonne ses fonctions d'enseignante pour se consacrer à l'étude des travaux de Freud. Et tout de suite elle s'intéresse à la psychanalyse avec les enfants !

Pour plus de lumière sur ce rapide enchaînement, il faut nous replonger dans le contexte de la société viennoise.

*

Vienne, capitale de la monarchie d'Autriche-Hongrie ⁸, fut jusqu'au début du ^{xx}^e siècle la plus grande ville germanophone au monde. Du vivant d'Hermine Hug von Hugenstein, la démographie de la capitale s'accroît de 1 à 2 millions d'habitants, faisant de Vienne la plus grande ville d'Europe après Londres et Paris. Ce nouveau carrefour culturel en Europe regroupe des acteurs de l'avant-garde intellectuelle et artistique. Le courant de la Sécession viennoise révèle de nouveaux écrivains et artistes, dont Stefan Zweig et Gustav Klimt ⁹.

Dans cette effervescence, de prometteuses avancées scientifiques sont réalisées, avec notamment des recherches sur l'éducation et la pédagogie, en lien avec l'invention de la psychanalyse.

La fin de la guerre, en 1918, marque la chute de la monarchie austro-hongroise et l'instauration de la nouvelle République d'Autriche. Vienne est surnommée *Vienne la rouge*, du fait de l'arrivée au pouvoir de sociaux-démocrates et chrétiens-sociaux, qui mènent une politique ambitieuse, incluant la construction de logements ouvriers, des accès aux soins médicaux gratuits et une imposition proportionnelle sur le revenu. On y promeut aussi la formation et la culture ouvrière.

C'est la période que S. Freud attendait pour prononcer son discours « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique ¹⁰ », au V^e Congrès de l'Association de psychanalyse internationale à Budapest. Il recommande à ses disciples de se tenir prêts pour le moment où la conscience publique se réveillerait et où l'État considérerait comme un devoir urgent de prendre des

8.  Cette monarchie réunissait l'Autriche, la Hongrie et la Croatie de 1867 à 1918.

9.  La ville accueille aussi de nombreux compositeurs.

10.  S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique », (1918), dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2002, p. 131-141.

mesures pour assurer la santé mentale des citoyens... Il incite à la création de centres publics et d'instituts afin de rendre le traitement psychanalytique abordable au plus grand nombre.

Cette fin de guerre mondiale est donc un moment stratégique.

D'abord parce qu'avec la défaite de l'Allemagne et de l'Autriche, les caisses sont vides, l'argent manque. La psychiatrie, jusque-là réfractaire aux théories freudiennes, n'a pas les moyens matériels ni humains suffisants pour accueillir le trop grand nombre de traumatisés de guerre.

Ensuite parce que les élaborations freudiennes concernant les forces latentes et les mécanismes cachés des êtres humains, tant sur le plan individuel que collectif, non seulement n'ont pas succombé à l'effondrement général et aux désillusions collectives, mais se trouvent au contraire, en ces tristes circonstances, confortées dans leur pertinence ¹¹.

Enfin, parce que les thérapies basées sur la suggestion restent impuissantes à entendre les malheureux marqués des horreurs de la guerre. L'écoute psychanalytique constitue alors un espoir d'accueil de la détresse humaine.

C'est ainsi qu'à l'initiative de psychanalystes, Max Eitingon, Karl Abraham et Ernst Simmel, fut créée dès février 1920 la *Policlinique de Berlin pour le traitement psychanalytique des maladies nerveuses* ¹².

Or, cette politique socialiste, soutenue entre autres par Sigmund Freud, inspira parallèlement un violent dégoût dans les milieux conservateurs, et la presse qualifia volontiers *Vienne la rouge* de création juive aux mains du bolchevisme. Il ne fait pas de doutes que S. Freud, qui tenait à limiter les effets d'une stigmatisation latente du mouvement psychanalytique, ait souhaité introduire dans son assemblée des partenaires de confession non juive, dont la psychanalyste d'enfants qui nous occupe.

*

Au début du xx^e siècle, Vienne se fait connaître comme haut lieu de la recherche en pédagogie. On parle de *La Mecque pédagogique*. Dans ce bouillonnement, un mouvement intellectuel nouveau voit le jour, le Mouvement de la jeunesse, au sein duquel se profile la nouvelle génération d'instituteurs et d'éducateurs. Ses fondateurs ¹³ ambitionnaient une sorte de conjonction de la psychanalyse avec l'idéologie du Mouvement de

11.  Freud avait, entre autres, fait paraître dans la revue *Imago*, en 1915, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », texte réunissant deux essais : « La désillusion causée par la guerre » et « Notre rapport à la mort ».

12.  Suivront bientôt d'autres instituts : à Vienne, Londres, Zagreb, Budapest, New York...

13.  Siegfried Bernfeld était le principal animateur du Mouvement de la jeunesse.

la jeunesse. Ils avaient pour conviction que la recherche psychanalytique pouvait donner au Mouvement une nouvelle compréhension de lui-même et surtout lui apporter ses fondements scientifiques.

*

Pour en revenir à notre pionnière, c'est en 1911, avec la publication du récit de *L'Analyse d'un rêve d'un garçon de cinq ans et demi*, qu'Hermine débute sa carrière psychanalytique, sous le pseudonyme de *M^{me} H. Hellmuth, D^r* ¹⁴.

L'année suivante, elle fait paraître une étude intitulée « De l'audition colorée : essai d'explication du phénomène par la méthode psychanalytique » ¹⁵. La richesse du travail ne laisse pas de doute : Hermine von Hug-Hellmuth a l'ambition de réaliser une œuvre scientifique. Si ses explications recourent à la neurologie pour expliquer le phénomène des synesthésies ¹⁶, elle s'y implique personnellement, avec ses propres souvenirs d'enfance, témoignant de connexions entre synesthésies et sexualité infantile.

Rapidement, en 1913, Freud lui confie dans la revue *Imago* ¹⁷ une rubrique intitulée : « De la véritable nature de l'âme enfantine ». Elle tiendra cette rubrique jusqu'en 1921. C'est une véritable promotion ¹⁸.

14. ↑ H. von Hug-Hellmuth, « Analyse d'un rêve d'un garçon de 5 ans et demi », (1911), dans *Essais psychanalytiques, Destin et écrits d'une pionnière de la psychanalyse avec les enfants*, textes réunis, présentés et traduits par D. Soubrenie, Paris, Payot, 1991, p. 19-27. On peut imaginer qu'elle ait voulu marquer le début de ses travaux psychanalytiques d'un nom nouveau. La même année, elle présente deux autres textes concernant l'analyse de lapsus d'enfants et d'adultes. Un quatrième texte paraîtra en 1912, consacré à l'enfant et à sa représentation de la mort. Ce dernier texte confirme le travail de S. Freud à propos des désirs de mort chez l'enfant. Dans *L'Interprétation des rêves*, S. Freud soutient que les enfants ne considèrent pas la mort comme les adultes. Il y a une croyance enfantine quant à la réversibilité de la mort.

15. ↑ H. von Hug-Hellmuth, « De l'audition colorée : essai d'explication du phénomène par la méthode psychanalytique », (1911), dans *Essais psychanalytiques, Destin et écrits d'une pionnière de la psychanalyse avec les enfants*, op. cit., p. 39-94. C'est en fait son premier travail de recherche, en 1911, mais dont la diffusion fut retardée par des atermoiements de Jung.

16. ↑ Phénomène neurologique par lequel deux ou plusieurs sens sont associés. Par exemple, la synesthésie dite « graphèmes-couleurs » fait que les lettres de l'alphabet sont perçues colorées.

17. ↑ La revue *Imago*, nouvellement créée par la Société psychanalytique pour véhiculer les idées du mouvement.

18. ↑ Dans cette revue, elle publie une dizaine d'articles dont quelques-uns concernent la psychologie des femmes. Mais la majorité sont des études psychanalytiques d'enfants. Une de ses œuvres les plus consistantes s'intitule « La vie psychique de l'enfant. Une étude psychanalytique ». Ce travail de 170 pages fut traduit en anglais et en allemand, et publié dans le *Psychoanalytic Quarterly* en 1918 et 1919. L'édition allemande fut réalisée en 1921. Il se présente comme une illustration des théories freudiennes sur la sexualité infantile, à partir de multiples cas cliniques. Il s'agit pour partie d'observations collectées par des psychologues ou des chercheurs sur leurs propres enfants. Le travail est complété d'observations réalisées par Hermine von Hug-Hellmuth sur son neveu, Rolph.

*

Hermine von Hug-Hellmuth s'appuie sur les travaux des *Kinder Forscher*, des chercheurs qui s'emploient par un rigoureux travail d'observation à noter les étapes du développement de l'enfant. Elle y trouve des éléments qui font surgir ce qu'elle désigne comme *l'âme enfantine*. Et dans *Imago*, elle va exposer l'originalité des principes de son travail en soulignant ce qui le distingue de celui des psychologues ¹⁹.

Quoiqu'elle soutienne assidûment les théories freudiennes, elle ne s'en tient pas à illustrer cliniquement des concepts connus, tels que les sentiments œdipiens ou l'angoisse de castration. Elle dégage aussi des abords moins communs. Par exemple, elle évoque l'érotisme musculaire sur la période de la première année comme la forme primitive des sensations sexuelles à rattacher aux mouvements du fœtus ²⁰. Elle insiste aussi sur le rôle du jeu dans le développement, sans pour autant parler de thérapie par le jeu. Pour elle, l'observation du jeu chez l'enfant participe à établir les élaborations théoriques.

Les réactions ne se font pas attendre : observer et décrire la vie sexuelle des enfants est mal reçu dans les milieux intellectuels. Certains psychologues, enseignants, médecins y voient une grave nuisance faite à *l'innocence de l'enfance* et un empiètement de la psychanalyse jusque-là réservée aux adultes ²¹.

Quoi qu'il en soit, Hermine von Hug-Hellmuth continuera ainsi ses travaux et publications jusqu'en 1924 ²².

*

Venons-en maintenant à sa production la plus polémique : en 1919, elle fait publier, sous le pseudonyme de Grete Lainer, un journal qui fera beaucoup de bruit : *Journal d'une adolescente*. Il s'agirait d'un journal confié

19.  Hermine von Hug-Hellmuth y définit ainsi son champ d'étude : « Deux constantes sont intriquées : la mort qui termine la vie, et le mystère qui créa toute vie ; entre les deux, tremble une âme d'enfant terrifiée. » Elle affirme aussi que « le développement intellectuel et affectif de l'enfant débute immédiatement dans les toutes premières semaines de la vie ».

20.  Pour elle, se gratter, renifler, sucer son pouce font partie de la vie sexuelle de l'enfant.

21.  C. et P. Geissmann, *Histoire de la psychanalyse de l'enfant*, op. cit., p. 124-125.

22.  En 1914, elle publie *La Psychanalyse de l'enfant et la pédagogie* (voir C. et P. Geissmann, *Histoire de la psychanalyse de l'enfant*, op. cit., p. 128). L'ensemble de ses travaux lui donnent une antériorité importante sur ses successeurs, Anna Freud et Mélanie Klein. Dans l'article, elle propose de mener de front éducation et soin. Pour elle, la psychanalyse doit revêtir aussi un caractère éducatif. Elle soutient que l'éducation des parents fait partie de la psychanalyse de l'enfant. D'autres textes concerneront la famille, la connaissance psychanalytique de la femme ou l'étude des névroses de guerre, mais la majorité traitent de la psychanalyse avec les enfants.

à elle par une adolescente, journal dont elle ne serait que « l'éditrice ». L'édition de 1919, préfacée par S. Freud, suscite les enthousiasmes. Freud y voit « un petit bijou » ; Stefan Zweig, de son côté, fait l'éloge des qualités littéraires de l'auteur, insistant sur la finesse avec laquelle le journal décrit et transmet l'éveil de l'adolescence chez une enfant ; Lou Andreas-Salomé et Hélène Deutsch sont tout aussi conquises, si bien que le *Journal* sera réédité en 1921 et 1922 ²³.

Pourtant, le *Journal* déclenche très vite une polémique. Certains y voient l'œuvre délibérée d'une adulte, à savoir l'éditrice en personne, ce dont se défendra toujours Hermine.

*

Polémique ou pas, Hermine von Hug-Hellmuth continue à produire et à transmettre.

En 1920, lors du congrès présidé par Ferenczi à La Haye, elle présente un exposé sur « La technique de l'analyse d'enfants ²⁴ », auquel assistent Anna Freud et Mélanie Klein ²⁵. On peut répertorier dans son écrit un certain nombre d'indications et remarques cliniques ²⁶. Notamment :

- la demande d'analyse ne provenant jamais directement de l'enfant, la relation du thérapeute avec les parents qui viennent présenter l'enfant mérite une attention particulière ;

- en ce qui concerne l'entrée en communication avec l'enfant, il faut, dit-elle, « briser la glace » afin d'obtenir son entière confiance. Tout est déjà contenu dans la première séance : le noyau de la névrose et du conflit de l'enfant ;

- Hermine von Hug-Hellmuth réserve un statut important au jeu chez l'enfant. Lorsque la parole n'est pas possible, elle voit dans le jeu « un aveu muet exprimé par une action symbolique » qui ouvre sur le conflit inconscient ²⁷ ;

23.  *Tagebuch eines halbwüchsigen Mädchens*, adapté de l'allemand par Clara Malraux sous le titre : *Journal d'une petite fille*, Paris, Denoël, 1988.

24.  H. von Hug-Hellmuth, *Essais psychanalytiques, Destin et écrits d'une pionnière de la psychanalyse des enfants*, op. cit., p. 193.

25.  Dans ce texte de référence, Hermine von Hug-Hellmuth présente l'analyse dans la double dimension pédagogique et thérapeutique, points clefs de son élaboration. Selon elle, l'analyse est avant tout pédagogique et thérapeutique : on ne peut pas se contenter de libérer l'enfant de ses souffrances, il faut aussi lui inculquer des valeurs morales, esthétiques et sociales. Elle insiste sur le fait que jamais l'analyste ne doit oublier que l'analyse d'enfant est avant tout une analyse de caractère et une éducation...

26.  Certaines indications de son exposé ne sont pas reprises dans ce texte.

27.  Une approche plus tard reprise par Françoise Dolto.

– elle évoque aussi le risque de suggestion, même involontaire, de l'analyste vis-à-vis de l'enfant. Elle préconise un usage modéré de l'interprétation, parce que l'on est, dit-elle, avec l'enfant dans une position d'autorité extrêmement grande ;

– elle avance aussi qu'avant de s'occuper des enfants, ce sont les parents qui devraient faire une analyse, et surtout, que l'on n'analyse pas un membre de sa propre famille.

*

De 1921 à 1923, Hermine von Hug-Hellmuth poursuit ses recherches et donne des conférences dans le cadre de la Policlinique de Berlin et de l'Ambulatorium de Vienne ²⁸.

Sa dernière publication, en 1924, *Nouvelles voies pour la compréhension de la jeunesse*, consiste en un recueil des cours qu'elle dispensait régulièrement auprès de parents, enseignants, éducateurs, médecins scolaires, jardinières d'enfants et assistantes sociales. Malheureusement, elle meurt juste avant la sortie de l'ouvrage ²⁹, étranglée par son neveu Rolph qui venait lui voler de l'argent ³⁰.

28.  Établissement thérapeutique pour enfants et adultes créé après la Policlinique de Berlin.

29.  Cet ouvrage semble avoir eu un grand succès malgré certaines critiques négatives (voir C. et P. Geissmann, *Histoire de la psychanalyse de l'enfant*, op. cit., p. 148-152).

30.  Dans le but de dégager le cheminement d'Hermine von Hug-Hellmuth de l'oubli consécuteur à son meurtre, oubli en forme de voile jeté sur son talent et son nom, on peut retenir quelques informations recueillies concernant sa relation à Rolph, le neveu, enfant illégitime d'Antonia né en 1906. Souffrant elle aussi de tuberculose, la demi-sœur Antonia décède en 1915. Au décès de sa mère, Rolph a 9 ans. Mais Antonia ne voulant pas que Rolph soit confié à sa demi-sœur, et Hermine n'étant pas attachée à cet enfant, la mère de Rolph avait anticipé par testament le choix d'un tuteur. Dès lors, Rolph aura successivement trois tuteurs, tous médecins, et sera placé de famille en famille, avec seulement quelques brefs passages chez sa tante. Lors de ses séjours chez elle, Hermine réalisa des observations cliniques dont elle fit usage lors d'exposés ou de travaux écrits. À ce titre, *L'Analyse d'un rêve d'un garçon de 5 ans et demi*, présenté en 1911, renseigne sur les procédés des pionniers, qui pouvaient réaliser des observations dans un cercle proche, voire familial. Dans beaucoup de cas, entre autres Sigmund Freud ou Mélanie Klein, on n'hésitait pas à analyser ses propres enfants. En ce qui concerne l'enfant Rolph, il n'allait pas très bien et ne tarda pas à être connu dans le milieu des médecins psychanalystes... Les années passant, on parla de la « nature délinquante de sa personnalité » et il fréquenta divers foyers de rééducation. Mais aucune mesure thérapeutique ou rééducative ne se révéla efficace. Des lettres d'Hermine von Hug-Hellmuth à Isidor Sadger, écrites dans le mois qui précède son meurtre, indiquent que cette femme était depuis longtemps terrorisée par son neveu, qui la contraignait systématiquement à lui donner de l'argent. Rolph a tué sa tante pour la voler.

Ce meurtre, en septembre 1924, venant s'ajouter à la polémique sur le *Journal*, polémique qui avait déjà pris trop d'ampleur, le *Journal* fut retiré de la publication. Et, tout comme son « éditrice », il fut voué à l'oubli ³¹.

Il peut être tenu pour certain que le *Journal* est bien l'œuvre d'Hermine von Hug-Hellmuth en personne. Mais il n'en reste pas moins un témoignage, une transmission de ce qu'a pu éprouver une enfant traversant l'adolescence dans le contexte de son époque, avec ce que cela comporte de vérité.

Je crois aussi que cette femme, qui avait un temps d'avance sur son époque, vient par son style taquiner quelque peu les mentalités. Je fais notamment référence à la conception du rapport entre homme et femme dans la théorie freudienne. Au moment du *Journal*, Freud n'en est pas encore à ses remarques de 1931 et 1932, « Sur la sexualité féminine » et « La féminité ³² ». Nous conviendrons, je pense, qu'il a théorisé l'Œdipe à partir du modèle masculin ³³. Il en découle sa conception du devenir féminin, à savoir être mère. Or, nous savons suffisamment que cette conception ne correspond pas à l'ensemble des destinées.

C'est sur ce point, je crois, que se situe la touche de l'auteur. En effet, dans une époque et une société où toujours le masculin l'emporte, Hermine

31.  Émission radiophonique *Histoire de la psychanalyse d'enfants, Hermine von Hug-Hellmuth*, France Culture, dernière diffusion le 14 août 2023 : « Après son décès, Anna Freud prendra la place d'Hermine von Hug-Hellmuth au sein de la Société psychanalytique de Vienne, et l'on n'entendra pratiquement plus jamais parler d'elle. Pourtant, Hermine von Hug-Hellmuth a élaboré beaucoup d'éléments précurseurs de ce qu'Anna Freud développera par la suite, même si cette dernière ne reconnaît aucune dette à son égard. Mélanie Klein, pour sa part, lui rend un hommage plus affirmé, quoique ambigu, puisqu'elle cantonne Hermine von Hug-Hellmuth à une position de pédagogue et la range du côté d'Anna Freud en leur adressant un grave reproche : celui d'avoir manqué d'audace en restant dans le sillon de S. Freud, et en cela avoir empêché que la clinique avec les enfants ne vienne questionner la théorie psychanalytique, bloquant, selon elle, des avancées qui auraient pu se faire plus rapidement. » En conséquence, que ce soit par Anna Freud ou par Mélanie Klein, le travail d'Hermine von Hug-Hellmuth fut dévalorisé.

32.  S. Freud, « Sur la sexualité féminine », (1931), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1989, p. 137-155. Freud définit une *phase préœdipienne*, marquée d'un lien exclusif à la mère, premier objet d'amour. Il développera ce concept dans un texte ultérieur, la V^e Conférence, « La féminité », daté de 1932, dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (Paris, Gallimard, 1936, p. 153-185) : « Nous savions bien sûr qu'il y avait eu un stade antérieur du lien avec la mère, mais nous ignorions qu'il avait eu un contenu aussi abondant, qu'il durait si longtemps et pouvait laisser tant de prétextes aux fixations et aux dispositions. Pendant cette époque, le père n'est qu'un rival importun ; dans certains cas, la liaison à la mère dépasse la quatrième année. Presque tout ce que nous trouvons ultérieurement dans la relation avec le père était déjà présent en elle et a été reporté sur le père par la suite. Bref, nous acquérons la conviction que l'on ne peut pas comprendre la femme si l'on ne tient pas compte de cette phase du lien préœdipien avec la mère. »

33.  Le garçon liquide son complexe œdipien par le complexe de castration, alors que la fille résout son rapport à la castration dans le complexe d'Œdipe, qu'elle a grand-peine à liquider.

von Hug-Hellmuth écrit au féminin. Pour préciser mon propos, je choisis d'en passer par l'évocation du tableau de la sexualité de Lacan ³⁴.

Du seul point de vue du *Tout phallique*, une grande partie de la narration, dans sa belle spontanéité juvénile – les idées, images, représentations, réactions et préoccupations dont l'auteur fait consister le récit –, resterait hors propos. De ce cadre, déborderaient beaucoup d'éléments qui ne tiennent pas dans la catégorie du *Tout*.

En lisant le *Journal*, j'ai eu le sentiment qu'Hermine von Hug-Hellmuth offrait en partage une dimension de l'existence marquée du féminin et de son inscription dans le *Pas-tout*. Plongé dans la lecture, on découvre un style qui s'affranchit des conditions de la *norme-mâle*. Non seulement cet univers bien codifié se voit infiltré de la question des règles menstruelles, mais au claquement des bottes et cliquetis des sabres dans leurs étuis, se substitue un intérêt pour les rubans – roses ou blancs – ou pour une ombrelle aux bordures tissées... Et alors que le père de famille annonce fièrement le rachat du titre de noblesse anciennement perdu ³⁵, dans le *Journal*, prévalent les questions d'amitiés et inimitiés féminines, ainsi que le refus des jeunes filles à s'associer aux injustices ³⁶. Rita et Hella ont surtout une véritable admiration pour M^{me} la Doctoresse M., la divine ³⁷...

34.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 73.

35.  *Journal d'une petite fille*, op. cit., p. 115.

36.  *Ibid.*, p. 210.

37.  *Ibid.*, p. 169. La grande considération portée par Rita et Hella à M^{me} la Doctoresse M. n'est pas sans rappeler l'intérêt porté par Dora à M^{me} K., dans sa quête d'une référence au féminin (voir S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1992, p. 1-92).

Patricia Vassaux

Sabina Spielrein et la « *Ur*-psychanalyse » avec les enfants *

Cette jeune fille de 19 ans arrive initialement en Suisse pour des études de médecine, mais en août 1904, elle est hospitalisée à Zurich, à la clinique psychiatrique du Burghölzli dirigée alors par Bleuler. Jung y est médecin-chef. Elle sort d'hospitalisation dix mois plus tard, en juin 1905. La poursuite de rendez-vous réguliers avec Jung le vendredi matin de 1905 à 1909 ¹ va conduire à ce qu'elle se retrouve au cœur de l'histoire de la psychanalyse en raison de leur supposée et brève relation intime.

Cependant, Sabina Spielrein a peut-être à être située à une autre place dans l'histoire de la psychanalyse, celle d'avoir été (avec Hermine Hug-Hellmuth) à l'origine de la psychanalyse avec les enfants. Pour cette raison, j'ai intitulé ce travail de cartel « La "*Ur*-psychanalyse" avec les enfants » (*Ur* = originaire, origine).

Sa thèse de psychiatrie à contenu psychanalytique sur la *Dementia praecox* (schizophrénie), qu'elle soutient en 1911, lui permet de devenir membre de la Société psychanalytique de Vienne en octobre de la même année. Elle reçoit des patients. Ses travaux concernant sa pratique de médecin et psychanalyste depuis 1911 sont peu connus, peu traduits en français et donc peu exploités. De cette trentaine de textes, on retient le plus souvent mais de façon réticente, voire sceptique, « La destruction comme

*  Intervention présentée à Paris, le 20 septembre 2025, lors de l'après-midi de cartel sur le thème « Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants », en préparation des Journées nationales de l'EPFCL-France « L'aventure psychanalytique et sa logique » les 29 et 30 novembre 2025 à Paris.

Membres du cartel : Philippe Bardon, Brigitte Hatat, Nicole Rousseaux-Larralde (plus-un), Elisabeth Tezenas, Patricia Vassaux.

1.  *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, Paris, Aubier Montaigne, 1981. Traduit par P. Rusch.

cause du devenir ² » (1912) où, à partir de sa propre expérience, elle met au jour l'idée de la pulsion de mort. Freud publiera « Au-delà du principe de plaisir ³ » en 1920, soit huit ans plus tard. Onze textes concernent la psychanalyse avec les enfants.

La découverte en 1977, à l'Institut Jean-Jacques-Rousseau à Genève, de fragments de ses journaux intimes et de correspondances avec Jung et Freud a suscité à la suite quelques publications sur sa biographie et ses travaux. En 2007, la ville de Berlin a dévoilé une plaque commémorative à l'adresse où vécut Sabina Spielrein, de 1912 à 1914, à l'initiative de quelques membres de la société allemande de psychologie analytique (courant jungien). Il est écrit qu'elle était « une penseuse indépendante, créative et clairvoyante ». Freud, le premier, dans une lettre à Jung du 21 mars 1912 – à distance donc de « l'affaire » Sabina Spielrein/C. G. Jung –, dira : « Elle est très intelligente ; tout ce qu'elle dit a du sens ⁴ [...]. » Les auteurs qui se sont penchés sur sa vie et ses travaux parlent aussi de son intelligence, de son esprit scientifique, de sa liberté.

Elle est allée dans une école Fröbel en Pologne jusqu'à ses 11 ans, école dans laquelle « le développement de l'être humain passe par la pratique des sciences », où les enfants expérimentent et explorent le monde qui les entoure. L'enseignant n'est pas l'unique détenteur du savoir et les enfants s'enseignent mutuellement.

À lire ses lettres « théorico-cliniques » à Jung à partir de 1917, on perçoit qu'elle aime débattre : elle questionne sans relâche Jung, dont elle attend des réponses à ses questions théoriques. Elle cherche à éclaircir et différencier les avancées de Freud, Adler, Jung ; elle prend position. Sa critique n'est pas seulement le reflet de son éducation Fröbel ; elle paraît affranchie de l'Autre et elle trace son chemin.

Comment se fait-il que le courant psychanalytique soit passé à côté de cette femme qui, parmi les premières, voire la première, a fait une analyse et est devenue psychanalyste, avec un intérêt certain pour la psychose, les nourrissons, les enfants et le langage ⁵ ?

2.  S. Spielrein, « La destruction comme cause du devenir », (1912), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, op. cit., p. 213-262.

3.  S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, n° 44, 1981, p. 103.

4.  S. Freud et C. G. Jung, *Correspondance*, t. II, 1910-1914, Paris, Gallimard, 1975, p. 262.

5.  Seule Hermine Hug-Hellmuth a cité le travail de Spielrein sur le langage : H. Hug-Hellmuth, *Aus dem Seelenleben des Kindes*, Franz Deuticke, 1921, p. 34. Chapitre qui s'appelle « Die Anfänge der Sprache » (Les débuts de la langue).

Quel est son rapport à la langue ? Elle baigne dans plusieurs langues depuis petite. Elle en maîtrise sept : russe, allemand, anglais, français, grec, latin et yiddish. Certains de ses articles sont aussi écrits en français, mais la plupart le sont en allemand. C'est son père, parlant lui-même six langues, qui a imposé à ses quatre enfants l'apprentissage des langues selon une méthode bien à lui : il s'adresse à Sabina et à un de ses frères en français tandis qu'il s'adresse à ses deux autres fils en anglais. Il exige que les quatre enfants parlent allemand entre eux.

Son analyse avec Jung, qui, lui, n'a pas fait d'analyse, se déroule en allemand. Il pratique vraisemblablement avec elle la libre association freudienne pour la première fois et il utilise aussi la méthode des associations par mot inducteur. Elle abandonnera le russe au profit de l'allemand à l'issue de son analyse en 1906. Sa passion pour la culture germanique est aussi ce qui la perdra en 1942 en Russie, puisqu'elle ne voudra pas croire à l'invasion allemande, peuple de Goethe et de Schiller, à un moment où elle aurait encore pu s'enfuir avec ses deux filles.

Pour l'heure, c'est donc aussi en allemand qu'elle va écouter sa première patiente, une femme schizophrène hospitalisée, tout comme elle quelques années auparavant, au Burghözl. Elle suivait Bleuler dans sa visite des malades et sa thèse de médecine publiée en 1911 rend compte de son écoute singulière de l'inconscient à ciel ouvert de cette patiente. En position d'analyste pour la première fois, elle s'oriente du verbe, de ce qui cloche dans le discours. Elle prête l'oreille quand la patiente dit avoir été « catholicisée » par l'hôpital psychiatrique. Elle entend aussi les glissements de sens : « sixtine » (*sixtinisch*) et « sexuel » (*sexuel*). Ou encore la métonymie qui court dans le délire : « *Laokunst* » (art du Laos) – « Laocoon » (fils de Priam et d'Hécube, celui qui comprend le peuple), puis « le Docteur Laokoon », puis « le *Novozoon* » (dans le délire de la patiente, substance issue des morts mais tirée d'un homme sain pour produire un nouveau sexe) ⁶.

Durant ses années à Genève, avant de rentrer en Russie en 1923, Sabina Spielrein mène quelques analyses (Piaget, Claparède), écrit, publie, donne des conférences. Elle redonne vie au « groupe psychanalytique » de Genève et se rapproche de Charles Bally, linguiste, tout en poursuivant sa recherche sur la pensée de l'enfant.

6.  S. Spielrein, « Über den psychologischen Inhalt eines Falles von Schizophrenie (Dementia Praecox) », *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, 3, p. 329-400. S. Spielrein, « Sur le contenu psychologique d'un cas de schizophrénie (Dementia praecox) », (1911), *L'Évolution psychiatrique*, n° 60, janvier-mars 1995. Traduit par G. Bortzmeyer et M. Wagué.

Son article de 1912, « Contribution à la connaissance de l'âme infantile ⁷ », est un texte important, car, à travers trois cas dont le sien, on assiste au passage de Spielrein l'analysante à Spielrein l'analyste, avec deux enfants : Otto, 13 ans, et Valli, 4 ans et demi. On repère sa position éthique : une écoute analytique des signifiants de l'enfant, être parlant et analysant à part entière, pour elle.

Ce qu'elle extrait de sa propre cure ⁸, c'est par exemple son refus de savoir qu'elle subordonne au signifiant *rein* (pureté, innocence) logé au cœur de son patronyme. Durant son enfance, elle forme un néologisme : la force de *Parte*, pour désigner cette force surnaturelle, fruit de sa riche imagination, qui peut « [l]'emporter, [l]'enlever ». Elle explique avoir formé ce mot *Parter* à partir de l'amalgame des verbes français « partir » et « porter » et elle lui donne le sens de voler, s'envoler. Ou encore, elle se questionne sur son illusion, petite, d'avoir vu deux chats noirs assis sur une commode, déclenchant chez elle une importante angoisse. Elle explique que pour un non-analyste, ce serait clair d'y voir une réaction à une menace du père proférée peu de temps avant. Mais pour un psychanalyste, au contraire, dit-elle, « c'est ici que commencent les questions ⁹ », et elle déplie à la suite les fantasmes, mis au jour dans son analyse, qui l'ont préoccupée quand elle était enfant.

Je laisse de côté le deuxième cas, Otto, 13 ans (non traduit en français). Je vais plutôt évoquer le troisième cas, Valli, 4 ans et demi ¹⁰ (non traduit en français).

Sabina Spielrein ne s'embarrasse pas avec l'anamnèse. Je ne pense pas que ce soit seulement une question de confidentialité à l'égard de la famille de l'enfant, mais que c'est plutôt dû à son style, avec des instantanés de la cure. On ne sait pas grand-chose du cadre qu'elle propose, où la mère est parfois présente et assiste aux échanges entre Sabina Spielrein et son fils Valli.

Cette vignette clinique débute par une première question posée à Valli : « D'où viens-tu ? » Il répond qu'il vient « du sang de maman ». Les questions suivantes visent à soutenir l'énonciation, le dire de Valli. Elle n'écoute pas l'enfant avec la demande de l'Autre (Freud) comme dans le cas

7.  S. Spielrein, « Analyse de jeune fille. Contribution à la connaissance de l'âme infantile », (1912), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, op. cit., p. 109-115. Seule la partie sur sa propre cure (« Analyse de jeune fille ») est traduite en français et figure dans cet ouvrage.

8.  *Ibid.*

9.  *Ibid.*, p. 110.

10.  S. Spielrein, « Beiträge zur Kenntnis der kindlichen Seele », *Sämtliche Schriften*, Kore Verlag, 1987, p. 151-158 pour Otto ; p. 158-162 pour Valli. Ces articles ne sont pas traduits en français. Citations traduites dans le texte par Patricia Vassaux.

du père du petit Hans. Elle est en place d'analyste et l'échange avec l'enfant semble très vivant et très sérieux pour eux deux.

C'est un travail autour du fantasme de naissance et de mort. Les associations du petit tournent autour de la Belle au bois dormant, Blanche-Neige et les petites graines qu'on plante. Elle dit « éviter les questions suggestives », aussi, elle n'aborde pas le rôle du père mais demande « d'où vient le père ? » Quand elle perçoit une résistance chez le petit qui dit « je ne sais pas », elle lui répond : « Mais si, tu le sais déjà », et elle ne cède pas sur son désir de poursuivre.

Sabina Spielrein repère un lapsus (on dirait aujourd'hui plutôt une équivoque). Le père de Valli part en voyage et la mère en est très affligée. Pour la consoler, son fils lui dit : « Appelle-moi père, et alors tu ne te languiras plus de lui » (*Nenne mich Vater, dann wirst du dich nicht so nach ihm sehnen*). La mère rectifie car elle pense que son fils s'est mal exprimé. Selon elle, il voulait dire « appelle-moi par le nom de mon père » (*Nenne mich mit der Vaters Namen*). Pour Sabina Spielrein, « dans l'analyse, il faut se garder de corriger arbitrairement les paroles de l'analysé [...] et rechercher plutôt l'origine de l'erreur [ici lapsus] et en trouver sa justification dans les représentations inconscientes de l'enfant ¹¹ ».

Les réponses parfois contradictoires de Valli font dire à Sabina Spielrein que deux théories, tout comme dans les rêves, peuvent coexister chez l'enfant et que « nous ne devons pas rejeter les “fantasmes” enfantins comme absurdes ¹² ». Un des fantasmes de Valli, par exemple, est que les filles font les filles et les garçons font les garçons (donc il est le fils de son père mais pas celui de sa mère).

On notera aussi son audace à demander à l'enfant s'il a déjà vu un mort, lequel lui répond volontiers par l'affirmative. Il est un peu plus réticent quand elle lui demande : « Que devient l'homme quand il meurt ? », mais il répond : « Du sang. »

Le « Je viens du sang de maman » et l'homme qui meurt devenant du sang font dire à Sabina Spielrein qu'il y a une équivalence pour Valli entre le début de la vie et la mort. Les deux se passent dans le sang. Elle trouve la confirmation de cette équivalence « vie = mort » avec l'analyse d'un rêve que Valli lui rapporte : il a rêvé d'un *Hanswurst* (= Jean-saucisse). Là aussi, elle questionne : C'est quoi, un *Hanswurst* ? C'est pour lui une sorte de diable qui jette les gens dans la fosse, il faut donc le mettre en prison, mais

11.  *Ibid.*, p. 159.

12.  *Ibid.*, p. 160.

il est aussi le diable qui sort de la poitrine, de la théière, tel l'enfant venant au monde. Par cette condensation de deux opposés : vie et mort, Sabina Spielrein pense que l'enfant n'a pas la moindre peur de ses représentations de destruction. Rappelons ici son article sur « La destruction comme cause du devenir » paru aussi la même année, en 1912.

Enfin, elle différencie sa position d'analyste de la position des parents, notamment de la mère de Valli qui croyait que son « fils était totalement asexué » et pensait qu'il disait « des absurdités ». Ainsi, Sabina Spielrein sort l'enfant de son ignorance en lui prêtant un savoir inconscient et elle sort la mère de sa surdité psychique, l'amenant à écouter autrement son fils.

Dans son article « La genèse des mots enfantins Papa et Maman ¹³ » présenté en 1920 au VI^e Congrès international de La Haye, Sabina Spielrein s'appuie – dans une recherche très sérieuse sur l'origine et le développement du langage – sur plus d'une vingtaine d'auteurs, phoniâtres, physiologistes, linguistes, psychiatres, pour frayer son propre chemin. Elle retient, mais pas exclusivement, l'hypothèse de Hermann Gutzmann pour lequel l'acte de téter prépare les premiers mots, ainsi que l'hypothèse de Clara et William Stern pour lesquels les premiers balbutiements, la *lallation* ¹⁴, procurent du plaisir à la respiration, par une certaine détente des muscles – des « krä-hrâ » à 7 semaines, des « erre-erre » à 2 mois ¹⁵.

Dans ce texte, elle va insister sur le fait que le langage verbal n'est pas premier, car il y a des langages auxiliaires (rythme, mélodie, avec les points d'exclamation, les points d'interrogation, les inclinaisons du son). Les mots repousseront ce langage de la musicalité. Elle ajoute que le cri dans ses différences de rythme, de hauteur, d'intonation, etc., est un langage mélodique primitif avant tout destiné à soi-même, une auto-jouissance. Lacan parlera aussi du cri d'appel à la base de la constitution du sujet et de l'Autre, et de ce bout de jouissance à perdre.

Elle donne l'exemple d'un bébé de 8 mois en interaction avec son père. Le bébé dit : p p p p... et son père dit : Papa. Au bout de cinq à dix minutes, le bébé dit Pa-pa-pa. Sabina Spielrein note que le bébé a « provisoirement besoin du mot Papa comme d'un pur nombre de balbutiements

13.  S. Spielrein, « La genèse des mots enfantins Papa et Maman », (1920), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung, op. cit.*, p. 327-342. Présenté en 1920 à La Haye et publié en 1922 dans le numéro 8 de la revue *Imago*, p. 345-367 : « Die Entstehung der kindlichen Worte Papa und Mama. ».

14.  Cf. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 11.

15.  Voir aussi P. Vassaux, « L'alangue traumatique », *Cahiers du Collège clinique de Paris*, n° 25, *Traumatismes*, 2025.

sans signification verbale particulière », ce qu'elle appelle « le balbutiement sans signification ¹⁶ ». Et que la limitation à un nombre de deux syllabes ne correspond pas à sa phase de développement. Là où Lacan dit jouissance, Sabina Spielrein parle de besoin. Et pour l'émission des premiers mots, elle parlera d'« une intention déterminée », d'« un fait de volonté », on pourrait dire ici, la part du sujet.

Sabina Spielrein observe également sa petite fille (de 2 ans et demi à 3 ans) dans ses « essais de mélodisation d'un discours » où il s'agit moins d'une mélodie que « d'un long étirement de syllabes cherchant un rythme ». Elles chantonnent toutes les deux « comme ça vient » et elle note que, si elle associe selon « la ressemblance du contenu verbal », sa petite fille associe selon « la ressemblance à des contours mélodiques ». Ce n'est pas lié à l'ignorance de l'enfant, qui connaît le contenu des textes de ces chansons populaires. Sabina Spielrein nomme là quelque chose de la *lalangue*. À un âge plus tardif, la petite fille associera selon la ressemblance du contenu verbal.

Sabina Spielrein résume ainsi ce qu'elle appelle le stade autistique : « Les premiers mots [qu'elle nomme aussi “rejeton direct de l'action de têter” ou “noyaux de mots”] procédant de l'acte de têter [...] sont purement et simplement reproduits pour des buts de jouissance, où leur prononciation procure une jouissance directe, parce que s'y manifestent des mouvements qui excitent les sensations pendant la tétée. Ce stade où aucun monde extérieur n'est encore différencié, où le langage est destiné à soi-même, est le stade autistique. » Il se produit une « liaison intime » entre sensation interne et émission de syllabes. Il en va ainsi du mot « mö-mö-mö » (maman).

Ces deux articles (1912 et 1920) de Sabina Spielrein, issus d'observations directes, de son analyse, de sa pratique, et son désir pour la psychanalyse ouvraient la voie sur le langage de l'enfant dans ses prémices. Nous connaissons ce *Lallmonolog* (monologue de balbutiements) ou cette *Lallsprache* (langue balbutiée) plus familièrement avec Lacan comme *lalangue*.

Certes, Sabina Spielrein n'a pas à sa disposition les concepts de grand A et petit a, comme plus tard Rosine Lefort les utilisera pour montrer le surgissement du « Mama » chez la petite Nadia, par exemple ¹⁷. Cependant, il est indéniable que pour Sabina Spielrein l'enfant est un être de langage, un parlêtre dès son plus jeune âge et qu'elle s'adresse à lui de cette façon.

16.  S. Spielrein, « La genèse des mots enfantins Papa et Maman », (1920), art. cit., p. 330.

17.  Cf. P. Vassaux, « Lecture du cas Nadia », *Cahiers du Collège clinique de Paris*, n° 23, *Qu'est-ce qu'une clinique psychanalytique ?*, 2022, p. 48-54.

Si elle reste jungienne pour certains par le souvenir de son attachement à son analyste qui lui a permis (avec Bleuler) de s'ouvrir à la médecine, à la psychiatrie, à la psychanalyse, au savoir, et qu'elle reste davantage freudienne pour d'autres par sa conviction de l'importance du passé infantile et de la sexualité, elle est Spielrein quand elle ouvre le champ du langage et de la psychanalyse avec les enfants. Et il nous incombe d'y revenir.

Nicole Rousseaux-Larralde

Des pionnières : de quel enfant ont-elles été l'analyste * ?

Les travaux que nous vous présentons aujourd'hui sont le fruit d'une élaboration en cours et d'une expérience de travail d'un cartel « éphémère » sur « Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants ». Nous avons donc juste envie de donner envie à d'autres d'en savoir plus, d'aller à la recherche.

J'ai fait un voyage désordonné au pays des textes que ces deux femmes, Hermine von Hug-Hellmuth et Sabina Spielrein, nous ont laissés, et de certains travaux de ceux qui s'y sont penchés. Cela a suscité une question spontanée, en écoutant mes camarades de cartel : de quel enfant ont-elles été l'analyste ? Question impossible que j'ai décidé de ne pas laisser passer, et voici le chemin qu'elle m'a fait emprunter. Il commence avec :

L'enfant « princeps » de la psychanalyse

Le petit Hans, enfant princeps de la psychanalyse, est l'objet du premier travail de Freud concernant un jeune enfant. « L'analyse de la phobie chez un garçon de cinq ans » paraît en 1909.

Deux registres y figurent, que Freud distingue nettement : l'observation psychanalytique et la cure proprement dite (Hans tombe malade au début de 1908, au cours de l'observation « naturaliste » de son père). S'il y a eu analyse pour Hans, Sigmund Freud soutient que la condition première a été la réunion paternelle et médicale en une seule personne, ce qui a

*  Intervention présentée à Paris, le 20 septembre 2025, lors de l'après-midi de Cartel sur le thème « Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants », en préparation des Journées nationales de l'EPFCL-France « L'aventure psychanalytique et sa logique » les 29 et 30 novembre 2025 à Paris.

Membres du cartel : Philippe Bardon, Brigitte Hatat, Nicole Rousseaux-Larralde (plus-un), Elisabeth Tezenas, Patricia Vassaux.

permis « de faire de la méthode analytique une application à laquelle sans cela elle n'eût pas été apte ¹ ».

D'aucuns y ont vu un effet magistral chez Melanie Klein et Anna Freud, premières analystes avec des enfants à être sous les projecteurs pendant des décennies. Car l'une a conduit une éducation analytique devenant ensuite presque une analyse avec son fils Erich de 1919 à 1921, et sa nomination comme membre de la Société psychanalytique de Budapest sera validée par sa communication sur ce traitement ². Tandis que l'autre, Anna, à la même époque, se trouve en analyse « didactique » avec le père... de la psychanalyse, son père de surcroît.

L'enfant herminien : un enfant freudien

1909 : le petit Hans. 1911 : un premier texte signé Frau Dr. H. Hellmuth : « Analyse d'un rêve d'un garçon de cinq ans et demi ³ ». Ce garçon, Rolf, alias Max, est son neveu.

Freud écrit : « Depuis des années, j'incite mes élèves et amis à recueillir des observations sur la vie sexuelle des enfants sur laquelle on ferme d'ordinaire adroitement les yeux ⁴ [...]. » Rolf, dont les faits, gestes, écrits et récits de rêve sont relevés avec minutie, n'est-il pas la preuve faite enfant ? Peut-on dire qu'Hermine « fictionne » Rolf comme un autre Hans, parfait illustrateur, « vérificateur » des notions freudiennes ? À rebours de ce que la psychanalyse peut, elle seule, soutenir : l'ouverture à la surprise, à l'inédit, à l'insensé. Hermine a trouvé l'enfant freudien (Rolf et quelques autres) : elle va le présenter dans une monographie intitulée « De la vie de l'âme de l'enfant. Une étude psychanalytique ⁵ ».

L'enfant du scandale

Ce texte soulève un tollé, et des réactions virulentes au sein de sociétés de neurologie, psychiatrie et psychologie lors de leurs congrès ou dans

1.  S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1992, p. 92.

2.  C. et P. Geissmann et coll., *Histoire de la psychanalyse de l'enfant, Mouvements, idées, perspectives*, Paris, Bayard, 2004, p. 256.

3.  H. von Hug-Hellmuth, « Analyse d'un rêve d'un garçon de cinq ans et demi », (1911), dans *Essais psychanalytiques, Destin et écrits d'une pionnière de la psychanalyse des enfants*, textes réunis, présentés et traduits par D. Soubrenie, préface de J. Le Rider, postface de Y. Tourne, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1991, p. 19-27.

4.  S. Freud, « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans », art. cit., p. 94.

5.  H. von Hug-Hellmuth, « De la vie de l'âme de l'enfant. Une étude psychanalytique », (1913), dans *Essais psychanalytiques, op. cit.*, p. 95-157.

leurs publications ⁶. Ça va très loin : est brandi le spectre d'une « infection psycho-sexuelle des enseignants » qui pourraient commettre des « dommages irréparables » en introduisant de force dans l'âme du petit enfant « une hypertrophie psycho-sexuelle ».

La suite : une protestation officielle intitulée « Alerte aux empiétements de la psychanalyse des enfants », signée par 31 personnalités arguant de leur « devoir d'informer les amis de l'enfance et du monde pédagogique des dangers qui émanent de l'essai récent d'application de la méthode psychanalytique à des enfants et des adolescents ⁷. » Contre-offensive : un « Plaidoyer pour une pédanalyse scientifique » par 23 enseignants, psychologues, éminents médecins suisses.

Double tranchant : on y affirme que si la psychanalyse est une méthode comme une autre, elle est à rejeter pour l'enfant normal, « pour autant qu'elle puisse l'amener à une dé-innocentation ⁸ ».

L'enjeu est de taille pour la psychanalyse orientée vers l'enfant, qui a à répondre devant les institutions médicale et pédagogique, dans ces années 1905-1920.

Un enfant interprété

Le cauchemar de son petit neveu Rolf fait donc l'objet de la première publication d'Hermine.

Ce ne sont pas les coupures, les incohérences, les maillons qui manquent à la chaîne qui sont pointés. Toile d'araignée sans accroc, tous les fils du récit du rêve sont tirés non pas par le petit rêveur mais par celle qui dans une super-vision vise à traduire en langue psychanalytique ce que l'enfant a livré, à son insu. Difficile d'y reconnaître un enfant sujet, auquel on suppose quelque chose qu'on ignore et que lui, sujet, va nous apprendre... et aussi s'apprendre à lui-même. C'est un enfant interprété, doté d'un inconscient accessible sans restriction, non pas à lui-même mais à un Autre, savant et traducteur. Persécuteur ⁹ ?

Rolf ne laissera plus travailler sa tante, ni rêver ni dormir, et la dette qu'il lui impute semble sans fond. C'est en voulant « la faire taire » alors qu'elle se réveillait tandis qu'il cherchait encore à la voler qu'il la

6.  C. et P. Geissmann et coll., *Histoire de la psychanalyse de l'enfant, Mouvements, idées, perspectives*, op. cit., p. 121 sq.

7.  Ibid., p. 123.

8.  Ibid., p. 125.

9.  H. von Hug-Hellmuth, *Essais psychanalytiques*, op. cit., p. 271 : « ses sempiternelles interprétations » est le reproche essentiel évoqué par Rolf envers sa tante à son procès.

supprima. Il en réclamera encore après sa libération, préjudice non classé, en demande d'argent envers la Société psychanalytique de Vienne, « pour avoir été systématiquement utilisé comme matériau brut pour le travail de sa tante ¹⁰ », et en demande de traitement auprès d'Hélène Deutsch (qui en est la présidente), qu'il poursuit littéralement. Au pied de la lettre ?

L'enfant herminien et la cure : un enfant analysant ?

Pour Hermine, « l'originalité de l'âme enfantine, ses rapports particuliers au monde extérieur [...] impliquent une technique d'analyse particulière. [...] Contrairement à l'adulte, l'enfant ne se soumet pas de son propre gré à l'analyse, il répond à la volonté des parents ¹¹ [...] ». Par ailleurs, l'enfant « n'éprouve souvent absolument aucun intérêt à se transformer, à renoncer à son attitude actuelle à l'égard de son entourage ¹² », « contrairement à l'adulte masculin – mais conformément à un grand nombre de patientes ¹³ » (*sic*).

Cela ne pose-t-il pas la question de la *Bejahung*, au sens de « dire oui », condition pour entreprendre la cure ¹⁴ ? Anna Freud soutiendra plus tard : « Ce qui est important, c'est que le patient, qu'il soit enfant ou adulte, désire de lui-même un changement d'état ¹⁵. »

Mais l'enfant herminien n'est-il pas Hermine elle-même ?

Dans certains de ses textes, Hermine dit avoir emprunté dans son travail « la méthode de l'auto-analyse ». Par exemple : « Enfant, j'ai dû désirer la mort de mes parents de toutes les façons possibles, ce qui me rappelle certains de mes jeux. Ainsi, j'aimais me draper de voiles noirs [...] en imaginant secrètement qu'ils étaient des signes de deuil pour mes parents que je voyais morts : ces fantasmes sont à l'origine de ma grande prédilection ultérieure pour les cimetières ¹⁶. » Est-ce pour autant un traitement de son rapport au langage et à la jouissance ? Ou une observation à la lunette freudienne de l'enfant qu'elle fut et de l'adulte qu'elle devint ?

10. ↑ *Ibid.*, p. 278.

11. ↑ *Ibid.*, p. 198.

12. ↑ *Ibid.*, p. 271.

13. ↑ *Ibid.*

14. ↑ C'est le témoignage d'Emmanuel Caraës – camarade d'un autre cartel sur « Lalangue traumatique » – à propos de son travail auprès de tout jeunes enfants, qui m'a inspiré cette question.

15. ↑ S. I. Fendrik, *Fiction des origines de la psychanalyse avec les enfants*, Paris, Denoël, coll. « L'espace analytique », 1989, p. 37.

16. ↑ H. von Hug-Hellmuth, *Essais psychanalytiques*, op. cit., p. 82.

Il y a surtout le *Journal d'une jeune adolescente*, un succès d'édition, « un petit joyau ¹⁷ », dit Sigmund Freud. On ne saura pas pourquoi elle aura soutenu *mordicus* n'en être pas l'auteur. Ni non plus pourquoi elle avait émis le souhait, avant sa mort, et la pressentant, qu'« aucun compte rendu de [sa] vie et de [son] œuvre ne paraisse, même dans les publications psychanalytiques ¹⁸ ». Ni encore ce qui l'a poussée, sûrement trop loin, dans la défense et illustration des notions freudiennes, jusqu'à l'autofiction de ce vrai/faux journal.

Alors, Sabina Spielrein m'a amenée sur d'autres chemins à partir de la même question. Tout d'abord, celui de :

La rencontre de Sabina Spielrein avec la psychanalyse

Le 17 août 1904 à 22 heures 30, Sabina entre dans le monde analytique par la grande porte : celle de la clinique du Burghölzli, amenée par un officier sanitaire sur les ordres de son père, pour être débarrassée de ses troubles du comportement qui mettent bien du désordre. Elle dira n'être alors encore qu'un « bébé de 19 ans ¹⁹ ».

Jung la soigne du 17 août 1904 au 1^{er} mai 1905, et de cette thérapie il dira que ce fut son « cas psychanalytique d'apprentissage ²⁰ ». De son dossier médical on déduit l'écoute de C. G. Jung qui conduit Sabina à « se dire », malgré ses réticences, et faire part de « choses intimes qu'elle n'avait jamais dites à personne, et sur lesquelles, d'ailleurs, personne ne l'avait questionnée ²¹ ».

L'écoute de Bleuler – médecin directeur qui introduit une pratique relevant de la méthode analytique – ne range pas sous la nosographie psychiatrique ses comportements aberrants, révoltés. Il soutient qu'un pronostic favorable est permis. Et elle sera intégrée aux visites et aux traitements d'autres patients, son intelligence et son désir de savoir étant remarquables. Le chemin s'ouvrira à sa sortie vers les études de médecine, avec à la clé une première thèse de psychiatrie sur la schizophrénie.

17.  S. Freud, « Préface aux première et deuxième éditions du *Journal d'une adolescente* », lettre du 27 avril 1915, dans *Essais psychanalytiques*, *op. cit.*, p. 173.

18.  C. et P. Geissmann et coll., *Histoire de la psychanalyse de l'enfant, Mouvements, idées, perspectives*, *op. cit.*, p. 97.

19.  M. Guibal et J. Nobécourt (édition française), A. Carotenuto et C. Trombetta (Dossier découvert par), *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*, Paris, Aubier Montaigne, 1981.

20.  S. Freud et C. G. Jung, *Correspondance, 1906-1909*, Paris, Gallimard, 1975, p. 307.

21.  A. Graf-Nold, « Sabina Spielrein à la clinique psychiatrique du Burghölzli. Faits et fictions d'un traitement », *Le Coq-héron*, Toulouse, Érès, n° 197, 2009, p. 41-62.

On a fait grand cas de la « liaison » entre Sabina et Carl Gustav : retenons ici le traitement analytique qu'en fait Sabina, par Freud interposé.

Sabina Spielrein, Bleuler, Jung, Freud : un transfert fécond ou quelque chose d'un transfert de travail ?

Beaucoup de bruit et de créations artistiques au sujet des liens entre Sabina, Jung et Freud. Le terrain est fertile aux projections et interprétations. Sabina s'appuiera sur ce qu'elle suppose d'écoute chez Freud pour ce qui la tourmente dans les affres de sa relation à Jung.

1909 : Freud ne lui offrira pas son divan, il lui laissera la main sur son propre savoir, et il semble s'être saisi de l'« affaire » pour élaborer la question de l'amour de transfert. Ils correspondront jusqu'en 1923.

1910 : publication de sa thèse de psychiatrie, à sa grande satisfaction. Elle rejoint Vienne en octobre 1911 et est admise à la Société psychanalytique de Vienne.

1912 : publication de son article majeur « La destruction comme cause du devenir ». Les *Minutes des réunions du mercredi de la Société psychanalytique de Vienne* mentionnent ses interventions au fil des discussions qui portent régulièrement sur les enfants ²².

Pour Sabina, l'amour de transfert n'aurait pas fait obstacle au transfert de travail. Osons l'hypothèse qu'il en a été le catalyseur. Ses contributions à la psychanalyse sont en prise directe avec les questions qui l'assaillent, à partir de ce qu'elle vit psychiquement, qu'elle élabore et met à l'épreuve de l'écoute de l'autre : Jung, Freud et quelques autres.

Ce parcours analytique ne s'arrête pas à la cure grâce à un certain maniement de l'écriture (journal, lettres, publications), à partir d'un désir de savoir. Son « espoir qu'il y ait quelques éléments de vérité dans ses fantaisies ²³ » n'indique-t-il pas sa position subjective ?

D'après Michael Gerard Plastow, Sabina serait la première à être devenue analyste par sa cure. Il déduit de ce qu'il y a d'inimitable dans son style, sa « poésie », qu'il y a là « du » (« de la ») psychanalyste ²⁴.

22.  H. Nunberg et E. Federn, *Les Premiers psychanalystes, Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, tome IV et dernier, 1912-1918, Paris, Gallimard, 1983.

23.  M. Guibal et J. Nobécourt, *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*, op. cit., p. 149-150.

24.  M. G. Plastow, *Sabina Spielrein, poésie et vérité*, Toulouse, Érès, 2021.

Siegfried : une créature/création sabinienne

Ce sujet vaudrait une thèse... « Siegfried » est un signifiant qui court au fil des écrits de Sabina. On y a vu une invention poétique qui a fonctionné : est-ce l'enfant du renoncement, de la liquidation du transfert, de la traversée du fantasme ? Un enfant de plume, couché par écrit, qui aurait soutenu le sujet de désir et de savoir qui animait violemment Sabina Spielrein, et aurait permis qu'elle devienne une psychanalyste qui parle, soutient son travail et le donne en partage.

Si tout enfant est, au fond, une création vouée à la séparation, ce qui produit un reste inélaborable, alors ce qui intéresse la psychanalyse, n'est-ce pas ce que le sujet fait de ce reste, et ce que ça fait au sujet (fantasme, symptôme) ? À tout sujet, analyste compris.

Alors, comment l'enfant de chair et d'os qui rencontre un·e analyste pourra-t-il devenir analysant·e ? Comment s'y inscrira la logique ordonnée par les effets de la cure de l'analyste et de son rapport à la psychanalyse ?

LE SYMPTÔME EN PSYCHANALYSE

Michel Formento

Variétés du symptôme *

Cette première intervention se voudrait être une introduction au thème du symptôme.

Lacan évoque la variété à travers le mot « varité » du symptôme en psychanalyse, qui condense variété et vérité. Le symptôme en sa variété fait retour de la vérité de l'inconscient dans la faille d'un savoir ¹. Dès 1966, Lacan rend hommage à Marx d'être l'inventeur du symptôme, d'avoir introduit « une dimension qu'on pourrait dire du symptôme qui s'articule de ce qu'elle représente le retour de la vérité comme tel dans la faille d'un savoir ». Lacan présente là une définition du symptôme à partir des deux notions de savoir et de vérité. Le symptôme est ce qui ne se laisse pas réduire, résoudre dans le savoir. « Le symptôme, il nous faut le définir ainsi, c'est un savoir déjà là, qui se signale à un sujet qui sait que ça le concerne, mais qui ne sait pas ce que c'est », dit-il dans *Problèmes cruciaux* ².

En fait, j'ai glissé de la variété à un aperçu sur l'évolution de la notion de symptôme chez Lacan. Il faudrait forger le terme « varievolutivité », on doit trouver mieux. Car cette notion évolue tout au long de son enseignement et en conséquence aussi sa fonction, jusqu'à une inversion de celle-ci, ce qui n'est pas sans conséquences dans notre pratique. Pragmatiquement, la variété va du symptôme névrotique classique au partenaire symptôme, à une femme symptôme pour un homme, au symptôme « il » ou « elle », « événement de corps », au symptôme social, auxdits nouveaux symptômes (anorexie, boulimie par exemple), puis au sinthome... j'en passe.

*  Texte présenté lors de la table ronde « Le symptôme dans tous ses états », organisée par le Pôle 8 Pays des Gaves et de l'Adour, à Pau le 24 mai 2025.

1.  J. Lacan, « Du sujet enfin en question », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 234. Cf. aussi M. Bousseyroux, « Le symptôme inventé, interprété et réinventé : de Marx à Joyce », *L'En-je lacanien*, n° 17, Toulouse, Érès, 2011, p. 7-27.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux*, Paris, Le Seuil, 2025, p. 264.

De cette évolution, je commenterai brièvement trois conceptions en passant du premier enseignement de Lacan aux derniers, influencés par la clinique dite borroméenne. Il ne me semble pas qu'une conception efface l'autre malgré les ruptures, voire les retournements. On a affaire plutôt actuellement à une « clinique et à une théorie inégales et combinées »³.

1. Le symptôme conçu comme une métaphore, retour d'une pulsion refoulée à la suite de Freud, avant et aux alentours de 1957.

2. Le sinthome, 1975, du symptôme au sinthome ; quelle différence, cela étant concomitant de la clinique borroméenne et de la prise en compte du réel de la *lalangue*.

3. L'identification au symptôme ; terme pas évident, une des conceptions de la fin d'analyse. Pierre Perez nous en parlera plus précisément, je n'en dirai qu'un mot⁴.

En résumé, de 1957 à 1975, la notion de symptôme change de paradigme. Elle passe d'une logique de signifiants dans la métaphore à une logique de la lettre avec la topologie des nœuds. À la fin du séminaire *R.S.I.*, Lacan pose la question issue de sa trouvaille borroméenne : « Quelle est l'erre⁵ de la métaphore⁶ ? », c'est-à-dire jusqu'où, jusqu'à quand peut-on parler de métaphore ?

Je note que, toujours, quelle que soit la conception, la question du symptôme est concomitante de celle de la question du père.

1. Le symptôme est une métaphore, le nom du père aussi et, même, métaphore d'un trauma initial.

Rappelons d'abord qu'en médecine comme en psychiatrie le symptôme est un signe d'un dysfonctionnement de quelque chose, d'un organe qui ne tourne pas rond et qui est donc à éradiquer. Mais, dans *R.S.I.*, Lacan dit que la notion de symptôme ne vient pas d'Hippocrate mais de Marx⁷, je ne vais pas développer, mais disons que symptôme social et symptôme individuel sont à la même place, ont un rapport d'homologie⁸.

3.  L'expression vient de la théorie économique de « développement inégal et combiné » qui caractérise le capitalisme mondial dès la fin du XIX^e siècle ; certaines régions sont plus développées que d'autres. Théorie due d'abord à Lev Davidovitch Bronstein (dit Trotski).

4.  Voir, dans ce numéro, P. Perez, « S'identifier à son symptôme ? ».

5.  L'erre : mouvement que garde un bateau après avoir coupé sa propulsion.

6.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 17 décembre 1974.

7.  *Ibid.*, leçon du 18 février 1975.

8.  Il me semble qu'à partir du moment où Lacan inscrit la jouissance inhérente au symptôme dans le cadre des discours (celui du discours capitaliste, de la consommation entre autres), on

En 1957, dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient ⁹ », Lacan affirme que le symptôme est une métaphore de même que le désir est une métonymie. Dans « La métaphore du sujet ¹⁰ », en 1960, il écrit une formule de la métaphore. Elle se produit à partir d'une opération de substitution d'un signifiant à un autre dans une chaîne. « L'effet de signification est de poésie ou de création ¹¹. » Donc, il y a engendrement de sens nouveau. La substitution n'est pas elle-même une métaphore mais elle l'induit. Dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », la même année, Lacan définit la fonction paternelle comme métaphore, reprenant la formule générale de celle-ci : « Elle substitue ce Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère ¹² » (ou du désir de la mère) pour faire apparaître de l'autre côté le signifiant phallus (lié au Nom-du-Père). Opération symbolique par excellence. On est à l'époque de la prééminence du symbolique sur le réel et l'imaginaire.

Pour illustrer cette identification, Lacan s'appuie, dans « L'instance de la lettre », sur la lecture du poème de Victor Hugo « Booz endormi », dans *La Légende des siècles* ¹³ : « Sa gerbe n'était point avare ni haineuse. » Le poème raconte la rencontre, pas que biblique, du vieux Booz qui n'a pas de fils avec la jeune Moabite Ruth. Le signifiant « gerbe », porteur d'une notion de fécondité avec sa connotation phallique, est mis à la place où on attendrait le nom propre de Booz. Dans cette substitution, il ne s'agit pas de comparaison ; la métaphore constitue une identification (c'est ce qui fait le ressort de la métaphore ¹⁴). Lacan ne dit pas à cette époque que le signifiant Nom-du-Père est un symptôme. Il le dira plus tard. La métaphore constitue une limite entre le réel et le symbolique, une limite au réel forclus. On sait que sa forclusion, *verworfen*, c'est-à-dire quand il n'est jamais venu à la place de l'Autre, préside, dans certaines circonstances (rencontre avec un père), au déclenchement de la psychose.

ne peut opposer symptôme social et symptôme individuel ; le symptôme du social est celui de l'individuel. De même quand le symptôme est inscrit dans les nœuds qui font également lien social, cf. le cas Aimée de Lacan.

9. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, op. cit., p. 518 et p. 528.

10. [↑](#) J. Lacan, « La métaphore du sujet », dans *Écrits*, op. cit., p. 890.

11. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », art. cit., p. 515.

12. [↑](#) J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, op. cit., p. 557.

13. [↑](#) V. Hugo, *La Légende des siècles*, (1859), dans *Œuvres complètes*, t. X, Paris, Club du livre, 1970, p. 450-452. Le plus beau des poèmes de *La Légende des siècles* selon Proust.

14. [↑](#) E. Porge, *Lettres du symptôme, versions de l'identification*, Toulouse, Érès, 2010, p. 17.

On est évidemment dans la lignée freudienne du symptôme comme retour du refoulé (signifiant et pulsion) et du symptôme comme retour d'une vérité dans la faille d'un savoir inconscient avec sa connotation sexuelle. Le symptôme est vérité du sujet, les symptômes classiques obsessionnels (le rat de l'Homme aux rats), les symptômes de conversion corporelle de l'hystérie, les phobies, tous ces phénomènes embarrassants, récurrents, qui entravent la pensée ou le corps, en témoignent.

2. Du symptôme au sinthome écrit à l'ancienne dans le séminaire du même nom, en 1975, à partir du cas James Joyce.

C'est le cas de l'homme Joyce qui intéresse Lacan : Joyce était-il fou et à quoi lui sert son « savoir-faire », dont l'écriture ? La question est : qu'est-ce qui fait suppléance à la « forclusion de fait » de Joyce dans son rapport au père ?

À partir de *R.S.I.*, la métaphore n'est plus référée à la substitution, à l'enchaînement de « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant », mais aux lettres R, S et I du nœud borroméen introduit dans le *Séminaire XX* et le précédent. On change de logique. Le nouage de ces trois consistances devient la nouvelle demeure de l'être.

Je passe ici sur les raisons pour lesquelles à partir de la fin de *R.S.I.* la question de l'erre de la métaphore ne doit plus être référée seulement à la substitution signifiante mais, à l'article de 1957, aussi au nœud borroméen. Des nœuds représentés par trois ronds sont liés non en chaîne, mais avec des dessus-dessous alternatifs de ficelle. Je dis trois, mais pour faire face aux inévitables lapsus du nœud et pour des raisons de nomination, dès le début du séminaire, Lacan ajoute une quatrième consistance qui fait tenir le nœud. Dans le *Séminaire XXIII, Le Sinthome*, il appelle ce quatrième rond sinthome¹⁵. Il dit : « [...] j'introduis quelque chose de nouveau [...] de ce qui fait que c'est de se nouer au corps, c'est-à-dire à l'imaginaire » (corps/image), « de se nouer aussi au réel, et, comme tiers à l'inconscient » (c'est-à-dire au symbolique) « le symptôme a ses limites¹⁶ ». Au père nommé par le désir de la mère, se substituant au symbole de son absence, apparaît dans *R.S.I.* la fonction du père comme « nommant ». Lacan va jusqu'à désigner le réel, le symbolique et l'imaginaire comme « noms premiers en tant qu'ils nomment quelque chose¹⁷ comme des Noms-du-Père ». Et comme on peut

15.  Il y a une difficulté, car quelques fois cela est écrit à l'ancienne, d'autres fois pas.

16.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 169.

17.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975 (version de l'ALI).

ajouter autant d'anneaux qu'on veut à un nœud borroméen, il y a « un nombre indéfini ¹⁸ » de Noms du père.

Auparavant, on disait que le symptôme était une métaphore, en 1975 c'est une nomination symbolique ¹⁹, quand le quatrième rond de la nomination fait couple avec le symbolique ; c'est ce couple que Lacan baptise du nom de symptôme. La première version du symptôme se référait essentiellement au signifiant ; avec le nœud, c'est la fonction de la lettre qui prime ²⁰. En 1957, le symptôme participe de la substitution des signifiants, selon le mot d'Érik Porge. En 1975, il faudrait parler de *sub-situation* à cause des changements de dessus-dessous qui font les fautes du nœud ²¹. Ce sont en effet les termes de lapsus ou faute du nœud, ou erreur, ou ratage (un brin qui passe dessus au lieu de dessous, par exemple) qui prévalent, et les termes de réparation, de correction, de compensation ou de suppléance, celui-ci étant le plus retenu.

Essayons d'envisager plus précisément la différence entre symptôme et sinthome, s'il y en a une.

C'est concernant le cas de Joyce que Lacan emploie le terme de sinthome avec la graphie ancienne (je passe sur toute une série de jeux de mots à la Joyce tels que « sainthomadaquin », allusion à l'intérêt de Joyce pour saint Thomas...). Ce qui me paraît principal, c'est que Lacan accroche plus précocement à ce terme les notions de réel et de jouissance. Le signifiant est là marié à la jouissance (par rapport au symptôme-métaphore) et, en investissant ce signifiant, le symptôme le transforme en lettre sinthome et fixe la jouissance, il s'oppose à la dérive métonymique des pulsions partielles.

Le signifiant est là marié avec ce que Lacan appelle la jouissance et, en même temps, on est dans la continuité des thèses freudiennes et lacaniennes où le symptôme est un substitut d'une jouissance sexuelle, mais il est perçu comme une solution pour le sujet. La carence « de rapport sexuel », sous-entendu inscriptible dans le langage, trou, forclusion première, et là pour tous, est compensée par un « il y a » ; il y a du symptôme et Lacan proclame « pas de sujet sans symptôme ». Dès les premières phrases du *Séminaire XXIII*, il définit le sinthome comme le dire, quatrième rond on l'a vu, qui permet de nouer les trois consistances R, S et I, et le père est sinthome en tant que, par son dire, il nomme sa descendance. Ce quatrième peut être le père, fonction d'exception, mais pas obligatoirement ; ça peut

18.  *Ibid.*

19.  E. Porge, *Lettres du symptôme, versions de l'identification*, op. cit., p. 44.

20.  *Ibid.*, p. 47.

21.  *Ibid.*, p. 55.

être tout autre sinthome : le savoir-faire lié à l'écriture par exemple chez Joyce (suppléance) et même la figure de la Vierge, dit-il dans la dernière des conférences à l'hôpital Sainte-Anne, cas de figure que Jeanne d'Arc pourrait bien illustrer ²². Ceci est important pour la clinique, en particulier celle du lien social. Il y a deux instruments permettant d'appréhender le lien social : par les quatre discours plus un et par les assemblages des nœuds. Rappelons-nous ce qu'avance Lacan : une analyse même réussie n'est pas un progrès si ce n'est que pour quelques-uns.

3. De l'identification au symptôme, le maître mot serait « s'y reconnaître ».

22.  J. Lacan, « Conférence à Sainte-Anne sur "Le savoir du psychanalyste" », prononcée le 1^{er} juin 1972, dans *Le Séminaire, Livre XIX, ... Ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 193-210.

Pierre Perez

S'identifier à son symptôme * ?

Paradoxes et enjeux

Le 16 novembre 1976, pour la première fois dans son enseignement, Lacan introduit le terme d'identification au symptôme. Notons qu'il n'y fera plus mention jusqu'à sa mort, cinq ans plus tard, en 1981. Cette occurrence unique contraste avec la portée de cette formulation qui constitue la thèse dernière de Lacan sur la fin d'analyse. Véritable hapax, l'identification au symptôme interroge plus qu'elle n'affirme.

Alors que la prochaine Convention européenne de l'IF-EPFCL nous invite à interroger le statut du symptôme dans la psychanalyse, je trouvais intéressant de le faire depuis cette question qui fait le titre de mon intervention : *S'identifier à son symptôme ?* Le choix de ce titre est également une façon de faire suite au propos de notre collègue Rosa Escapa, membre de la commission scientifique, qui dans son préambule nous dit la chose suivante : « Étant donné que le symptôme ne peut pas s'extirper, qu'il fait partie de la dimension humaine, le mieux que l'on puisse attendre de son traitement est cette identification. Ce mieux n'est pas toujours ce qu'on réalise, mais la psychanalyse est la seule qui ouvre cette possibilité ¹. »

Passé l'argument d'autorité qui ne manque pas d'apparaître dès que l'on convoque le dernier Lacan, cette thèse, disons-le, a de quoi surprendre. D'une part, elle désigne l'identification comme un opérateur de fin d'analyse alors même que Lacan, durant une large part de son enseignement, n'a eu de cesse de désigner la fin d'analyse comme un processus de désidentification. On se souvient de la façon dont, en avril 1964, il situait avec force l'identification comme « une fausse terminaison de l'analyse, qui est

*  Texte présenté lors de la table ronde « Le symptôme dans tous ses états », organisée par le Pôle 8 Pays des Gaves et de l'Adour, à Pau le 24 mai 2025.

1.  R. Escapa, « L'avenir du symptôme », *Mensuel*, n° 184, Paris, EPFCL, février 2025, p. 37-38.

très fréquemment confondue avec sa terminaison normale ² ». En juin de la même année, il insiste : « C'est pour autant que le désir de l'analyste tend dans le sens exactement contraire à l'identification que le franchissement du plan de l'identification est possible ³. » Trois ans plus tard, en 1967, cette idée d'un franchissement du plan de l'identification lui sert de pierre angulaire dans l'élaboration de sa première théorie de la fin d'analyse : la traversée du fantasme. D'autre part, avec cette proposition, Lacan convoque le symptôme à la fin là où nous aurions pu nous attendre sinon à son élision, du moins à un autre terme. Mais plus encore, Lacan nous oblige à penser le symptôme comme une solution de sortie, capable de produire cette séparation de fin qui oriente le trajet d'une analyse dès son commencement.

La question se pose alors de savoir ce qui a bien pu pousser Lacan à soutenir une telle thèse qui semble contredire tout ce qu'il a énoncé précédemment. Cette position témoigne de l'esprit scientifique de Lacan qui le conduit sans cesse à chercher des solutions aux impasses doctrinales auxquelles ses élaborations successives le conduisent. L'identification au symptôme est paradigmatique de ce style Lacan, sa formulation résultant d'un travail de reprise d'au moins trois concepts : celui de symptôme, celui d'inconscient et celui de signifiant.

Symptôme freudien

S'agissant du symptôme, il est évident qu'au moment où il introduit cette thèse en 1976 sa définition n'est plus du tout la même qu'au début de son enseignement. Sans renier Freud, à mesure de ses avancées, Lacan met l'accent sur la dimension de jouissance du symptôme plutôt que sur sa dimension de sens. Je dis sans renier Freud, car, jusqu'à la fin, Lacan reste fidèle à cette tension mise au jour par Freud qui va du sens à la jouissance. Pour Freud en effet, le symptôme comporte deux faces : une face de sens que Lacan qualifie d'« enveloppe formelle ⁴ » sensible au sens, et une face de satisfaction libidinale rétive à toute prise par le sens. Pour Freud, le symptôme, comme n'importe quelle formation de l'inconscient, a un sens qui fait qu'on peut l'interpréter. Mais dans le même temps, Freud remarque que l'interprétation, aussi poussée soit-elle, ne parvient pas à venir à bout du symptôme et ce en raison d'un attachement particulier du sujet à son symptôme. Cet attachement tient à la visée même du symptôme, qui se présente

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 133.

3.  *Ibid.*, p. 246.

4.  J. Lacan, « De nos antécédents », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 66.

toujours comme « un substitut à la satisfaction dont [le sujet] est frustré par le biais d'une régression de la libido à des temps antérieurs [...] une période de son passé dans laquelle la libido ne manquait pas de satisfaction, dans laquelle il était heureux ⁵ ». Ainsi, bien qu'il se présente comme souffrance, le symptôme est en même temps un mode de satisfaction. Véritable aporie, Freud en conclut que « le mode de satisfaction que le symptôme apporte a [...] de quoi déconcerter ⁶ ». Autrement dit, dans la perspective de Freud, le symptôme ne cesse pas de produire une satisfaction libidinale impossible à enrayer. L'analyse n'a donc pas pour vocation d'agir sur le symptôme en tant que tel, mais de traiter le conflit intrapsychique auquel donne lieu l'exigence constante de satisfaction libidinale. C'est la vision économique introduite par la seconde topique où le ça peut être en conflit tantôt avec la réalité, tantôt avec une autre instance psychique. À sa façon, Freud avait bien perçu la part d'incurable du symptôme, au point de s'en détourner et de rechercher ailleurs la solution de fin. En affirmant l'identification au symptôme comme modalité de fin, Lacan à la fois se distingue et s'émancipe du modèle freudien.

Au-delà de l'inconscient freudien

Ce déplacement qui va du sens vers la jouissance conduit Lacan à identifier le symptôme à la fonction de la lettre, par opposition à celle du signifiant. En 1971, une première formule sanctionne ce passage : « L'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique ⁷. »

Dans la première partie de son enseignement, Lacan ordonne l'expérience en termes de symbolique, l'accent est alors mis sur la dimension de métaphore du symptôme et sur les effets de sens produits par le travail de déchiffrement de l'inconscient. À partir des années 1960, la montée en puissance de la catégorie du réel dans son enseignement le conduit à réviser le statut même de l'inconscient. La question qui sous-tend ce vaste mouvement semble celle de savoir s'il est possible par une pratique de parole d'accéder à ce noyau hors sens du symptôme.

Les années 1970 marquent l'aboutissement de ce travail de révision de l'inconscient, que Lacan identifie alors au réel : « Il n'y a pas d'autre définition à mon sens, possible de l'inconscient. L'inconscient, c'est le Réel ⁸ »,

5.  S. Freud, « Les voies de la formation des symptômes », dans *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio essais, 2017, p. 464.

6.  *Ibid.*

7.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 122.

8.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975, version de l'ALI.

nous dit Lacan dans la leçon du 8 avril 1975 du séminaire *R.S.I.* Un an plus tard, au même moment où il introduit sa thèse de l'identification au symptôme, une autre formulation entérine cet inconscient réel : « Quand [...] l'espace d'un lapsus n'a plus de portée de sens (ou interprétation), alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient ⁹. » Avec cette formule, Lacan prend à rebours la position commune qui veut que l'on atteste de l'inconscient à partir du sens donné à ce qui fait énigme pour un sujet. La preuve de l'inconscient n'est plus un supplément de sens produit en réponse à une énigme mais bien l'épuisement du sens. Le sens n'est cependant pas évacué en tant que tel, il est simplement poussé jusqu'à sa limite, jusqu'à son hors-sens.

Cet inconscient réel, que Lacan désigne également du terme de *par-lêtre*, se supporte d'une conception nouvelle du signifiant. L'inconscient réel est cet essaim de S1 qui n'ont pas pris corps dans le langage en se couplant à un S2. Pures différences, ils ne s'associent pas entre eux, ne constituent aucune chaîne et échappent à toute prise par le sens. Selon le néologisme forgé par Lacan, cet essaim constitue la *motérialité* de l'inconscient.

Lettre du symptôme

Ce passage du symptôme métaphore à la lettre du symptôme participe donc d'un mouvement plus vaste de redéfinition de l'inconscient. Plus tôt dans son enseignement, Lacan avait déjà isolé la lettre comme pur signifiant, S1 isolé de tous les autres. Ainsi, dès son introduction, la lettre se présente comme porteuse d'un principe d'identité qui la distingue de l'indétermination propre au signifiant.

Pour autant, jusqu'aux années 1970, la fonction de la lettre est envisagée de façon univoque dans son rapport à la signification, la référence à la jouissance étant exclue. Le texte de 1971 *Litturaterre* marque un tournant ; Lacan y situe la lettre dans sa fonction de bord, de séparation, entre d'un côté le savoir et de l'autre la jouissance, savoir et jouissance se présentant pour ce qu'ils sont : élucubration de la vérité pour le premier et point insaisissable de cette vérité pour la seconde. C'est ce que condense l'expression : la lettre dessine « le bord du trou dans le savoir ¹⁰ ». Cette fonction de bord permet d'articuler entre elles les deux faces du symptôme – sa face de sens et sa face de jouissance – et ainsi d'éclairer le travail de réduction opéré dans une analyse. Celui-ci repose sur l'idée que plus le sens d'un symptôme

9.  J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 571.

10.  J. Lacan, « *Litturaterre* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 14.

est coïncé, poussé à sa limite, plus le symptôme apparaît comme un reste irréductible n'appelant alors plus aucune interprétation. Il s'agit donc de réduire le symptôme, jusqu'à ce point où il s'équivaut au réel d'exclure le sens, jusqu'à sa fonction de lettre : « À nourrir de sens le symptôme, soit le réel, on ne fait que lui donner continuité de subsistance. Au contraire, c'est en tant que quelque chose dans le symbolique se resserre [...] que tout ce qui concerne la jouissance et notamment la [...] phallique, peut également se resserrer ¹¹. » Cette conception du symptôme est clairement établie par Lacan en 1975 : « C'est ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, en tant, que seulement dans la lettre, l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité ¹². »

Connaître, savoir

Après avoir examiné l'évolution des termes de symptôme, d'inconscient et de signifiant, venons-en maintenant à celui d'identification, et commençons par relever que là encore, Lacan lui donne un sens tout à fait nouveau. Précisons également que ce dernier ne va pas sans poser problème, tant il diffère de son acception freudienne. Premier problème, les trois identifications freudiennes admettent comme support de l'opération l'image, le signifiant (jusque dans sa forme la plus simple de trait) ou encore l'objet. Or le symptôme ne correspond à aucun de ces supports. Second problème, les trois identifications freudiennes ont en commun d'être des identifications aliénantes, au sens où elles en passent par l'Autre et lui empruntent ses signifiants. Or, l'identification au symptôme ne participe pas de cette aliénation. Dès lors, comment penser une identification qui ne doive rien à l'Autre ?

À ces deux problèmes Lacan répond en avançant le terme de *connaître*, l'identification au symptôme relevant avant tout d'un *s'y reconnaître*. Lacan précise la valeur d'emploi de ce terme en le désignant comme un mode de savoir propre au symptôme qui n'en passe pas par l'Autre, un mode de savoir en prise directe avec la jouissance, comme le souligne l'analogie avec la position symptomatique qu'occupe un partenaire sexuel pour un sujet : « J'ai avancé que le symptôme, [...] ça peut être le partenaire sexuel [...] le symptôme pris dans ce sens [...] c'est ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin ¹³. »

11.  J. Lacan, *La Troisième*, Paris, Navarin, 2021, p. 42.

12.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 21 janvier 1975, version de l'ALI.

13.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1976, version Staferla.

En recourant à ce terme de *connaître*, Lacan n'évacue pas la question du savoir mais l'émancipe de l'Autre. Cela est attesté par les trois déclinaisons qu'il donne à ce terme, qui insistent toutes sur la question du savoir : « savoir-faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller et savoir le manipuler ¹⁴ ». Comme pour les autres formations de l'inconscient, le propre du symptôme est que l'on peut s'y reconnaître, ou pas. Ce qui distingue le symptôme, c'est que l'on peut y reconnaître un sens particulier – une vérité – mais également une jouissance singulière. S'y reconnaître ouvrirait donc la voie à un nouveau rapport du sujet à son symptôme où le sujet consentirait à en faire autre chose qu'une simple jouissance parasite, encombrante, à éradiquer.

À l'inverse des identifications freudiennes qui n'admettent aucune distance du sujet avec ce à quoi il s'identifie, Lacan précise que cette identification au symptôme ne peut opérer qu'à la condition que le sujet s'identifie en « prenant ses garanties, une espèce de distance ¹⁵ ». Autrement dit, s'y reconnaître complètement équivaldrait pour le sujet à se murer dans la jouissance autistique de son symptôme. Or, l'identification au symptôme désigne une modalité de fin d'analyse didactique, qui ouvre au désir de l'analyste, lequel suppose de pouvoir rester suffisamment ouvert au symptôme des autres.

Savoir y faire

Lacan déplace ensuite cette question du *savoir* sur celle du *savoir y faire* en affirmant que « savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse ¹⁶ ».

Avec ce déplacement du savoir-faire au savoir y faire, Lacan met l'accent sur la valeur d'usage du symptôme. Ce savoir y faire est une création du sujet contrairement au savoir-faire qui lui viendrait de l'Autre selon la voie classique de l'apprentissage. Notons que ce savoir y faire, Lacan le conçoit comme ce que l'analyse peut produire de mieux à la fin, tout en trouvant le plus bel exemple chez Joyce, qui se distingue d'y être parvenu par d'autres voies que celle de l'analyse. Cette remarque tend à contredire, sinon à nuancer, le propos de notre collègue Rosa Escapa que je citais en introduction lorsqu'elle affirme que « la psychanalyse est la seule qui ouvre cette possibilité ¹⁷ ». C'est en tout cas dans ce savoir y faire

14.  *Ibid.*

15.  *Ibid.*

16.  *Ibid.*

17.  R. Escapa, « L'avenir du symptôme », art. cit.

que l'identification au symptôme trouve sa véritable portée en conjuguant ensemble l'effet thérapeutique de fin et l'effet didactique. Mais ce savoir y faire suppose un préalable, une condition, celle de s'y reconnaître.

Savoir pourquoi

Quelle que soit sa valeur, ce savoir y faire ne constitue pas le dernier mot de Lacan sur la fin d'analyse. Dans la leçon du 10 janvier 1978 du séminaire *Le Moment de conclure*, Lacan y ajoute un *savoir pourquoi* : « L'analyse ne consiste pas à ce qu'on soit libéré de ses sinthomes... puisque c'est comme ça que je l'écris, symptôme. L'analyse consiste à ce qu'on sache pourquoi on en est empêtré [...] de sorte que l'analyse est liée au savoir ¹⁸. »

Or, ce *savoir pourquoi* ne va pas sans poser un certain nombre de questions, je n'en retiens que trois. Premièrement : comment situer ce *savoir pourquoi* par rapport à l'identification au symptôme ? Y participe-t-il ou non ? L'identification au symptôme trouve-t-elle sa définition dans ce triptyque : s'y reconnaître, savoir y faire, savoir pourquoi ? Deuxièmement : comment penser un *savoir pourquoi* qui ne fasse pas relance au mirage de la vérité ? Troisièmement : le travail de réduction du symptôme opéré dans la cure ne tend-il pas au contraire vers le sans pourquoi du symptôme, son ombilic à jamais insaisissable et irréductible ?

Pour conclure, notons qu'avec cette identification au symptôme, Lacan maintient l'identification comme une fonction nécessaire, au sens où, même à la fin, le sujet ne cesse pas de s'identifier. Avoir produit les S1 qui le déterminent a bien un effet de désidentification, mais cet effet n'est que partiel, et le sujet ne peut rester indéfiniment dans cet état de désidentification. Autrement dit, une fin d'analyse ne peut être conçue comme une désidentification totale du sujet, laquelle supposerait à la fois la fin de sa représentation dans le langage et l'absence de narcissisme secondaire. Or, Lacan le souligne, « savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme. Il s'agit ici, bien sûr, du narcissisme secondaire, [...] le narcissisme [...] primaire étant dans l'occasion exclu ¹⁹ ».

18.  J. Lacan, *Le Moment de conclure*, séminaire inédit, leçon du 10 janvier 1978, version Staferla. Un peu plus tôt dans cette même leçon, Lacan soulignait déjà l'importance de ce *savoir pourquoi* : « La fin de l'analyse, on peut la définir. La fin de la l'analyse, c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. Recommencer deux fois le tournage en rond, c'est pas certain que ce soit nécessaire, il suffit qu'on voie ce dont on est captif. »

19.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue*, séminaire inédit, leçon du 16 novembre 1976, version Staferla.

INSTITUTIONS

Adèle Jacquet-Lagrèze

Pas sages

« Héraclite dit que tout passe et rien ne demeure ; et, comparant les choses au courant d'un fleuve, il ajoute que tu ne saurais entrer deux fois dans le même fleuve ¹. »

Sur les chemins de nos institutions, des pas sages sont appelés pour marcher au pas. Et si l'on n'était pas sage, qu'advierait-il ² ? Sage, du latin *sabius*, qui a du goût, est dans le bon sens. On pourrait se questionner longuement sur l'échelle de valeurs à prendre en compte. Pourtant, on a coutume de penser l'enfant et l'adolescent *de facto* comme « pas sages », d'où la nécessaire éducation, voire *corpo-rection* ³, le corps n'étant pas le dernier à se mettre en travers des attendus d'une vie en société. C'est ainsi que le dicton prône « il faut que jeunesse se passe », supposant qu'avec le temps, une issue favorable émergera, liquidant naturellement les difficultés propres à cet âge pivot.

Or, que ce soit le fait d'accidents de parcours ou de fragilités intrinsèques à la structure psychique, il faut bien reconnaître qu'il arrive souvent, au contraire, que les embûches se multiplient et que les ressources nécessaires aux enjeux de construction et de séparation fassent défaut. Les nombreuses mutations de l'enfance à l'âge adulte, de l'univers scolaire au monde professionnel, de la famille à une sociabilité propre – tissée selon des degrés variables à une solitude pas toujours assumée –, sont souvent le moment du passage d'un état émotionnel relativement stable à la décompensation de certaines maladies dites « mentales » (tels que la schizophrénie, les troubles

1. [↑](#) Platon, *Cratyle*, 402a.

2. [↑](#) Ce texte a été écrit au premier semestre 2025, à la suite de la grève sans précédent des cliniciens du BAPU Luxembourg face à la récente politique managériale brutale de son organisme hébergeur voulant les mettre au pas.

3. [↑](#) J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 570.

bipolaires), comme de tout l'éventail des névroses. Il s'avère alors indispensable de développer des manières d'être inédites afin de faire advenir de sages pas, ouvrant aux possibilités d'émancipation, enjeu de l'adolescence.

Pour cela, loin de laisser le temps faire son œuvre, il arrive qu'une aide singulière soit utile, voire nécessaire. Héraclite, en disant que tout passe et rien ne demeure, met l'accent sur le courant du fleuve qui, tel l'humain, au fil du temps, se transforme. C'est pourtant aussi grâce à ce qui demeure, tel le lit pour le fleuve, que peut se générer ce mouvement de non-identité de soi à soi qui fait signe de l'évolution. Par la voie d'une psychothérapie ouvrant à la psychanalyse, peuvent se cerner ces points fixes faits de paroles venus des autres, afin d'en dégager le limon et les pierres qui empêchent le courant de se frayer un passage.

Les BAPU ⁴ – institutions financées indirectement par l'État – offraient jusqu'à présent un lieu d'écoute privilégié pour ce travail que les jeunes adultes en voie d'autonomisation de leurs parents ont besoin d'effectuer pour retrouver l'élan nécessaire à surmonter les écueils de leur devenir.

Passage à une possible analyse

Une demande ne relevant pas de la seule médecine

Les BAPU, comme leur nom l'indique, proposent une aide psychologique à destination des étudiants. Le mot « aide » connote à la fois la dimension de secours et à la fois – d'après son étymologie latine *adjuvare* – une note de plaisir qui rassure un public craignant la stigmatisation : le jeune ne se veut ni fou ni malade. Quand il l'est, il ne viendra pas « s'y soigner », mais, comme les autres, il pourra demander d'effectuer un travail d'appropriation de sa façon d'être – avec cette folie ou cette maladie plus ou moins reconnue. Cela n'empêchera d'ailleurs pas de s'adjoindre l'aide d'un traitement médicamenteux que les collègues psychiatres prescrivent en cas de bénéfice ou de nécessité. Le fait de se nommer simplement « bureaux » met aussi une distance avec la médecine et les offres de soins que celle-ci a développées, notamment les centres médico-psychologiques. De plus, ces jeunes ne peuvent s'inscrire en secteur infanto-juvénile, ni en maison des adolescents, pour lesquels il y a une restriction d'âge, et difficilement en CMP adultes, qui dépendent d'une adresse de domicile fixe et reçoivent le plus souvent des patients plus âgés et plus malades. Or, nombreux sont

4.  Bureau d'aide psychologique universitaire. On pourra lire une présentation de l'historique de leur création dans https://www.persee.fr/doc/binop_0249-6739_1999_num_28_4_1305, p. 683-686. Je parlerai à partir de mon expérience au BAPU Luxembourg, qui existe à Paris depuis 1977 et qui est sous la tutelle de la Croix-Rouge française depuis 1987.

ceux qui ne se reconnaissent pas encore adultes, voire craignent de le devenir. Pour cette population particulièrement mobile dans ses logements et lieux d'études et en chemin d'autonomisation financière, la seule limitation d'accès au statut d'étudiant répond d'un choix éthique : proposer une aide psychologique qui engage un transfert sur un clinicien, qui ne sera pas mis à mal, le temps des études ⁵, par le manque de subsides ou les changements propres à cette tranche de vie.

La psychanalyse, un signifiant occulté

La psychanalyse, signifiant majeur au cœur de nos pratiques, est absente dans le nom de nos structures – sans doute parce qu'il allait de soi, lors de leur création dans les années 1960, que toute institution relevant de la santé mentale s'appuyait sur sa théorie.

Présente depuis l'origine, elle opère par le transfert, qui est l'outil de base de la praxis et de l'engagement des cliniciens dans ces lieux. Ce signifiant occulté n'est pourtant pas sans poser problème aujourd'hui, notamment avec les organisations qui nous hébergent, qui sont, elles, mues presque uniquement par le discours capitaliste, au cœur duquel réside la question comptable de la plus-value.

Dans le champ particulier de la santé mentale, le paradigme des sciences dites « dures », longtemps favorisé dans nos contrées comme référent principal en matière de santé, se voit aujourd'hui disputer son hégémonie par des disciplines relevant de la pure croyance ou pensée magique parmi lesquelles l'essor du coaching, des médecines alternatives et des pratiques de relaxation ou de méditation, qui répondent paradoxalement mieux que la psychanalyse à la logique économique en cours : promettre à prix fort, mais sur un court terme, une résolution individuelle du mal-être, pour lequel on promet au sujet qu'il n'y est absolument pour rien. On lui assure que la cause de sa souffrance est extérieure à sa subjectivité. Cependant, en cas d'échec thérapeutique, on arguera aussi bien que l'individu n'était pas compliant, pas assez « motivé » ou « volontaire », quand on n'invoquera pas une défaillance côté biologique dont l'individu serait « victime », handicapé par une constitution défavorable.

Ectopique à la science qui a forclos l'implication des effets du sujet dans son champ et aux pratiques croyantes, la psychanalyse, occultée au

5.  On pourra en effet parier sur une professionnalisation au sortir des études qui permettra une éventuelle poursuite en libéral. Malheureusement, tout projet a ses limites et il existe souvent dans les faits un temps de latence entre la fin des études et une première paie qui met en suspens le travail engagé, dans un temps pourtant difficile.

niveau signifiant, n'est pourtant pas une pratique occulte ⁶ et répond à une rigueur de pensée et de pratique qui demande une implication tant de l'analyste que du patient. Les cliniciens – passés eux-mêmes par une psychanalyse – sont mus par un désir tressé à d'autres, qui n'est ni lié à la jouissance de leur paie (logique économique mieux rémunérée ailleurs), ni lié à une jouissance de maîtrise en lien avec un idéal de guérison (*furor sanandi*) ; un désir singulier de faire advenir la possibilité d'un acte analytique pour des jeunes afin de leur offrir une aide psychique qui ne les aliène ni à une idéologie, ni à des préceptes et recettes qui viennent de l'Autre.

Aujourd'hui remis en cause par la direction administrative, le recrutement – au sein du BAPU Luxembourg – par cooptation, sous forme de commission de pairs, avait jusqu'à présent permis d'assurer la pérennité de cet engagement éthique.

Une pratique héritée de Freud

Dès 1918 ⁷, face à la détresse des gueules cassées de la Grande Guerre et autres traumatisés, Freud envisagea la possibilité d'ouvrir des instituts qui offriraient sa nouvelle méthode thérapeutique aux déshérités. Élaborée au contact de patientes hystériques que la médecine traditionnelle ne parvenait pas à soulager, sa pratique reposait sur une innovation radicale : une parole en association libre, à laquelle répondait une écoute non jugeante, qui interprétait le symptôme selon des voies inédites.

Freud ne considérait plus les patients comme de simples corps organiques présentant des troubles, ou des esprits malins simulant des maladies, mais comme des *corps parlants*, dont les symptômes révélaient des compromis entre des forces psychiques contradictoires. Il formula l'hypothèse que certaines paroles entendues ou situations vécues pouvaient entrer en résonance symbolique, confrontant le sujet à des choix affectifs ou pulsionnels qu'il ne parvenait pas à assumer, et ce quelle que fût l'amplitude des défauts constitutionnels en jeu (auxquels nous pouvons associer les diverses étiquettes diagnostiques médicales).

Selon cette approche, le symptôme s'avère être le masque d'un conflit d'intérêts entre plaisir, désir et la possibilité de leur réalisation du fait du réel d'un côté et des exigences imposées par la civilisation de l'autre. Ainsi, la psychanalyse propose non seulement d'écouter la souffrance des sujets,

6.  On pourra lire le texte toujours d'actualité « La science et la vérité » de Jacques Lacan, à ce sujet, dans les *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 855-877.

7.  S. Freud, « Les voies nouvelles de la thérapeutique », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1975.

mais aussi d'interpréter ce qui, comme idéaux et objets de jouissance, a été en eux refoulé ou rejeté d'une part et inconsciemment accepté, conservé d'autre part.

Une épingle dans la botte de foin

L'offre du BAPU – qui précède toute demande explicite possible du jeune – s'inscrit dans un cadre de psychothérapie orientée vers une possible psychanalyse, démarche qui conserve aujourd'hui toute sa pertinence.

La souffrance psychologique des étudiants, que la récente pandémie a permis de mettre en lumière, nécessite des prises en charge de fond, et non pas seulement un diagnostic affublé d'un bon pour quelques séances qui le renvoient principalement « à ses oignons ». En effet, en plus de l'isolement paradoxalement accru par les réseaux sociaux, de nombreux bouleversements des paradigmes du monde contemporain pèsent sur cette tranche d'âge : des études rallongées, des ressources précaires ou encore leur responsabilité de citoyen nouvellement majeur dans un monde politique et environnemental fragilisé – toutes ces difficultés venant s'ajouter à celles déjà complexes qu'ils rencontrent intérieurement.

Pourtant, la pente du discours commun, relayée par les médias, est de poser la cause de ces souffrances uniquement du côté social et politique, pétrifiant cette génération dans une position passive de victime. Cette orientation s'accompagne d'une multitude d'offres, souvent mises en place en urgence, à visée court-termiste et interventionniste, jusque dans les institutions de soins, dans le sens de faire taire ces plaintes.

Au-delà de la disparition du symptôme – but recherché dans toute démarche thérapeutique –, la psychanalyse vise, elle, un gain de savoir sur l'implication du sujet dans ce qui lui arrive, permettant une action réflexive qui permet de le situer dans le conflit psychique qui l'habite. C'est pourquoi il s'agit devant cette multiplication des offres, obstacle supplémentaire au courageux travail de subjectivation, de maintenir l'offre analytique. Celle-ci est en effet un des rares actes thérapeutiques dans lequel chaque sujet peut pourtant s'approprier librement un peu de son destin. Ce point demanderait des développements, mais je veux indiquer par là qu'ailleurs, les liens sont pris dans un discours qui aliène l'individu à une capitalisation de soi. Cette capitalisation du soi selon les normes contemporaines de notre culture implique paradoxalement une capitulation en sourdine de la liberté de la volonté à s'orienter.

Pas sage au symptôme analytique

Circuit de la demande

Cette démarche de psychothérapie d'orientation analytique en institution réunit des individus venus d'horizons singulièrement variés – en termes d'histoire, de repères culturels, de capacités cognitives, de langue, ou encore de rapport à la souffrance. Et pourtant, dans ce lieu de passage, où tout se joue dans et par la parole, s'opère quelque chose qui n'a rien d'évident ni de si répandu.

Au départ, la demande de l'étudiant paraît simple : être allégé de ses symptômes. Souvent impatient, il souhaite être soulagé au plus vite – comme d'un coup de baguette magique – de ce qui l'entrave, l'inhibe, l'émeut, le blesse ou le dérouté. Il voudrait se débarrasser de ce qui fait obstacle, sans rien vouloir savoir de la cause en jeu. Quand il a amorcé le pas de s'interroger sur celle-ci, alors, le plus souvent, il la situe chez l'autre : ses parents, l'école, les camarades, la fratrie, les amis, un gars, une fille, les réseaux sociaux font partie de la cohue coupable par ses différentes brimades, exactions, injustices ou simples maladresses. Mais le sujet lui-même est le plus souvent absent de la liste.

Dans la salle d'attente, les patients se croisent brièvement avant d'entrer, chacun à leur tour, dans le train de leur séance. Certains ignorent jusqu'au nom de celui ou celle qui semble aux manœuvres et sont parfois bien en peine de le ou la décrire physiquement à la secrétaire. Et pour cause : l'analyste – ici psychologue ou psychiatre – ne se présente pas comme un guide ou un maître qui détiendrait « La » vérité sur leur malaise ou leur être. Il ne dirige ni leur vie ni leur traitement, mais cherche à mettre en œuvre les possibilités de l'acte analytique. Le clinicien, formé par une analyse personnelle et une réflexion continue sur sa pratique, met en place les conditions de l'acte attendu dans cette rencontre. L'objectif préliminaire de cet acte est de faire passer les symptômes d'entrée vers ce que la psychanalyse nomme le symptôme analytique : non pas ce qui affleure dans la demande comme source de dysfonctionnement, mais ce qui noue le sujet à son désir le plus intime en dépit des effets du refoulement, du déni et/ou de la forclusion.

De la cause a(d)mise en l'autre au désir inter-dît en soi

Les motifs initiaux de consultation sont nombreux et souvent liés à cette étape de vie que représente la jeunesse étudiante : crises d'angoisse lors des examens ou dans les transports, difficulté à trouver un stage ou

une alternance, impossibilité à se mettre au travail, à respecter les délais, affects persistants de colère, de honte ou de tristesse, tensions familiales autour de leurs choix, perte de motivation, insomnies, rivalités et disputes entre amis, solitude, sentiment de rejet des pairs, conflits de pouvoirs dans la rencontre amoureuse ou sexuelle, troubles du comportement alimentaire, rapport à l'image du corps ou au genre, au regard des autres, addictions, fatigue écrasante, douleurs corporelles – maux de dos, de tête ou de ventre – pour lesquelles la médecine n'identifie aucune cause organique, les renvoyant alors à l'hypothèse d'un trouble psychique – une hypothèse souvent mal reçue qu'ils entendent comme un « ce n'est rien », auquel répond un « il n'y a rien à faire » qui les désespère.

Pour diminuer leur souffrance, ils ont à passer de l'hypothèse d'un faire de l'autre à celle d'un dire propre. C'est souvent dans ces moments de flottement, d'impasse, que le travail proprement analytique peut opérer. Il s'agit d'amener le sujet à reconnaître qu'une part de lui – étrangère à ce « je » conscient qui souffre et réclame un soulagement – est impliquée dans ce qui lui arrive. Si le moi veut aller mieux et rejette la douleur, d'autres instances qui l'habitent sont responsables de sa manière de la vivre : le « ça » pulsionnel, bouillonnant, qui veut jouir sans entrave, et le « surmoi » intériorisé, exigeant, parfois impitoyable, qui impose des idéaux hérités des parents et d'après lesquels le sujet se juge sans même le savoir. Ce sont ces forces inconscientes qui barrent sa progression dans les chemins empruntés et provoquent ou amplifient les symptômes, ces symptômes pour lesquels la médecine ne peut que soulager les manifestations sans traiter la cause.

Il s'agit alors, en écoutant le patient parler de ce qu'il a en tête, de saisir ces détails étranges qui s'infiltrant dans la parole, de créer des vagues dans les représentations parfois trop lisses et tranquilles, afin de faire affleurer le symptôme analytique, soit une vérité refoulée qui cause les manifestations dont il se plaint.

C'est dans les discontinuités mêmes du récit conscient que le sujet élabore sur lui-même qu'un espace s'ouvre, lui permettant de *s'entendre dire autrement*, grâce aux coupures opérées dans son discours par l'interprétation du clinicien : une question sur un détail de ses énoncés, un silence à l'endroit d'une demande implicite d'assentiment, la reprise interrogative d'un mot équivoque, ou encore l'arrêt de la séance au moment où affleure une nouvelle manière de voir chez le patient, sont autant d'interventions possibles qui jalonnent le travail analytique, en vue de renverser une vérité première et de susciter de nouveaux effets subjectifs. Il s'agit de laisser un passage à cette voix qui demande quelque chose d'enfoui, de recouvert par

les tracasseries et les problèmes du moment. Cette voix qui véhicule un désir insatiable qui fait la singularité de chaque sujet. Ainsi, au travers de ses dits, le sujet pourra tracer peu à peu la carte de sa topologie intime grâce aux coordonnées de l'*Unbewusst*/inconscient/à son insu/ qui gouverne ses choix, ses répétitions, ses égarements et ses trébuchements.

Pas sage à une nouvelle hétéronomie

L'adolescence – qui est à l'œuvre encore dans le jeune adulte en formation qu'est l'étudiant – constitue un moment charnière, propice à une mutation du rapport à soi, à l'autre et au monde. C'est un temps de passage vers une autre manière d'être, où le sujet tente de conquérir une forme d'autonomie.

Les voies de passage sont multiples : passage d'un âge à un autre, d'un corps en transformation accélérée, d'une autorité parentale à une responsabilité juridique propre – la majorité marquant cette bascule où l'on devient comptable de ses actes en son nom, là où l'enfant les portait sous la tutelle parentale. Il s'agit aussi de se défaire des normes héritées de l'Autre et de passer des désirs projetés par la famille – qu'ils soient professionnels, amoureux ou autres – à ses propres choix, ses propres élans.

S'il y a une sorte d'urgence à apporter satisfaction à la requête, afin que le sujet se remette en mouvement et puisse investir les champs propres à son âge – se réaliser dans ses liens amicaux et amoureux, franchir le pas de subvenir à sa subsistance, pouvoir s'offrir des moments de joie, afin que la vie continue, malgré les difficultés qu'elle engendre, à être désirable –, cette instabilité nécessite pour autant un certain temps qui ne peut être compressé à moins d'en manquer le bénéfice. En effet, la persistance de certaines angoisses ou insatisfactions peut, malgré le coût négatif apparent, témoigner d'un travail subjectif en cours – un travail qui, bien qu'en tension avec la logique du soin comme suppression des signes, induit des transformations profondes qui seront à terme bénéfiques. Quelques mois à cinq ans peuvent paraître déjà longs au regard de leur âge, mais, dans la réalité, dépasser ce pas sage peut être le travail d'une vie.

Dans la plupart des cas, la fin du traitement interviendra avec un bénéfice thérapeutique ayant satisfait le patient – marqué par la disparition des symptômes initiaux –, et ce bien qu'elle soit bornée par les nécessités administratives. Dans le temps imparti par le statut étudiant, le passage au BAPU aura au moins amorcé l'exploration des causes sous-jacentes aux troubles, offrant une voie d'accès à une possible psychanalyse dans un après-coup qui dépendra de chacun. Les plus décidés s'engageront dans une

analyse auprès de l'analyste de leur choix, pour une autre forme de résolution : non plus seulement thérapeutique, mais également épistémique. Cette éventuelle tranche pourra être propédeutique à une nouvelle manière d'assumer les malheurs, comme les bonheurs de l'existence.

Un étudiant précoce et fugueur ⁸, pas sage du tout, a écrit à 17 ans : « Je est un autre. » Or, on l'a vu, il ne suffit pas de ce constat pour choisir de faire face à la vie avec cette altérité en soi. Il faut pouvoir la connaître, pour en user avec joie. Ce processus exige un travail de désidentification que seule permet l'analyse. Celle-ci conduira le sujet à se déprendre des idéaux parfois écrasants venus de l'Autre, des jugements qui figent ou inhibent, et se déprendre d'une mémoire de sa dépendance marquée par des épisodes de détresse d'un temps d'avant – temps de l'enfance, où l'autre était nécessaire pour traverser les épreuves, indemne.

C'est dans cette tension entre héritage et invention que le sage-en-devenir peut tracer son pas. Cela peut advenir selon une hétéronomie qui ne va pas sans résistance ni sans un mouvement de subjectivation. S'il advient, ce pas sage marquera l'émergence d'un sujet peut-être capable de se reconnaître dans ce qu'il choisit de devenir.

8.  A. Rimbaud, *Lettre dite du voyant à Paul Demeny du 15 Mai 1871*, Paris, Éditions Messéin, 1954.

MARGINALIA

David Bernard

Dignus est intrare

À propos du témoignage de la passe, et de la fonction du passeur, Lacan faisait un jour la remarque suivante : « J'ai cru qu'il offrait plus de chance à ce témoignage de pouvoir être rendu, que ça ne se passe pas avec quelqu'un déjà en position de prononcer le *dignus est intrare*¹ », « il est digne d'entrer ». Il y insistait déjà dans « Mise en question du psychanalyste », évoquant à propos des procédures de recrutement « l'entre-soi des commissions où se jouera (le) *dignus est intrare*² ». La formule, qui est une fausse expression latine, est empruntée au *Malade imaginaire* de Molière. Elle est extraite de la cérémonie burlesque qui clôt la pièce, où *ledit* malade, Argan, se verra intronisé comme médecin. Lacan y reconnaît dévoilée la façon dont procèdent habituellement les recrutements dans les groupes, et comment y opèrent les semblants de savoir et de pouvoir. Aussi, arrêtons-nous à cette savoureuse et enseignante parodie.

Premièrement, Argan, à qui l'on propose de devenir docteur, s'inquiète des questions qu'on lui posera, n'ayant aucun savoir médical. « Que dire, que répondre ? », se demande-t-il. « On vous instruira en deux mots, le rassure-t-on, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire³. » La cérémonie aura lieu le soir venu. L'une des pièces de l'appartement d'Argan aura été pour l'occasion décorée de grandes tapisseries, comme il était d'usage à

1. [↑](#) J. Lacan, « Séance extraordinaire de l'École belge de psychanalyse », le 14 octobre 1972, inédit.

2. [↑](#) J. Lacan, « Mise en question du psychanalyste », dans *Redivivus*, Paris, Navarin, 2021, p. 45.

3. [↑](#) Molière, *Le Malade imaginaire*, Paris, Hatier, 2020, p. 150.

Vous pouvez
faire n'importe
quoi comme
thèse, vous
aurez toujours
la mention
honorable,
c'est une
question de
mise au point,
il faut qu'elle
soit bien
briquée,
simplement ;
et pour le
briquage,
c'est ça que
l'Université
vous enseigne,
c'est comment
il faut faire
une thèse pour
qu'elle puisse
être
présentée ;
dès qu'elle est
présentée,
elle est reçue
naturellement.

J. Lacan

l'époque au grand amphithéâtre de la faculté de médecine, où se déroulait la réception d'un nouveau docteur. Argan s'y retrouvera face à une assemblée d'une quarantaine de personnes, déguisées en représentants de la société médicale. Des questions lui seront posées par les docteurs sous les auspices du président de cette assemblée. Le chœur viendra ponctuer chacune des réponses d'Argan, en lui chantant le même refrain, celui d'où Lacan extrait cette fausse expression latine « *Dignus est intrare* ».

Par le burlesque, Molière fait ainsi apparaître en quoi cette intronisation, sorte de soutenance de thèse, n'est que parodie de savoir. Les déguisements des personnages de cette assemblée aux allures de carnaval le soulignent déjà. Porter l'habit de médecin suffira à parler médecin. Ici, l'habit fait le moine : « On n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison ⁴. » La langue elle-même recevra son costume de crépon. Tous les discours et chants tenus le seront dans cette sorte de faux latin que Molière aura spécifiquement inventée pour la scène, afin de parodier la belle langue savante. Il n'y aura lors de cette cérémonie initiatique que semblant de savoir. Lacan y reconnaîtra la logique du discours universitaire qui préside aux fonctionnements des groupes et sociétés de « gens sérieux ⁵ » : « On peut dire n'importe quoi, [...] ce qui compte, c'est ce qui est déjà bel et bien installé ⁶. »

L'important sera en effet de conforter ce qui est installé : le savoir, au service du pouvoir. Il est vrai que le semblant de savoir n'est pas rien. Il est ce qui permettrait l'accession à un pouvoir : celui d'atteindre à la stabilité du Un, tant sur le plan de l'identité des membres du groupe, que sur celui de la jouissance à laquelle ils aspirent. L'identification moi-même ainsi fortifiée ne le sera qu'à la mesure de la promesse de jouissance qu'elle fait, *sic*, miroiter. Au semblant de savoir, répond le semblant de jouir. Il s'agira non seulement de devenir membre du

4. ↑ *Ibid.*

5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, L'Acte psychanalytique*, Paris, Le Seuil, 2024, p. 57.

6. ↑ *Ibid.*, p. 40.

groupe, de parvenir à *en être*, mais conjointement de pouvoir goûter ses privilèges. Seulement, « le privilège s'avoue comme tel, disait Lacan, et même *manu militari*, par la main militaire de ceux qu'il privilégie ⁷ ». Pour recevoir sa bague d'initié, encore faudra-t-il que le candidat respecte le semblant de savoir, autrement dit qu'il mente. Tel est, souligne Lacan, le principe d'un témoignage adressé à une « position d'autorité ⁸ », dont on attend reconnaissance et droit d'entrée. Dans ces cas-là, « on essaye de se mettre au pas de celui qui a l'autorité, c'est à dire qu'on ment, tout simplement ⁹ ».

La cérémonie d'initiation aura ainsi pour unique visée de vérifier que le candidat dise bien ce qu'il faut dire. Face à l'Autre, il s'agira de bien répondre, « *Bene respondere* » chantera le chœur de l'assemblée. Le plus important sera de se conformer et de satisfaire à la demande de l'Autre, en répondant ce qui est attendu, pour (r)assurer chacun que, une fois membre parmi les membres, l'impétrant contribuera à son tour à conserver la stabilité du groupe, ainsi que ses règles silencieuses. En témoigne le discours d'ouverture de la cérémonie, prononcé par le président de l'assemblée. Il était d'usage à la faculté de médecine que le président, docteur membre de l'Ordre des anciens, prononce ce discours. Toutefois, au lieu de rendre « les hommages habituels à la science, à la vertu, au désintéressement de la Faculté », le président rend ici hommage aux privilèges du métier, et à leur nécessaire conservation. Il apparaît alors de quelle dignité le candidat devra faire preuve pour être admis :

Donc il est de notre sagesse,
De notre bon sens et de notre prudence,
De fortement travailler
À nous bien conserver
En tel crédit, vogue et honneur,
Et à prendre garde à ne recevoir

7. [↑](#) J. Lacan, « Compte-rendu avec interpolation du Séminaire de l'éthique », *Ornicar ?*, n° 28, Paris, Navarin, printemps 1984, p. 7-18.

8. [↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

9. [↑](#) *Ibid.*

Dans notre docte corporation
Que des personnes capables,
Entièrement dignes d'occuper
Ces places honorables.

Le premier docteur prendra ensuite la parole, adressant
au bachelier Argan sa question :

Si Monsieur le Président m'en donne permission
Et tant de doctes docteurs,
Et tant d'illustres assistants,
Très savant bachelier
Que j'estime et que j'honore,
Je te demanderai la cause et la raison
Par lesquelles l'opium fait dormir.

Réponse du bachelier :

Il m'est demandé par un docte docteur
La cause et la raison par lesquelles
L'opium fait dormir
À quoi je réponds :
Parce qu'il y a en lui
Une vertu dormitive
Dont la nature
Est d'assoupir les sens.

Et le chœur de répliquer alors en chantant ce refrain
qui viendra scander chacune des réponses d'Argan :

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore
Bien, bien, bien, il a bien répondu
Digne, digne, il est digne d'entrer
Dans notre savante corporation ¹⁰.

Argan sera désormais digne d'en être, c'est-à-dire de
pouvoir non seulement s'assurer d'une identification ima-
ginaire au groupe, mais d'y gagner un privilège social.
Quelle leçon en tire Lacan ? Que s'agissant de la psychana-
lyse, la sorte d'« ordination ¹¹ » que constitue un tel mode
de recrutement dans une école aura pour fonction d'« écar-
ter ¹² » la mise en question du psychanalyste. Conforter la

10.  Molière, *Le Malade imaginaire*, op. cit., p. 153-155.

11.  J. Lacan, « Mise en question du psychanalyste », art. cit., p. 38.

12.  *Ibid.*

Rien de plus
adorable que
d'être dans ses
petits souliers,
tout le monde
adore ça.

J. Lacan

fausse dignité du statut, du grade, pour mieux recouvrir la question du désir, qui lui n'installe pas, mais divise. Le bon analysé sera un qui non seulement ne posera pas de question, mais saura faire le bon élève, pour apprendre à « épeler » le savoir dont les Suffisances et autres figures de chefs auraient le dernier mot. « Il y arrivera un jour, ponctuait Lacan, s'il est sage ¹³ ».

13.  *Ibid.*, p. 81.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

☐ Je m'abonne à la version papier : 108 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

☐ Pour les numéros de l'année en cours : 12 € (frais de port compris).

☐ Du n° 4 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

☐ Prix spécial pour 5 numéros : 30 €

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 4,35 € – 2 ou 3 exemplaires : 6,51 € – 4 ou 5 exemplaires : 8,27 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net